

Rodolphe Bringer. Blaise et Babette, ou les Fiancés de la rue Quincampoix...


RODOLPHE BRINGER
ILLUSTRATIONS DE
HENRI MORIN
PIERRE LAFITTE ET Cie
ÉDITEURS
90, Avenue des Champs-Élysées, 90
PARIS

BLAISE & BABETTE

ou

Les Fiancés de la Rue Quincampoix

RODOLPHE BRINGER

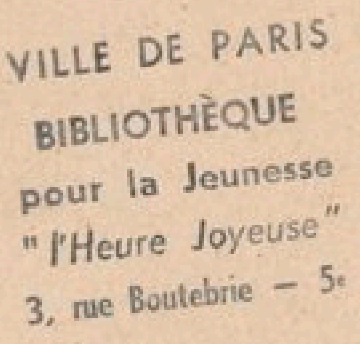
Blaise et Babette

ou

Les Fiancés de la Rue Quincampoix

Illustrations de Henri MORIN







PIERRE LAFITTE & Cie
ÉDITEURS
90, Avenue des Champs-Élysées, 90
PARIS

CHAPITRE PREMIER



Sur la route de Normandie, à peu près à égale distance d'Évreux et de Pont-Audemer, Vieumesnil étage ses vingt-cinq maisonnettes dans un petit vallon verdoyant au fond duquel coule la Surgette.

Les ruines d'un vieux château fort le dominent, et il dévale doucement vers le ruisseau, baignant ses dernières maisons dans l'eau chantante qu'ombragent de vieux saules, et où grouillent d'énormes et succulentes écrevisses qui font la célébrité du pays.

Après avoir sauté la Surgette sur un vieux pont de briques rouges, la route de Normandie traverse Vieumesnil dans toute sa longueur, et va se perdre là-bas, derrière un épais rideau de peupliers barrant l'horizon.

Le villageot est construit tout au long de cette route poudreuse, ce qui fait qu'il ne possède qu'une unique rue.

Mais devant l'auberge de l'Écu-d'Or, une placette se creuse, plantée d'ormeaux, et au fond, s'élève l'église, une de ces vieilles églises normandes, dont le clocher est coiffé comme d'un bonnet de police.

Tandis que tout change et se transforme dans le monde, seul Vieumesnil ne

bouge point, et il y a un peu moins de deux cents ans, au moment où commence cette histoire, Vieumesnil était exactement ce qu'il est aujourd'hui. Peut-être le clocher de l'église portait-il son bonnet de police un peu moins sur l'oreille, sans doute les chaumes des toits étaient-ils moins moussus, l'auberge de l'Écu-d'Or moins branlante et son enseigne moins rouillée. Mais le château ruiné là-haut n'avait certainement pas plus de pierres et de hiboux qu'en ce temps-ci, et la Surgette chantait aussi doucement qu'elle fait aujourd'hui, en passant sous son vieux pont de briques rouges. Or, ce jour-là, qui était le seizième du mois de septembre de l'an du Seigneur mil sept cent seize, Vieumesnil était tout secoué comme par une joie inusitée.

Des échoppes de toile se dressaient tout le long de la route et tout autour de la placette, et au beau milieu de celle-ci, sous des arceaux de verdure, une salle de bal était installée, dont l'orchestre était déjà tout prêt, formé de planches supportées par quatre tonneaux.

Mais plus que partout ailleurs, c'était dans l'auberge de l'Écu-d'Or que l'animation semblait considérable. La cuisine rougeoyait d'un feu d'enfer, où tournaient lentement des chapelets d'oisons et de grasses volailles; dans la cour, dans le jardin, jusque dans le verger, des tables étaient dressées, déjà encombrées de buveurs, et le cidre coulait de partout, car c'était justement sa fête, à ce doux jus des pommes normandes, et chaque année Vieumesnil fêtait par des réjouissances publiques la première coulée du cidre nouveau.


MAITRE POTON

Un monde de valets, de marmitons, de filles de salle, s'agitait dans l'auberge de l'Écu-d'Or, sous la direction de maître Poton, qui dirigeait toute cette armée avec l'habileté d'un vieux tacticien.

Vêtu de blanc de la tête aux pieds, un large tablier ceignant son ventre majestueux, portant à son côté, comme un gentilhomme son épée, son large couteau de cuisine dans sa gaine de cuir, son bonnet de coton sur l'oreille, avec sa figure poupine et rasée, maître Daniel Poton avait réellement grand air !

Et, comme il avait l'œil partout, gourmandant les servantes, jetant un ordre aux sommeliers, un conseil aux marmitons, une parole aimable aux clients, se démenant, s'agitant, mais sans rien perdre de sa dignité, on sentait que c'était le maître.

Mais voici que tout à coup, comme maître Poton venait de jeter un coup d'œil aux broches où se doraient poulardes et oisons, il fronça son sourcil majestueux, et se dirigeant vers la porte de l'auberge, où un jeune homme semblait bayer aux corneilles :

— Voyons, Blaise, fit-il, tu ne pourrais pas nous donner un coup de main, un jour comme aujourd'hui ?

— Un jour de fête!... dit l'autre, que je mette la main à la pâte!...

— Si encore tu t'amusais!... Mais te voilà, les bras ballants, l'air maussade, comme si tu portais tel diable en terre!

Le jeune homme eut un geste d'impatience :

— Chacun s'amuse à sa façon!

Maître Poton allait répliquer, mais il n'en eut pas le temps. Voici qu'on l'appelait là-bas, et il rentra dans l'auberge, non sans avoir levé les bras au ciel, comme pour en appeler aux dieux, qui lui avaient donné un tel fils.

Ce n'était pas que Blaise Poton fût un mauvais garçon. Non, certes!

A peine âgé de vingt ans, c'était un beau gars, et ce jour-là, il était des plus farauds, avec ses souliers à boucles d'argent, ses bas chinés, sa culotte de nankin et son bel habit à fleurs. Les cheveux serrés sur la nuque par un large ruban ponceau, il portait fièrement son tricorne galonné.



— VOYONS, BLAISE, FIT-IL, TU NE POURRAIS PAS NOUS DONNER UN COUP DE MAIN UN JOUR COMME AUJOURD'HUI!... (P. 6.)

Mais quel air d'ennui sur toute sa figure! Comme ses lèvres tombaient en un rictus dédaigneux, comme ses jolis yeux gris clignaient, dégoûtés, et comme toute sa physionomie paraissait méprisante devant la grosse joie qui animait tout le village!

Il était là, accoté au chambranle de la porte, pareil à quelque âme en peine, hésitant à se jeter dans la foule des croquants qui s'agitait sur la place, autour du bal où déjà trois violons commençaient à grincer.

— Tout de même, v'la que vous avez fait de la peine à not'maître, m'sieu Blaise! fit une voix, à ses pieds.

Blaise abaissa les yeux vers un petit garçon, tout affairé à plumer des volailles.

— Tu dis?

— Je dis que si j'étais à votre place, moi, ah! vous me verriez gambader et sauter!... Et je n'aurais pas la mine longue d'une aune, que vous portez, un jour comme aujourd'hui, où tout le monde est en joie!

— Mon petit Framboisy, mêle-toi de tes affaires et non des miennes, n'est-ce pas!

— Oh! Je le sais bien ce que vous avez!... Vous voudriez aller à Paris, avec cette grande flamberge de Jérôme, qui vous a traboulé la tête, depuis qu'il est vénu dans le pays, Dieu sait pourquoi!... Car c'est depuis qu'il est ici, que vous avez changé, m'sieu Blaise!

Le jeune homme s'impatienta :

— En voilà assez, n'est-ce pas!

Et il sortit, tandis que le pauvre petit Framboisy, tout en plumant ses volailles dont les duvets hérissaient ses cheveux, murmurait :

— Ah oui! Si j'étais à sa place!

Il était un fait que Blaise avait tout ce qu'il fallait pour être heureux, et qu'il ne savait pas profiter de son bonheur. Fils unique de maître Daniel Poton, propriétaire de l'Ecu-d'Or, c'est-à-dire de l'auberge la plus achalandée d'Evreux à Pont-Audemer, il avait été jusqu'à cette heure gâté, choyé par ce brave homme de père dont il était toute la joie. Dans quelque temps, à son tour, il deviendrait le patron de l'Ecu-d'Or, et il allait épouser Babette...

Ah! Babette!... Jolie comme un cœur, menue comme un saxe, blonde comme une fleur de colza, avec ses clairs yeux couleur de violette, et si bien élevée avec ça, si bonne ménagère, femme de tête, d'ordre et d'économie, bien qu'elle n'eût pas encore dix-sept ans sonnés!

Ah! C'est que maître Lacoudre, le terrible magister de Vieumesnil, son digne père, l'avait dressée, comme il disait, au doigt et à l'œil.

Car elle était pauvre, Babette, et, en dot, elle n'apporterait à son mari que sa beauté, son courage, et ses deux bras qui, pour être menus et délicats, n'avaient jamais boudé à l'ouvrage.

Quand maître Poton avait su que Blaise et Babette s'aimaient, tout d'abord il avait sévèrement froncé ses majestueux sourcils. Mais il n'avait point osé contrarier son fils, puis il avait songé qu'une pareille fille, c'était un trésor! Vertu vaut mieux qu'argent!

Et les deux jeunes gens avaient été fiancés!

Franchement, ce petit plumeur de volailles de Framboisy n'avait-il pas raison, et avait-on le droit d'être triste et mélancolique, quand on avait le double bonheur d'être le fils de maître Poton, et le fiancé de la douce Babette!

Tout cela, d'ailleurs, c'était la faute à Jérôme Loupillard.

Avant l'arrivée au village de ce grand escogriffe, Blaise avait été content de son

sort, heureux de vivre, participant à toutes les fêtes, véritable boute-en-train du pays.

L'arrivée de Jérôme Loupillard avait changé tout cela !

D'où venait-il ? Nul n'aurait su le dire, pas plus que ce qu'il était venu faire à Vieumesnil.

Un beau soir, il était descendu du coche de Paris, en faisant tinter les écus dans sa poche, il s'était installé à l'Ecu-d'Or, passant son temps à boire et fumer, étonnant les villageois par ses habits à la mode parisienne, plus encore par ses allures de casse-assiettes, et cette longue pipe qu'il portait accrochée au revers de son tricorne, assurant que c'était ainsi que l'on faisait aux Porcherons, à Paris !

Blaise avait été émerveillé par le bagout du personnage et tout de suite il s'était lié avec lui d'une étroite amitié. Et c'est bien ce qui l'avait perdu !

Car, à force d'entendre vanter par son nouvel ami les charmes, les plaisirs de Paris, Blaise avait fini par trouver fastidieuse la vie calme et paisible qu'il menait dans son tranquille Vieumesnil. Et il n'avait plus rêvé que d'aller à Paris ! Mais son père n'y consentirait jamais, et Babette en serait malade, sans compter le vieux magister Lacoudre, dont il avait reçu jadis tant de coups de férule, qu'il en gardait encore comme une sourde peur.

Un jour il avait essayé d'en parler à son père : maître Poton l'avait reçu de si belle façon qu'il n'avait encore osé reprendre cette conversation.

Rongé par l'envie d'aller à Paris, dégoûté des calmes joies de son village, mais n'osant partir, voilà pourquoi Blaise était si triste, si mélancolique, en ce jour où tout le village était en fête.


BABETTE

Tout à coup, il entendit qu'on l'appelait, et, s'étant retourné, il se trouva face à face avec Jérôme Loupillard en personne.

C'était une façon de géant que Jérôme Loupillard, grand, bien découplé, le teint de brique et le nez déjà trognonnant. Mais il avait un drôle de regard, et tout autre que Blaise se fut immédiatement méfié d'un garçon qui regardait les gens de cette façon-là.

Blaise s'étonna de la rencontre :

— Hé quoi, tu es ici ?... Tu m'avais pourtant bien dit, hier au soir, que ces fêtes campagnardes te déplaisaient souverainement, et que, pour éviter ces gaîtés stupides, tu t'en irais bien loin, jusqu'à Pont-Audemer ou Evreux !

— Oui ! sourit Jérôme, l'homme propose et les circonstances en disposent autrement !... Je viens de retrouver des amis !

— A Vieumesnil ?

— Ici même !... Et quels amis !... Je veux te présenter à eux, d'autant plus...

Il s'arrêta, jeta un coup d'œil autour de lui, comme s'il avait peur de quelque oreille indiscrète, puis, point sûr pour l'étonnant secret qu'il allait confier à Blaise, il l'entraîna dans un coin solitaire, et, baissant la voix, pour que nul n'entendit :

— Es-tu toujours décidé à partir pour Paris!

— Certes! répliqua Blaise. Mais tu le sais, la chose est plus que difficile car mon père d'une part, maître Lacoudre...

— Ta, ta, ta... interrompit Jérôme, il ne s'agit point de cela. Si tu veux partir, sans que ni ton père, ni ta fiancée, ni l'aimable magister n'y trouvent à redire...

— Ce serait là un véritable miracle!

— Je puis l'accomplir!... Avec l'aide de mes amis! Le principal est que tu consentes à les aider un peu! Ma combinaison est infaillible. Non seulement ton vénérable père et les autres personnes qui te retiennent en ces lieux ne te disputeront pas, mais encore ils t'accompagneront jusqu'à la voiture, remplissant tes poches et ta bourse, à qui mieux mieux!

— Je voudrais bien voir cela! fit Blaise sceptique.

— Aies confiance en moi et en mes amis, et fais ce qu'ils te diront!... Tiens, allons les voir!

C'était au bout du village, une immense grange à battre le grain, que pour la circonstance on avait débarrassée de tout ce qui l'encombrait.

Sur la porte charretière, une immense affiche annonçait que c'était céans que l'illustre troupe du non moins illustre Sidoine Mirandor donnait ses séances de comédie moyennant un prix uniforme de cinq sols : on pouvait même payer en nature.

La porte franchie, ils se trouvèrent dans la salle que des bancs garnissaient, et dans le fond, s'élevait une façon de tréteau, que cachait, en guise de rideau, un lambeau de tapisserie.

— Mais tu me mènes à la comédie? demanda Blaise.

— Parce que mes amis sont des comédiens!

Et enjambant les bancs, il écarta le rideau, et poussa Blaise dans ce que l'on pouvait appeler les coulisses du théâtre. Blaise se dirigea vers un comédien, vêtu de la souquenille bariolée des Crispin, et, familièrement :

— Sidoine, je te présente l'ami dont je t'ai parlé !

Sidoine Mirandor, car c'était le directeur de la troupe en personne, s'inclina avec une grâce vraiment régence, et saisissant immédiatement la main de Blaise :

— Très flatté, monsieur, en vérité, très flatté!

Puis se tournant vers Jérôme :

— Alors, c'est entendu pour ce soir ?

— C'est entendu !

— Parfait!.. Monsieur est au courant de son rôle?

— Je l'y mettrai!

— De mon côté j'ai averti Verdure et Larancune!... Ah! l'on va rire un peu!

Blaise ouvrait de grands yeux. Sidoine Mirandor s'inquiétait s'il savait son rôle! Allait-on lui faire jouer la comédie? Il allait demander les explications, mais un formidable roulement de caisse, appuyé par un tonitruant éclat de trombone l'interrompit. C'était à la porte de la grange, un des acteurs de l'illustre troupe qui annonçait le spectacle aux badauds assemblés par cette harmonieuse musique.



D'OU VENAIT-IL CE JÉROME LOUPILLART ? NUL N'AURAIT SU LE DIRE, PAS PLUS QUE CE QU'IL ETAIT VENU FAIRE A VIEUMESNIL (P. 9.)

— Entrrrez seigneurs et dames, profitez de l'occasion, car il a fallu véritablement un miracle pour que l'illustre troupe du célèbre Mirandor, habituée à ne donner ses représentations que devant des têtes couronnées s'arrête dans vos murs! Vous allez voir...

Pendant ce temps, en un coin de la salle, Jérôme parlait bas à son ami Blaise et lui faisait part de la fameuse combinaison, laquelle avec l'aide du célèbre Mirandor et de ses acteurs, allait lui permettre de réaliser son rêve.

Elle devait être du goût de Blaise car, lorsque son ami eut fini, il s'écria:

— Bravo! Voilà, ma foi, qui est merveilleusement combiné. Tu es un fameux maître

en expédients, et je ne connaissais pas jusqu'au fond ton sac à malices! Celle-ci est des mieux ourdies, pardieu! Je ne sais comment je pourrais jamais te remercier.

— Ne parlons pas de cela! interrompit Jérôme. Je n'ai voulu que te venir en aide, et je suis assez payé par la joie que je te cause!

Cependant, tandis qu'ils parlaient, la salle s'était remplie, et déjà, écartant le rideau, un valet de comédie venait annoncer que l'illustre troupe allait avoir l'honneur de jouer *la Forêt de Dodone,* pièce mêlée de chants de MM. Fuzelier, Lesage et Dorneval. Jérôme se leva, et entraînant Blaise :

— Ne restons pas là! A Paris, nous aurons le temps et le loisir d'assister à de plus piquants spectacles. Et tous les deux se perdirent dans le champ de foire.

Blaise se sentait heureux comme il ne l'avait été depuis bien longtemps. Et voici que, comme il s'approchait du bal, une main s'appesantit sur son épaule, tandis qu'une rude voix disait :

— Enfin l'on te trouve! Ce n'est point malheureux!

— Il y a au moins une heure que nous te cherchons, Blaise! ajouta une petite voix si douce, qu'on eût cru entendre chanter les anges.

C'était maître Lacoudre et sa fille Babette. En les reconnaissant Jérôme fronça le sourcil. Mais déjà Blaise avait enlacé sa fiancée, et comme les violons préludaient à un rigodon endiablé, tous deux se lancèrent parmi les danseurs.

Ah! qu'elle était jolie cette petite Babette, avec son cotillon court, son corsage de linon à fleurs, et ce petit bonnet de dentelles, posé si gentiment sur la mousse d'or de ses fins cheveux! Ah! Idiot de Blaise, de vouloir courir loin de Vieumesnil où il possédait une si jolie fiancée! Légère comme un oiseau, elle sautait au bras de Blaise, s'étonnant de sa mine si réjouie :

— Enfin, je te retrouve, Blaise, je te revois, heureux comme autrefois !... J'espère que c'en est fini de tous ces papillons noirs qui s'en étaient venus s'abattre sur toi !

— Oui ! c'est fini, bien fini, Babette !

— Alors, nous allons pouvoir bientôt faire accorder les violons de notre noce?

— Bientôt, Babette! Dans trois ou quatre mois tout au plus!

Elle eut une jolie petite moue :

— Si tard!

— Mais non!.. Seulement avant...

Il allait lui dire, qu'avant de se marier, il voulait aller passer deux ou trois mois à Paris, voir cette belle ville dont Jérôme lui disait merveille, goûter à toutes ses joies, à tous ses plaisirs... Mais il se retint. Il avait promis le secret à son ami et dans la crainte de faire échouer le stratagème imaginé par Jérôme, il se tut.

Pendant ce temps, Jérôme causait avec Lacoudre, et faisait l'aimable avec le vieillard qui ne lui répondait guère que par monosyllabes, car le magister ne portait point Jérôme dans son cœur.

Tout vêtu d'une grande houppelande d'un vert bouteille fané, le tricorne sur les yeux qu'abritaient de grandes lunettes rondes, ses cheveux enroulés dans un large ruban de soie noire, le magister était détenteur d'une de ces physionomies rébarbatives, qui

dès l'abord font reculer les plus braves, et l'on comprenait, rien qu'en le voyant, la terreur qu'il inspirait à ce pauvre Blaise, bien qu'il dût devenir son beau-fils.

Mais si la figure de maître Lacoudre était à l'ordinaire des moins gracieuses, il semblait qu'elle devînt plus farouche encore, quand il se trouvait en face de M. Jérôme, en qui, dès le premier jour, le magister avait flairé, comme il le disait, un bien vilain merle.

Jérôme ne paraissait pas remarquer cette animosité du père de Babette. Au contraire, plus le vieux maître d'école se hérissait dans sa mauvaise humeur, plus Jérôme se montrait aimable et affectueux : c'était à n'y rien comprendre.

Enfin Babette et Blaise revinrent, et mirent fin à un entretien dont Jérôme avait fait les seuls frais.

Alors on fit un tour de foire. Babette rayonnait de joie, jamais elle n'avait vu son Blaise de si galante humeur. Ah! pauvre Babette, si tu avais pu prévoir!

Mais déjà la nuit tombait. Des lampions s'allumaient aux échoppes, la place se vidait, chacun se dirigeant vers son logis pour le repas du soir.

— Tu viens souper avec nous, Blaise ? demanda gentiment Babette à son fiancé.

— Pardieu! ajouta le vieux maître. Il ferait beau voir qu'un jour de fête il ne dînât pas avec nous!

Blaise allait accepter. Mais un coup d'œil de Jérôme le retint :

— Ma foi, ce soir... je ne sais pas... hésita-t-il.

— Tu sais bien, déclara Jérôme, que nous avons promis à nos amis! Mademoiselle, vous lui pardonnerez, pour cette fois, vous aurez si souvent l'occasion de dîner ensemble, quand vous serez mariés!

Babette esquissa une moue :

— Ce n'est vraiment pas gentil, Blaise!... Je me faisais tant de plaisir...

— Tant pis pour lui! grogna le vieux magister.

Et, très raide, il tourna les talons, entraînant Babette toute désolée.

— Ils sont fâchés! fit Blaise.

— Bah! tu te raccommoderas plus tard. Qui veut la fin, veut les moyens!





CHAPITRE II

Une heure après, dans une petite salle de l'auberge de l'Écu-d'Or, Blaise et Jérôme soupaient gaillardement en compagnie de trois soldats, dont l'un portait sur sa manche les galons de sergent.

C'était, avait assuré Jérôme à maître Poton en lui recommandant de soigner son menu, trois de ses amis, un brave sergent recruteur et ses deux acolytes, qui s'en venaient en Normandie afin de remplir les cadres du Royal-Anjou, décimé par la dernière guerre.

En toute autre circonstance, maître Poton eût sans doute esquissé une fort vilaine grimace, en voyant son fils en telle compagnie.

Car on connaissait les mœurs des sergents recruteurs, et qu'ils ne se gênaient guère, après un bon dîner, alors que les fumets des alcools troublaient les cervelles, de faire signer aux jeunes gens naïfs, des engagements qu'ils regrettaient fort, quand ils avaient repris leur esprit.

Mais ce jour-là, maître Poton était bien trop occupé de tous ses clients qui emplissaient son hôtellerie et qu'il fallait servir sur l'heure!

Ah! on avait bien autre chose à faire que de voir ce qui se passait dans la petite salle, où Blaise et Jérôme soupaient en compagnie du sergent recruteur et de ses acolytes!

D'ailleurs les cinq convives, non plus, ne s'occupaient guère de ce qui se passait à l'intérieur.

Ils mangeaient à belles dents, et buvaient sec.

Néanmoins, quand on eut achevé le dessert de ce pantagruélique festin, Jérôme, clignant de l'œil :

— Et maintenant, si nous nous occupions de notre affaire ?

— Quelle affaire? demanda Blaise, qui à vrai dire était un peu gris, et dont les yeux papillotaient.

On éclata de rire :

— Allons, fit le sergent, le jeune homme a tellement pris son rôle au sérieux que le voici dans les vignes du Seigneur! C'est le moment, c'est l'instant de lui faire signer le papelard!

— Signe !

Et, d'une main défaillante, Blaise signa son nom au bas du papier.

Puis, comme si cet effort eût épuisé ses forces, sa tête tomba sur la table, et il s'endormit.

— Parfait ! approuva le sergent ! Il a parfaitement donné la réplique ! On dirait qu'il n'a fait que cela toute sa vie !

— Et maintenant, buvons ! proposa Jérôme.

Et, tirant la belle pipe qui décorait son chapeau, il la bourra de tabac, et s'enveloppa d'un odorant nuage de fumée.

Cependant, l'auberge de l'Ecu-d'Or se vidait lentement de tous ses clients, qui, joyeusement, se répandaient sur le champ de fête, où les musiques recommençaient à secouer l'air de leurs accords tonitruants. Le silence se faisait peu à peu dans la maison de maître Poton, lequel, gravement, dans un coin, comptait sa recette, très fructueuse, non sans, de temps en temps, gourmander ses valets et servantes, qui, à son sens, lambinaient plus que de raison pour laver les vaisselles et remettre tout en place.

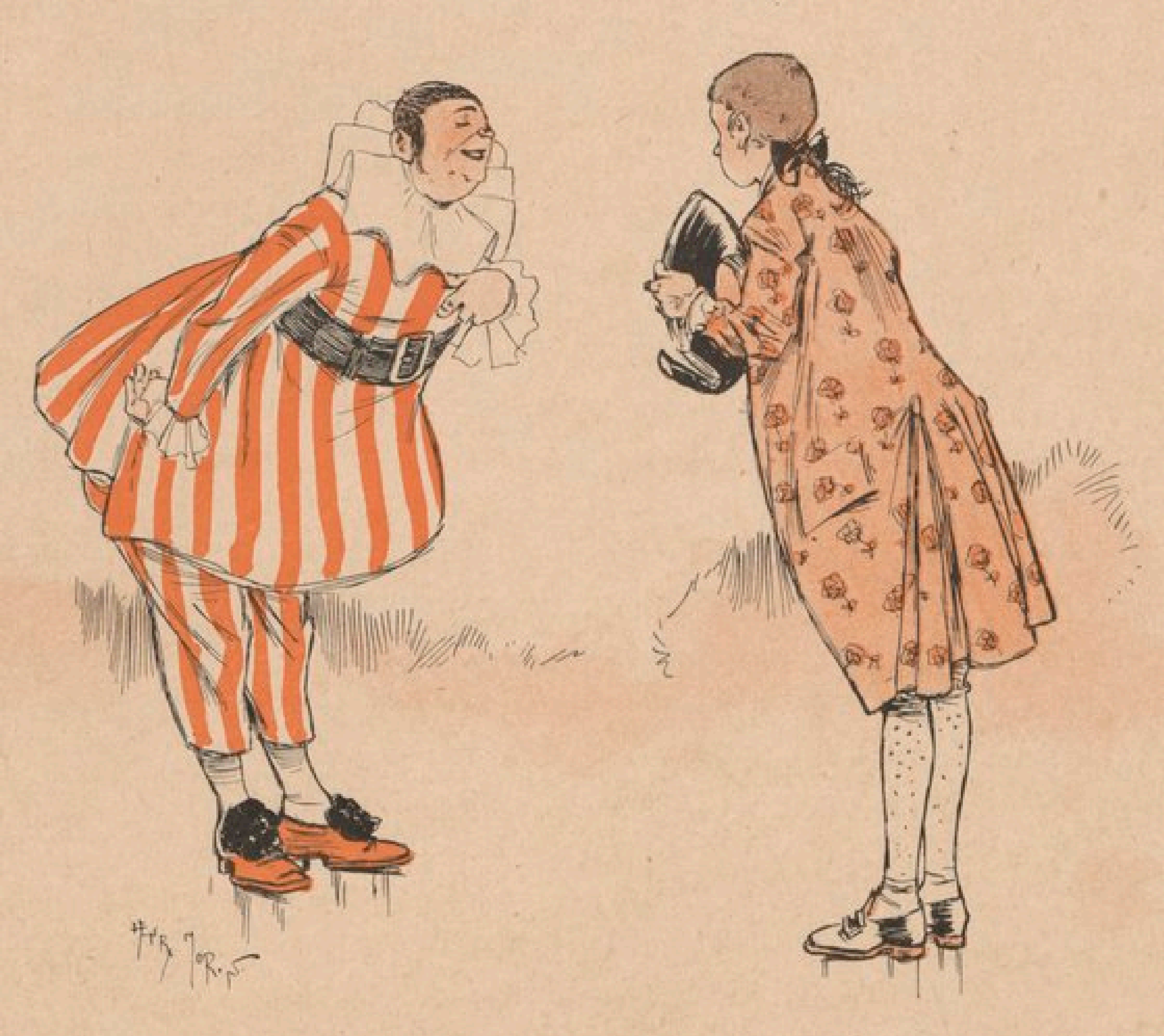
Enfin, son humeur grognonne un peu apaisée par le bénéfice que venait de lui procurer cette journée de fête, après un dernier coup d'œil à sa valetaille, et voyant que tout allait suivant ses désirs, il songea à son fils :

— Que fait à cette heure ce diable de Blaise ?

Il se leva et se dirigea vers la salle où son fils festoyait avec ses amis. Dès l'abord, un épais nuage de fumée le fit reculer, manquant l'asphyxier, car le sergent recruteur et ses deux acolytes, tout en vidant les bolées de cidre, s'étaient mis à fumer à qui mieux mieux. Enfin, toussaillant, il parvint jusqu'au milieu de la salle.

— Eh bien, mes amis, cela va-t-il mieux, et êtes-vous contents de l'auberge de l'Ecu-d'Or ?

A l'entrée de maître Poton, Jérôme s'était subitement abattu sur la table, le front dans ses coudes, comme s'il eut été soudain assommé par l'ivresse : c'est que l'heure sonnait des graves événements.



SIDOINE MIRANDOR, S'INCLINA AVEC UNE GRACE VRAIMENT RÉGENCE (P. 10.)

Aussi, à la demande de l'aubergiste, seul le sergent répondit :

— Parfaitement, maître ! Le cidre était exquis et la chère excellente ! Au regret de vous quitter, car, Dieu me damne, j'aurais volontiers pris pension dans votre hôtellerie !

— Et quoi ? Partiriez-vous si tôt ?

— Le métier est dur ! Il faut que je sois demain, dès l'aube, à Laigle, d'où, par petites étapes, je me dirigerai vers Angers ! Et le chemin est long !

Puis, se tournant vers ses deux hommes :

— Oust ! En route, mauvaise troupe !

Les deux soldats se levèrent sans sourciller. Jérôme feignait toujours de dormir à poings fermés. Mais le sergent :

— Et la recrue ? Est-ce qu'il dort toujours ? Hop ! Qu'on le réveille !

Et, sans attendre d'être obéi, lui-même vint frapper sur l'épaule de Blaise, qui dormait comme un loir.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qu'on me veut ?

— Il faut partir, jeune homme ! Nous n'avons pas une minute à perdre !

Blaise s'étira, écarquilla les yeux, ne comprenant rien à ce qu'on lui voulait, et jouant l'étonnement de la meilleure foi du monde. Maître Poton, lui, s'ébahissait, et il demanda :

— Ah ça ! Pourquoi réveillez-vous mon gars, et lui donnez-vous l'ordre de vous suivre ?

— Mais, repartit le sergent, parce qu'il vient de signer son engagement au Royal-Anjou, dont j'ai l'honneur d'être le sergent recruteur !

— Hein !... Vous !... Quoi !... Blaise !...

Maître Poton n'en put dire davantage, tant la stupéfaction lui serrait la gorge.

— Non ! Mais vous voulez rire, je pense ? Blaise ? Mon Blaise, mon gars, le plus riche garçon du terroir aurait signé un engagement du Royal-Anjou ? Vous voulez sans doute vous gausser de moi ?

— A Dieu ne plaise ! J'ai trop de respect pour le maître de l'Ecu-d'Or dont la cave est si bien garnie ! D'ailleurs, j'ignorais que ce jeune homme fût votre fils ! Mais il n'y a pas à y revenir ! Il a signé ! Voyez plutôt !

Et le bas-officier mit sous les yeux de maître Poton, foudroyé, l'acte d'engagement, dûment signé et paraphé par Blaise !

— C'est bien sa signature ! déclara-t-il, comme médusé.

Puis, tout à coup, la colère empourprant son teint déjà si coloré :

— Mais c'est de la duperie ! C'est de la canaillerie ! Vous avez abusé de ce pauvre garçon ! Il n'a pas signé de son plein gré ! Vous l'avez enivré ! Sa bonne foi a été surprise ! L'acte ne vaut rien ! J'en appellerai au parlement, au ministre, au roi !

Le sergent haussa les épaules :

— L'acte est-il signé, oui ou non ? Quant au reste, appelez-en à messire Satan, s'il vous plaît, je m'en lave les mains. Je fais mon métier, moi, désolé qu'il vous soit désagréable ! Allons, en route ! Les grands mots raccourcissent les jours !

Mais maître Poton s'était planté devant la porte de la salle, et sa majestueuse carrure l'obstruait complètement.

— Je vous dis qu'il ne partira pas ! criait-il. Et toi, gros benêt, double imbécile,

crème d'idiot, répondras-tu? Diras-tu quelque chose! Tu restes là comme une pierre!...

A la vérité, Blaise se taisait! Qu'aurait-il pu dire? Il se contentait de baisser la tête, d'un air fort penaud, comme un qui voudrait bien être à cent lieues de là.

Alors la colère de maître Poton se tourna vers Jérôme :

— Où est-il ce sacripant, ce bandit, ce pillard, ce fainéant, ce traîne-ruisseau, ce rien qui vaille! C'est lui qui est cause de tout! Est-ce qu'il n'aurait pas dû veiller sur mon fils, l'empêcher de commettre cette bévue, m'avertir!...

Mais Jérôme n'avait garde de se réveiller! Accoudé sur la table, plus l'aubergiste déversait d'injures sur lui, plus il ronflait, capable de damer le pion à une bonne toupie de Nuremberg. Maître Poton avait beau le secouer, tel un prunier en août, l'autre ne se voulait éveiller.

Alors, ne sachant sur qui déverser sa colère, maître Poton jugea bon de crier au secours :

— A moi! A l'aide! On m'assassine

En une minute, le couloir qui conduisait à la petite salle où avait lieu cette scène fut plein de marmitons, gâte-sauces et maître queux, suivis d'un lot important de valets et servantes, accourus aux cris du maître, brandissant ce qui avait pu leur tomber sous la main, qui une lardoire, qui une lèchefrite, celui-ci une écumoire, celle-là un poêlon.

Le sergent comprit que cela pouvait se gâter, et jugea qu'il était temps de porter, un grand coup! Aussi, avec une majesté souveraine :

— Paix-là! fit-il en s'avançant, paix-là, au nom du roi!

Et ces mots furent prononcés avec un tel accent d'autorité que, sur-le-champ, la colère de maître Poton tomba, semblable à ces soupes au lait qui montent, montent jusqu'à l'instant précis où on les mouille d'une goutte d'eau. Derrière lui, la valetaille mit bas les armes.

Maître Poton comprit qu'il n'y avait rien à faire. Il se laissa tomber sur une chaise en gémissant :

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse, et celle de Sa Majesté également!

— Ainsi soit-il! conclut le sergent, qui une troisième fois commanda :

— En route!

Mais à ce moment une fillette bondit dans la salle, suivie par un vieux bonhomme en houppelande puce et tricorne noir. C'était Babette, la jolie Babette, qui, ayant appris ce qui se passait dans l'auberge de l'Écu-d'Or, arrivait tout essoufflée, pour tâcher d'arracher son fiancé des mains des soldats du roi.

— De grâce, monsieur, gémit-elle, en se jetant aux genoux du sergent, écoutez ma prière, ne le laissez pas partir! Je suis sa fiancée, nous allons nous marier dans un mois, au plus tard! Que deviendrai-je sans lui? Vous n'avez pas un cœur de pierre! Vous ne voudrez pas que je pleure!

Le recruteur tortillait sa moustache :

— En voilà bien d'une autre! grommela-t-il.

Mais le vieux bonhomme à houppelande puce, qui était le magister, défiant, saisit le soldat par sa manche, et :

— Il a signé? Il a signé? Faites voir un peu s'il a signé?

— Voilà, brave homme!

Le vieux Lacoudre prit l'engagement, le lut, le palpa, le retourna, puis, penaud, le rendit au sergent en murmurant :

Il est en régle!... J'aurais bien parié, pourtant!... Et il n'acheva pas sa pensée.

Babette cependant s'était jetée dans les bras de Blaise, et tout éplorée :

— Pourquoi as-tu fait cela, Blaise? Pourquoi as-tu signé ce fatal papier? Tu ne m'aimes donc plus que tu veux me quitter!

Et elle était si jolie, Babette, si jolie et si désolée que Blaise ne répondit qu'en fondant en larmes, et en la serrant sur son cœur. A ce moment, Jérôme, que nul ne surveillait, releva un peu la tête, et, s'adressant à son ami :

— Méfiance! Il va s'attendrir et tout sera perdu! Coupe court et prends du large!

— Bon! répliqua le sergent.

Et, une dernière fois :

— Allons, allons! En route, sacrédieu! Oust, debout! Filons!

Et d'une bourrade, il poussa dehors Blaise, qu'encadrérent les deux soldats.

Mais maître Poton se leva :

— Une minute! fit-il. Je ne vais pas laisser partir mon gars comme un gueux!

Et fouillant dans sa poche, il en tira les doubles, les blancs et les petits écus qui l'emplissaient, toute sa recette du jour, et la tendant à son fils :

— Tiens! Dés ton arrivée tu nous enverras ton adresse! Et, sois tranquille, j'ai des amis puissants et aurai vite fait de t'acheter un remplaçant!

— Blaise, tiens! C'est tout ce que j'ai! fit à son tour Babette.

Et arrachant de son cou sa jeannette en or, elle la donna à son fiancé.

Et au milieu des sanglots de maître Poton et de Babette, des grognements de maître Lacoudre, auquel faisaient un accompagnement les lamentations de toute la valetaille, le cortége emmenant Blaise disparut dans la nuit.





CHAPITRE III

Tant qu'avait duré cette scène, comme s'il eût été assommé par une terrible ivresse, Jérôme Loupillart était demeuré vautré sur la table, insensible à ce qui se passait autour de lui. Quand l'auberge se fut vidée, tous les habitants ayant couru sur la route pour voir partir ce malheureux Blaise, Jérôme se releva, et, avec un éclat de rire :

LE BAS-OFFICIER MIT SOUS LES YEUX DE MAITRE POTON, FOUDROYÉ, L'ACTE D'ENGAGEMENT, DUMENT SIGNÉ ET PARAPHÉ PAR BLAISE (P. 16.)

— Allons, la chose s'est passée en douceur!... Voilà mon homme parti!... ouf!... J'en suis débarrassé! Ce n'a pas été sans peine. Maintenant tâchons de bien mener notre barque et de réussir dans notre entreprise.

Puis, ayant ainsi parlé, il monta tranquillement se coucher.

Deux jours durant, Jérôme demeura invisible tant il avait peur de la colère du père Poton.

Enfin, le troisième jour, à la nuit, Framboisy vit une ombre qui se glissait au dehors, et bien qu'il fît déjà assez sombre, il reconnut Jérôme :

Jérôme se dirigeait vers l'église. Qu'allait-il faire dans la maison de Dieu, ce mécréant, qui sûrement n'avait pas pour habitude de fréquenter les offices?

Si Framboisy avait suivi le maudit garçon, il eût pu le voir se cacher dans un coin, et là, attendre la sortie de la prière, à laquelle il savait fort bien que la jolie Babette ne manquait point.

Elle sortit, en effet, de la vieille église, la dernière, car, sans doute, elle y était mieux pour pleurer, ce qu'elle ne devait pas oser faire devant son terrible père.

Les yeux tout rouges de larmes, très pâle, elle descendait les cinq marches du porche, quand se détachant de l'ombre, Jérôme l'accosta :

— Bonjour, mam'zelle Babette!

La fillette poussa un petit cri, puis reconnaissant celui qui l'arrêtait ainsi:

— Ah! c'est vous, Jérôme?

— Oui! c'est moi, mam'zelle Babette. J'étais venu par ici, sachant que vous ne manquez pas un soir votre prière, et dans l'espoir de rencontrer mon bon ami Blaise, qui ne vous quitte guère, étant votre fiancé!

A ces mots, Babette regarda Jérôme, pour voir s'il ne se gaussait pas d'elle. Mais le bon apôtre était le plus sérieux du monde; aussi, la naïve petite :

— Quoi? vous ne savez pas?

— Je ne sais rien, repartit Jérôme, sinon que le soir de la fête, j'ai été surpris par ce maudit cidre, et ai été fort malade. C'est aujourd'hui que je sors pour la première fois!

— Mais, justement, le soir de la fête, vous n'étiez donc pas à l'Ecu-d'Or?

— Hélas si, j'y étais avec Blaise et des amis, et c'est précisément là...

— Comment se fait-il, en ce cas, que vous n'ayez pas assisté...

— Il faut m'excuser, mamz'elle! Mais voyez-vous, l'homme n'est pas parfait, et moi, moins qu'un autre, je l'avoue humblement. Je vous le disais, le cidre m'a saisi! Ç'a été comme un coup de massue! Je suis tombé, presque mort, et impossible de me rappeler...

— Ah! mon pauvre Jérôme, soupira alors Babette, convaincue par ce que lui racontait Jérôme.

Vous ignorez en ce cas, le malheur advenu à mon pauvre Blaise?

Jérôme frémit:

— Un malheur? Vous me faites peur? Vite, vite! Qu'est-il advenu à ce cher ami?

— Imaginez vous qu'il a dîné en compagnie d'un sergent recruteur du Royal-Anjou. Que s'est-il passé? Je l'ignore. Peut-être, comme vous, Blaise a-t-il été saisi par le cidre! Mais le fait est qu'il a signé son engagement, le malheureux, et qu'à cette heure, en qualité de recrue, il court les routes de France pour aller rejoindre son régiment!

Et, ce disant, Babette se prit à fondre en larmes.

Mais voici qu'au lieu de se lamenter, ainsi qu'il eût été bien séant de le faire, Jérôme éclata d'un rire inextinguible, homérique, délirant.

Et, au milieu des spasmes et des hoquets qui le secouaient, les yeux pleins de larmes, il gloussait :

— Ah! elle est bonne! Ah! elle est drôle! Ah! elle est réussie! Jamais je n'aurais cru Blaise capable d'une pareille comédie! C'est bien joué, ma foi ! Je regrette de ne pas y avoir pu assister!

Babette contemplait Jérôme.

— Eh! quoi! Cela vous fait rire!

Le bon drille redevint subitement sérieux.

— Je vous demande pardon, fit-il, mais c'est plus fort que moi. D'ailleurs, vous ne pouvez savoir!...

— Je ne sais qu'une chose, c'est que Blaise est parti, que je ne le verrai de longtemps, sans doute, et cela suffit à m'attrister!

Et de nouveau ses yeux se remplirent de larmes. Jérôme se rapprocha de la fillette, et d'une voix tout à fait sérieuse :

— Alors, franchement, vous croyez à cette histoire ?

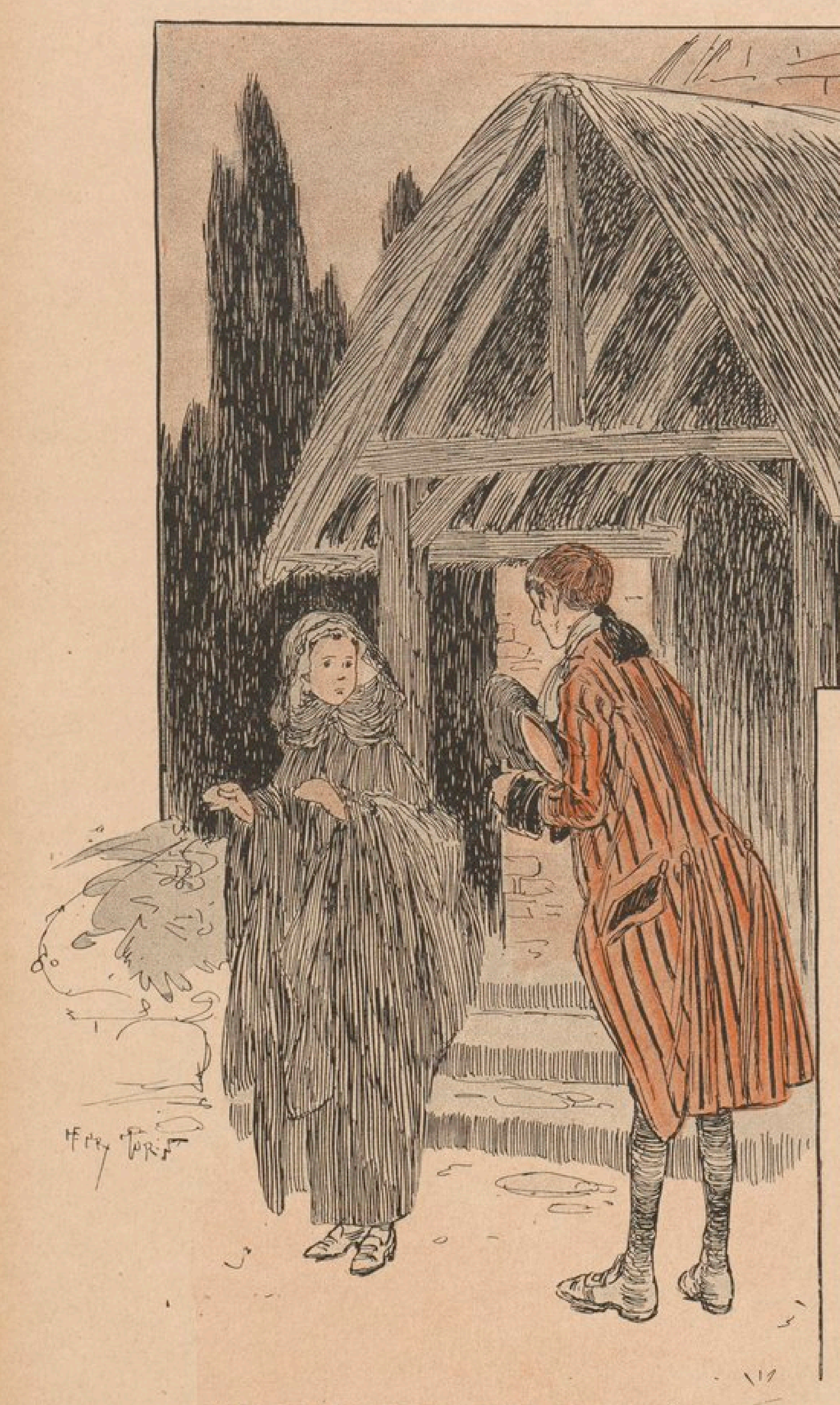
— Quelle histoire?

— Mais celle des sergents recruteurs !... Savez-vous qui c'était ce sergent recruteur!... Mon ami Sidoine Mirandor, dont la troupe a donné des représentations à Vieumesnil, le jour de la fête! Et ces deux soldats? Deux pensionnaires de sa troupe! Tout cela n'est qu'une comédie, parfaitement montée et qui d'ailleurs, à ce que je vois, a pleinement réussi!

La fille du magister regarda Jérôme Loupillard, se demandant s'il se moquait d'elle!



JÉROME LOUPILLARD



ELLE DESCENDAIT LES CINQ MARCHES DU PORCHE, QUAND, SE DÉTACHANT DE L'OMBRE, JÉROME L'ACCOSTA (P. 20.)

Enfin :

— Et dans quel but, cette comédie, je vous prie ?

— Mais simplement parce que Blaise avait envie de quitter son village natal, où il était si heureux cependant, afin de courir le monde ! Voilà !

Puis, comme la fillette demeurait muette à cette révélation inattendue, Jérôme ajouta :

— Il y avait longtemps que je connaissais ses projets, et, croyez bien que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le retenir ! Je lui disais : « Comment, tu es le fils unique de « l'Ecu-d'Or, et tu veux courir « le monde ! Et j'ajoutais aussi : « Tu as la plus belle fiancée de « tout le terroir et tu veux la

« quitter ainsi ! » Ah ouat ! C'était comme si je chantais ! Voyez-vous, ce garçon ne vous aimait pas car s'il avait eu pour vous le plus petit brin d'affection, serait-il parti de cette façon, en vous jouant à vous et à son père, un aussi vilain tour ? Vous êtes bien bonne de vous attacher à lui ! Il n'en manque pas qui le valent, et sans aller plus loin...

Et Jérôme termina sa phrase par un petit sourire si plein de fatuité, qu'il fallait être innocent pour ne pas comprendre que c'était lui qui valait bien Blaise !

Babette ne s'y trompa pas, et, lançant au Loupillart un regard plein de dédain, elle continua sa route, très troublée néanmoins par ce qu'elle venait d'apprendre.

Mais le bon apôtre ne se tint pas pour battu. Et ayant murmuré :

— Voilà le coup lancé : la blessure ne saurait manquer de s'envenimer ! Allons ! c'est tout de même de la belle et bonne besogne !

Il pirouetta sur ses talons, qui en rougirent de honte, puis se dirigea vers l'auberge de l'Ecu-d'Or. Quelle était donc cette besogne que monsieur Jérôme trouvait si belle et si bonne ! Quel jeu jouait-il, en un mot ? C'était lui qui avait inspiré à Blaise ses idées de départ, c'était lui qui avait facilité son départ, en mettant en scène la comédie si bien jouée par Sidoine Mirandor !

Et voici que tout à coup il trahissait son ami, dévoilait le secret de l'affaire, et en rejetait toute la responsabilité sur Blaise !

Assurément, Jérôme avait un but en agissant ainsi. Mais quel était donc ce but ? Pour le comprendre, il faut remonter quelques années en arrière, et rappeler le passé, assez nébuleux, de Jérôme Loupillart.

Jérôme Loupillart avait vu le jour, quelque vingt-cinq ans auparavant, dans la boutique de maître François Loupillart, son digne père, marchand fripier sous les pilliers des halles, à l'enseigne du « Singe en Batiste. »

François Loupillart, père de notre Jérôme, ayant la bonne fortune d'être le frère d'un des premiers valets de M. le duc de Montbazon, s'enrichissait de la dépouille du gentilhomme à la mode, et son échoppe était la mieux achalandée de Paris.

Aussi, maître François Loupillart avait-il un fameux bas de laine, et, à la naissance de son fils, il jura qu'il ne lésinerait pas pour l'éducation de son héritier, qu'il en ferait quelqu'un et quelqu'un qui lui ferait honneur.

A peine le jeune Jérôme avait-il atteint l'âge de huit ans, que le respectable



SANS AUTRE FORME DE PROCÈS, JÉROME Y MIT AUSSITOT LE NEZ (P. 24.)

fripier, afin de réaliser ses rêves, le mettait en pension au collège de Clermont, sis rue Saint-Jacques, et ainsi nommé de son fondateur, messire Guillaume Duprat, évêque de Clermont.

Cahin-caha il y termina ses études jusqu'au jour, où M. le duc, qui décidément plaçait bien mal sa protection, prit le jouvent chez lui, en qualité de secrétaire de ses menus plaisirs.

Mais son inconduite ne tarda pas à le faire mettre à la porte.

Et voilà Jérôme sur le pavé, n'osant pas remettre les pieds chez son fripier de père, certain de l'accueil qui l'attendait.

C'est alors que commença pour lui une existence des plus aventureuses, tour à tour comédien, lanternier, porteur de chaises, pousseur de vinaigrettes, vendeur de gazettes et chansons nouvelles, et mille autres états des plus honorables, dont rougissait tellement le pauvre fripier, sous son Singe en Batiste, qu'il finit par en trépassser.

Jérôme eut vite fait de dilapider en fêtes et festins, et la friperie paternelle, et le bas de laine que le marchand fripier avait si péniblement amassé.

Et mons Jérôme que rien ne corrige, se trouve de nouveau sur le pavé, traînant la misère, sans parler d'une horde de créanciers plus terribles encore.

Son oncle, qui avait quitté le service de M. de Montbazon après fortune faite, eut pitié de lui.

— Veux-tu être sérieux? lui dit-il, un jour que Jérôme allait implorer sa charité.

— Certes! Je ne demande pas mieux, repartit Jérôme, qui comme l'enfer, était pavé de bonnes intentions.

— Je puis, si tu veux, te trouver une bonne petite place. Ce n'est pas la fortune, certes, mais en travaillant, tu pourras vivre honnêtement et même mettre quelques sous de côté, pour tes vieux jours. Seulement il faut être sérieux!

Jérôme promit tout ce que l'on voulut, et, le lendemain, l'ancien valet de chambre le présentait chez son propre notaire, Me Quenu, dont l'étude se trouvait dans la rue Saint-Honoré.

Mais il ne tarda pas à se fatiguer de cette existence somme toute assez monotone, et il était prêt, malgré les belles promesses qu'il avait faites à son oncle, à déserter l'étude de Me Quenu, quand un beau soir, au moment où il était bien décidé à prendre du champ, il fit une découverte qui le plongea dans un monde de réflexions.

Ce jour-là, maître Jérôme vit un papier qui traînait sur le bureau de Me Quenu, et sans autre forme de procès, il y mit aussitôt le nez.

C'était un testament.

Une certaine dame Magloire, native de Pont-Audemer, et demeurant dans le village du Roule, près Paris, laissait toute sa fortune, estimée à 10 000 livres de rente, à une certaine nièce qu'elle avait en Normandie, dans un village nommé Vieumesnil, et laquelle répondait au nom de demoiselle Babette Lacoudre, fille du magister du village.

Mais le testament ajoutait que, la dite dame Magloire étant brouillée avec son

frère le sieur Lacoudre, et cela sans espoir d'un raccommodement, les faits qui avaient occasionné cette brouille étant trop graves, il importait que la future légataire universelle ignorât le legs qui lui était faite. De plus, si par aventure, la dite légataire venait à décéder avant la testataire, dame Magloire ne voulant pas que son coquin de frère héritât de sa fortune, celle-ci devait être versée intégralement à certain couvent, sis dans le village du Roule.

Un point, c'était tout.

La lecture de ce testament fut pour lui un trait de lumière, et tel Archimède, venant de trouver son immortel principe, il s'écria :

— Eureka!

Tout de suite son parti fut pris. Il allait se mettre en quête de cette Babette Lacoudre : la chose était facile, puisque le papier indiquait qu'elle demeurait dans le village de Vieumesnil.

Là, fût-elle laide et vieille, il lui ferait la cour et l'épouserait.

Malheureusement, pour mener à bonne fin cette délicate entreprise, il fallait à Jérôme Loupillard une certaine mise de fonds, et, ayant vidé ses goussets, il constata avec désespoir qu'il n'avait, pour toute fortune, que la minime somme de quatorze sols et six deniers : c'était peu pour se rendre à Vieumesnil, y vivre assez de temps pour éblouir la future héritière de la dame Magloire et finalement l'épouser.

Jérôme passa une partie de la nuit à chercher un expédient.

Finalement, et en désespoir de cause, il s'en vint trouver son oncle, l'ancien valet de chambre de M. de Montbazon, à qui, tout au long il expliqua ses projets, lui demandant la somme nécessaire pour les mener à bonne fin.

Tout d'abord, le bon oncle fit la sourde oreille.

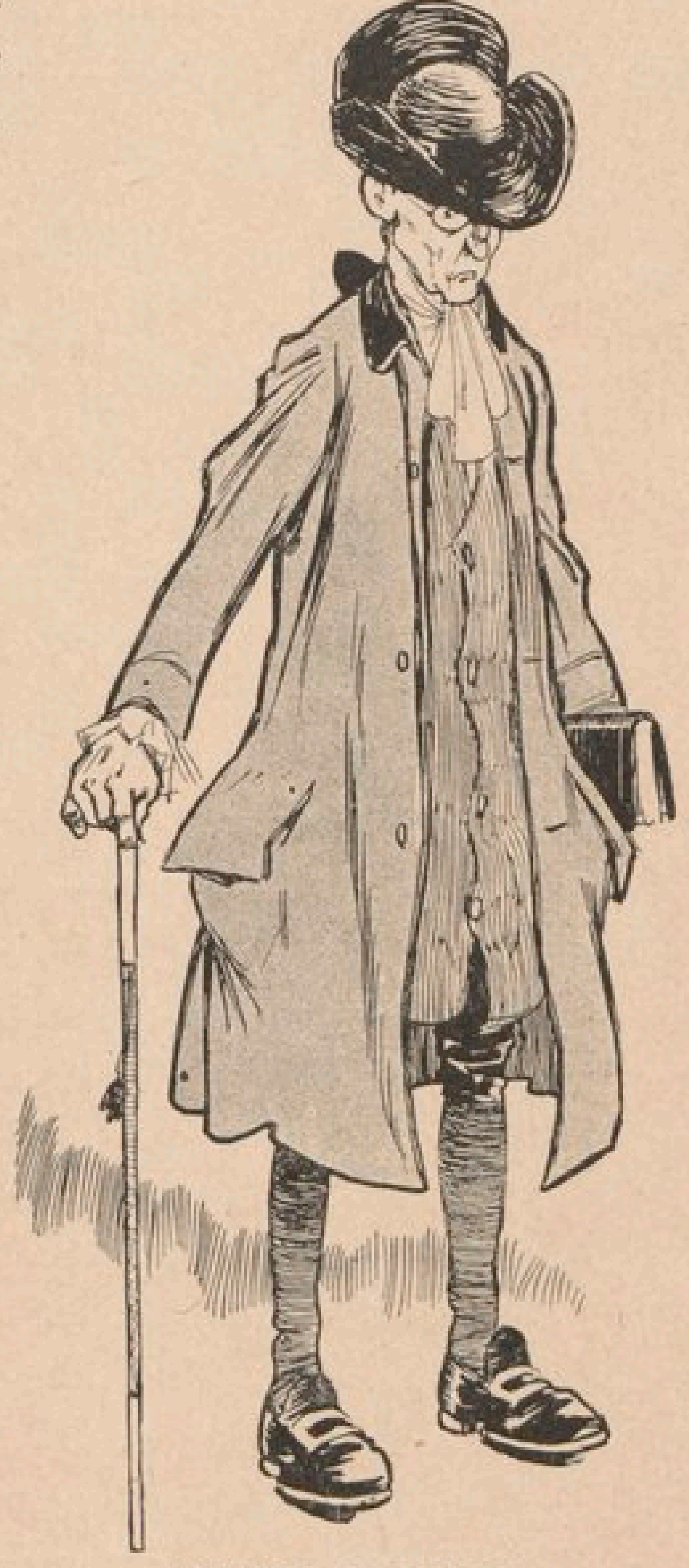
Mais Jérôme fut si éloquent, il donna tant de preuves et de si bonnes raisons, que l'ancien valet de chambre finit par se laisser attendrir, et consentit à dénouer les cordons de sa bourse.

En sortant de chez son oncle, le premier soin de Jérôme fut d'entrer chez un fripier, où il écorna un des louis qu'il devait à la générosité avunculaire, car il seyait d'être pimpant et faraud, s'il voulait conquérir le cœur de la future héritière de la dame Magloire.

Puis, vêtu de neuf, ou à peu près, des pieds à la tête, il se dirigea tout droit vers la rue Coq-Héron où, en ce temps-là, se tenait le bureau des diligences se rendant en Normandie.

Quand il se présenta au bureau des voitures, on lui apprit que la diligence partant pour Pont-Audemer allait se mettre en route dans une heure, et qu'il restait justement une place, sous la bâche, auprès du conducteur.

Deux heures après, Jérôme Loupillard, heureux de voir du pays, quittait Paris par la barrière des Bonshommes, et partait



MAITRE LACOUDRE

à la conquête de demoiselle Babette Lacoudre, future héritière de dame Magloire, riche rentière du village du Roule. Et trois jours après, il débarquait à Vieumesnil.

Maître Poton, entouré d'un lot important de valets et marmitons, sans compter les servantes et filles de salle, se tenait sur le seuil de sa porte, sous les armes, l'échine déjà prête pour saluer les nobles visiteurs qui allaient lui faire l'honneur de descendre dans son hôtellerie.

Mais quand il vit Jérôme, dégringolant de sa haute plate-forme, et n'ayant d'autre bagage qu'un modeste baluchon enveloppé dans un vulgaire mouchoir à carreaux rouges, il ne put s'empêcher de faire une assez vilaine grimace, où se lisait tout son dédain pour un voyageur d'aussi chétive mine.

Mais, songeant aussitôt que l'habit ne fait pas le moine, ni le bagage le voyageur, il corrigea sa physionomie et mua sa grimace dédaigneuse en un sourire plein d'aménité, tout en saluant son hôte de ces mots :

— Monsieur, soyez le bienvenu ! Que puis-je pour votre service ?

— Mais à dîner d'abord, car j'ai avalé, dans la route, je ne sais combien de quintaux de poussière, et je meurs de soif et de faim.

Et, ce disant, Jérôme eut soin de faire sonner dans son gousset les trois louis d'or qui lui restaient des générosités de son bon oncle. Au son de cette musique, maître Poton exagéra son sourire, et s'adressant à sa valetaille :

— Oust, là ! Grouillez-vous, maudite engeance ! Et préparez-la table pour ce noble voyageur !

Puis, à Jérôme :

— Monsieur couchera-t-il ici, ce soir ?

— Mais ce soir, et demain, et les jours suivants, car j'ai l'intention de demeurer un assez long temps dans votre maison si je m'y trouve bien !

Puis, avec un petit air fort dégagé, et tel qu'il en avait vu à M. de Montbazon, son ancien protecteur :

— Je suis las de Paris, et ai le désir de me refaire en respirant l'air pur de vos campagnes !

— Allons, Framboisy, cria l'aubergiste au petit gâte-sauce, porte le bagage de monseigneur dans la chambre bleue !

Et tandis que Framboisy, avec une grimace comique, s'emparait du baluchon de Jérôme et disparaissait dans les profondeurs de l'hôtellerie, maître Poton guidait son hôte dans la salle à manger, puis retournait à ses fourneaux, en se disant :

— Ce doit être quelque grand seigneur qui voyage incognito.

S'il avait pu prévoir ce qui devait se passer !

Cependant, Jérôme fit honneur au menu de l'Écu-d'Or, non seulement en homme qui vient de faire un assez long voyage, mais encore en garçon qui n'a pas tous les jours une table aussi bien fournie. Et, tout en savourant de larges tranches d'un délicat pâté de lièvre, il murmurait :

— Voici un voyage qui débute bien ! Cela est d'un bon augure pour la suite ! Mais il ne faut pas perdre son temps. Renseignons-nous tout de suite !

Et, comme la servante plaçait devant lui un gigot de pré-salé qui faisait plaisir à voir, il l'arrêta.

— Pardon, ma fille, vous êtes du pays sans doute?

— De mère en fille, m'sieu, pour vous servir!

— Alors, vous connaissez tout le monde à Vieumesnil?

La servante éclata de rire:

— Ma fine! Le village est pas si grand! On en a vite fait le tour, et bêtes et gens, je peux me flatter que j'y connais tous les visages, et que je suis capable de mettre un nom sur toutes les physionomies!

— Parfait, cela! approuva Jérôme. En ce cas, vous devez connaître maître Lacoudre.

— Ma fine oui! Je le connais bien, maître Lacoudre, à preuve que c'est lui qui m'a enseigné le syllabaire et la doctrine, et que sans doute, je saurais lire, à cette heure, si défunt mon père n'avait eu besoin de moi, pour garder not' vache, et ne m'avait retirée de l'école après trois mois, assurant que jamais dans la famille il n'y avait eu plus savante que moi!

Jérôme qui avait hâte d'avoir les renseignements qu'il était venu chercher, s'impatientait de tout ce verbiage, mais il n'osait interrompre la jeune servante, de peur de l'intimider, et de ne rien savoir. Il demanda :

— Et ce maître Lacoudre n'a-t-il pas des enfants?

— Si bien, une fille, mam'zelle Babette, qui est bien la plus jolie fille du pays!

Ouf! Ce fut comme un gros poids que ces paroles enlevèrent sur le cœur de mon Loupillart. Ainsi, cette fille, qui devait hériter de dix mille livres de rente n'était pas morte, mais encore, elle était la plus jolie fille du pays! C'était assurément jouer de bonheur. Mais une nouvelle crainte le saisit, et il demanda encore:

— Et cette demoiselle Babette n'est pas mariée, sans doute?

La servante hocha la tête :



PARDON, MA FILLE, VOUS ÊTES DU PAYS SANS DOUTE (P. 27.)

— Que nenni ! Ce ne sont pas pourtant les épouseurs qui lui manquent, et sans aller plus loin...

Mais notre Jérôme en savait assez, et interrompant la jeune fille :

— Je vous remercie, mon enfant, vous êtes bien aimable, et... apportez-moi de la salade, s'il en est dans la maison !

Et, tout en savourant son gigot de pré-salé, Jérôme se disait :

— Sapristi, quelle bonne pensée j'ai eue de farfouiller dans les paperasses de Me Quenu, mon respectable patron ! Voici que non seulement je vais être riche, sans doute, mais encore je vais épouser la plus jolie fille de Vieumesnil et des lieux circonvoisins ! Allons, la vie est belle, à qui sait la prendre du bon côté.

Et, ayant fini de dîner, il sortit, afin de visiter le pays, et aussi dans l'espérance de voir cette fameuse Babette si jolie, et qui devait être si riche.

Il ne voulut demander à personne où était la demeure du magister, afin de ne pas éveiller les soupçons, certain que les criailleries des enfants de l'école le renseigneraient mieux que personne.

Et, en effet, comme il passait devant l'église, il entendit sur sa droite de tels cris qu'il ne douta point que ce ne fût là l'école dont maître Lacoudre était le régent, et il se dirigea de son côté.

C'était une maison basse, à toit de chaume, maïs que précédait une façon de cour, où, pour le quart d'heure, une vingtaine de garçons et filles étaient en train de se disputer, de se battre et de se tirer les cheveux, comme il convient à des écoliers en récréation.

Au milieu d'eux, son tricorne de côté, sa férule à la main et sa grande lévite vert bouteille battant les talons de ses souliers à boucles, un petit homme maigre se promenait, lisant un vieux livre, non sans interrompre sa lecture, souventes fois, pour administrer une taloche ou une gourmade à ceux de ses écoliers qui se trouvaient à portée de sa terrible main.

— Voici, sans doute, pensa Jérôme, le propre père de ma dulcinée, et le frère germain de la riche dame Magloire ! Il n'a pas l'air commode ! Brr ! Je comprends que la respectable dame Magloire se soit brouillée avec ce bout d'homme, aux apparences de porc-épic ! Cela, d'ailleurs, complique mon entreprise ! Mais, bah ! A la grâce de Dieu ! On arrivera bien à dompter le hérisson !

Il en était là de ses réflexions, quand tout à coup, la porte de la maison s'ouvrit, et une jeune fille en sortit, si jolie, si jolie, que Magloire en demeura une seconde comme médusé.

Elle s'approcha de son père, qu'elle embrassa sur ses vieilles joues parcheminées, puis, fila, preste, tandis que le magister lui criait :

— Et surtout, Babette, ne t'attarde point, n'est-ce pas !

C'était Babette Lacoudre, en effet.

Elle passa devant Jérôme cloué sur le sol, comme une borne, et si ému, que, bien qu'il ne fût point connu de la jeune fille, quand elle passa devant elle, il la salua bien bas. Elle lui rendit gracieusement son salut, et disparut au coin de la place. Enfin

Jérôme se secoua, et pensant qu'à demeurer là à béer devant l'école, il pouvait éveiller les soupçons, il reprit sa promenade, marchant devant lui au hasard, l'esprit troublé par la beauté de Mlle Babette.

Comme avec le crépuscule l'heure du souper approchait, Jérôme se dirigea vers l'Ecu-d'Or, et se mit à table.

— Eh bien, fit-il à la servante qui lui apportait une soupière fumante et exhalant une fine odeur de choux et de lard, vous ne m'aviez pas trompé, ma fille, j'ai vu la demoiselle au magister, et c'est bien, je le reconnais, la plus jolie fillette que j'ai jamais vue.

Mais la servante mit un doigt sur sa bouche, et fit :

— Pschtt !

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? Est-ce qu'il est défendu de parler en soupant, à l'auberge de l'Ecu-d'Or ?

— Que nenni ! Mais il est des paroles qu'il ne faut pas dire, quand, dans la salle à côté, m'sieu Blaise, qui a l'oreille fine, est en train de souper !

— Qu'est-ce que ce m'sieu Blaise ? demanda Jérôme.

— Mais le fils à not' maître, donc !

— Bon ! Et pourquoi, quand m'sieu Blaise mange, ne faut-il pas élever la voix. Est-ce qu'il souffrirait de maux d'oreilles ?

La fille se mit à rire.

— Ma fine non ! M'sieu Blaise ne souffre ni des oreilles, ni d'ailleurs, et il n'est pas nécessaire de garder le silence, qu'il mange ou ne mange point ! Seulement, il ne faut pas parler devant lui de mam'zelle Babette, voilà !

— C'est alors qu'ils sont brouillés à mort ?

Du coup, la servante s'esclaffa :

— Bien au contraire, puisqu'ils doivent se marier, et voilà pourquoi il n'aime pas que l'on s'entretienne de sa fiancée, car il est jaloux comme un Turc !

La servante allait entrer dans d'autres explications, étant d'un naturel assez loquace. Mais Jérôme, tout soudain blêmissant, ne l'écoutait plus.

Patatras ! Voici que son beau rêve dégringolait de toute la hauteur prometteuse où il l'avait placé ! Il arrivait trop tard ! La place était déjà prise !

Désormais, il trouva que le menu si soigneusement élaboré par maître Poton était insipide, et le cidre, que ce matin encore il trouvait si bon, à cette heure lui parut amer comme fiel.

Mais monsieur Jérôme était un garçon que l'adversité n'abattait pas ainsi du premier coup :

— Voyons, se dit-il, Jérôme mon ami, le découragement ne va pas te paralyser ainsi, au débotté, et dès le premier obstacle rencontré sur ta route, tu ne vas pas rebrousser chemin comme un lâche et un couard ! T'attendais-tu à ce que les cailles te tombassent toutes rôties dans le bec ? Non, n'est-ce pas ? Réjouis-toi de ce que l'héritière de dame Magloire soit vivante, jolie à souhait, et point encore mariée ! Elle est fiancée ! La bonne affaire ! Tant que M. le doyen n'y a pas passé, un mariage, si avancé

fût-il, peut se rompre. Il faut donc t'occuper à rompre celui-ci, et tu y arriveras, ou tu ne seras pas le fils de ton père !

Et, ayant ainsi soliloqué, il passa le restant de sa nuit à chercher comment il pourrait faire rompre le mariage projeté entre demoiselle Babette Lacoudre et le sieur Blaise Poton.

Et maintenant, l'on comprendra pourquoi Jérôme avait tourné l'esprit du pauvre Blaise, en l'incitant à quitter son village et sa fiancée pour s'en venir à Paris, quel était le vrai but de la comédie qu'il avait jouée en compagnie de ses amis Sidoine Mirandor, Verdure et Larancune et, enfin, pourquoi il s'en était venu trouver Babette, lui révélant la vérité, dans le but évident de la détacher de son fiancé.

Son plan infernal avait réussi au-delà de ses désirs, et ayant quitté la jolie Babette, certain que maintenant qu'elle connaissait la vérité sur le départ de Blaise elle ne pourrait avoir que de la haine et du mépris pour lui, satisfait de lui-même, il regagna l'auberge de l'Ecu-d'Or.

Sur le seuil de la porte, son bonnet de coton de travers, ce qui était chez lui l'indice d'un fort orage, maître Poton semblait l'attendre.

— Ah ! vous voilà, s'exclama-t-il, en voyant paraître le sire, qu êtes-vous donc devenu depuis trois jours qu'on n'a eu l'avantage de vous voir ?

— J'étais malade ! repartit Jérôme, fort malade en vérité !

— Vraiment !... M'expliquerez-vous comment vous avez laissé mon pauvre gars s'enrôler dans le Royal-Anjou ! Si vous n'étiez le dernier des drôles, peut-être pis encore, n'auriez-vous dû m'avertir quand vos maudits amis lui ont fait signer ce fatal papier...

Mais Jérôme regarda maître Poton, avec l'air de la plus franche stupéfaction, et :

— Comment ? Vous aussi, vous avez cru ?... Mais c'était une plaisanterie !

— Une plaisanterie ! qu'est-ce qui était une plaisanterie, je vous prie ?

— Pardieu ! La scène qui fut jouée il y a trois jours dans votre maison !

— L'enrôlement de Blaise ? Une plaisanterie ? Expliquez-vous, jeune homme !

Et maître Poton ouvrait des yeux énormes, où flambaient comme des éclairs d'une colère qu'il contenait avec peine, car il n'aimait pas que l'on se gaussât de lui, et Loupillart avait bien l'air de se payer sa tête.



MAITRE POTON OUVRAIT DES YEUX ÉNORMES (P. 30).



MAITRE POTON RENTRA TUMULTUEUSEMENT CHEZ LUI (P. 32).

Jérôme ne se laissa pas intimider par les yeux flamboyants de maitre Poton, et, sans rien perdre de son assurance, il expliqua :

— Votre fils, maître, vous n'êtes pas sans l'ignorer, avait le très grand désir de visiter Paris !

— En effet ! Il m'en avait touché un mot, mais je l'avais rabroué d'importance !

— Justement ! Il n'a pas osé revenir à la charge, mais, comme ce désir le poignait de plus en plus, il s'est arrangé de façon à partir, sans votre permission !

— Hein ! s'écria l'aubergiste, qui commençait à comprendre.

— Entendu avec mes amis, les comédiens, mais à mon insu, vous pouvez m'en croire, il a joué la comédie de l'enrôlement !

— Alors ce sergent recruteur et ces deux soldats?...

— Etaient Sidoine Mirandor, en personne, qui a donné des représentations à Vieumesnil, et deux acteurs de sa troupe!

— Mais l'acte que j'ai eu entre les mains?

— Un accessoire de leur théâtre, ainsi que les costumes qu'ils portaient! Ah! si j'avais pu penser qu'ils pousseraient cette plaisanterie jusqu'au bout!.. D'ailleurs, mon intention était bien de vous avertir, mais, que voulez-vous, votre cidre a été plus fort que moi, puisqu'il m'a fallu deux longues journées pour reprendre mes esprits!

D'abord, une seconde, maître Poton demeura comme hébété par ce qu'il venait d'apprendre. Puis, son visage naturellement rouge passa à la couleur brique, puis au violacé, et enfin il éclata:

— Ah! le misérable!... Le sacripant!... M'avoir abusé ainsi, lui que j'ai choyé comme aucun fils ne le fut jamais! Ah! certainement je ne lui pardonnerai jamais!

— Bah! fit Jérôme, vous prenez au tragique, maître, une peccadille bien pardonnable chez un jeune homme! Il reviendra avant qu'il ne soit longtemps, et vous lui ouvrirez vos bras, et, même, vous tuerez le veau gras, comme l'on fit pour l'enfant prodigue...

— Moi? Ah! comme vous me connaissez peu! hurla l'aubergiste de l'Ecu-d'Or!

— A moins que vous ne preniez la prochaine diligence, afin de l'aller chercher!

Mais maître Poton leva les bras vers la lune, et, comme s'il la voulait prendre à témoin du terrible serment qu'il allait prononcer:

— Jamais!... Jamais!... Après le tour qu'il m'a joué, après s'être ainsi moqué de moi, je le maudis, et ne le veux plus revoir de ma vie! Crèverait-il de faim, là-bas, et viendrait-il me supplier à deux genoux de lui pardonner, que je resterais inflexible! Tout est fini désormais entre nous. Il n'est plus mon fils et je ne le veux plus connaître!

Et ayant dit, en proie à une fureur dont rien ne peut donner une idée, il rentra tumultueusement chez lui, et longtemps encore, on l'entendit qui, tout seul, maudissait Blaise tout à son aise. Jérôme se frottait les mains:

— Voici qui va à merveille, songeait-il. De longtemps, à cette heure, Blaise ne remettra plus les pieds au village. Je n'ai qu'à manœuvrer adroitement auprès de Babette, et, avant deux mois, je veux la conduire à l'autel. Allons, tout va bien!

Et il rentra chez lui où il se coucha, ne tardant pas à rêver que la tante Magloire était morte, lui laissant toute sa fortune, dont il faisait le meilleur emploi du monde.

Suivant son habitude, il fit la grasse matinée.

Mais à son réveil, quand il fit le tour de Vieumesnil, ainsi qu'il faisait tous les matins pour se donner de l'appétit, une affreuse nouvelle le vint surprendre, qui bouleversa tous ses projets.

Babette était partie pour Paris, afin, disait-on, de visiter une vieille tante qu'elle avait par là.

Mais Jérôme ne voulut pas ajouter foi à tous ces racontars: pour lui, la jolie Babette était tout simplement partie à la recherche de son fiancé!

Ainsi toutes les ruses, toutes les finesses de Jérôme tournaient contre lui!



CHAPITRE IV

Cependant, Blaise filait dans la nuit noire, escorté de ses nouveaux amis, l'illustre Sidoine Mirandor, Verdure et Larancune.

Certes, il avait le cœur gros, et faisait tous ses efforts pour empêcher ses larmes de couler, et paraître gai auprès de ses trois compagnons de route.

Le chagrin de son père, la douleur de Babette, en même temps que le remords de s'être ainsi joué d'eux, tout cela le torturait, et il ne fallait rien moins que la bonne humeur de Sidoine pour lui donner un peu de courage, et, seule la honte de paraître si poule mouillée auprès du comédien, l'empêchait de virer les talons, et de retourner à Vieumesnil se jeter dans les bras de sa fiancée et aux genoux de son père, pour leur demander pardon de ce qu'il venait de faire.

Enfin, comme ils avaient fait à pied deux bonnes lieues, ils rencontrèrent le vieux char qui transportait les bagages de la troupe et les autres artistes, et qui avait pris les devants.

On fit monter Blaise dans le char, où il s'installa comme il put sur un monceau de toiles peintes, et malgré les cahots de la route, il ne tarda pas à s'endormir d'un puissant sommeil.

Il faisait grand jour quand on arriva à Conches.

C'était là que Blaise devait quitter ses nouveaux amis pour prendre le coche de Paris.

Après avoir offert aux comédiens un bon dejeuner dans la meilleure hôtellerie de la petite ville, il les laissa partir, en leur promettant de les revoir dés qu'ils seraient dans la capitale, et patiemment il attendit sur le seuil de l'auberge que le coche vînt à passer.

Dans un poudroiement de poussière, dans un vacarme de chevaux et aux accords d'une trompe bruyante, voici que la lourde voiture s'arrêta devant l'hôtellerie : Blaise y prit place, et fouette cocher !

Je dois à la vérité de dire que la nouveauté du voyage, tous ces pays nouveaux qu'il traversait, la gaieté du conducteur



MAITRE RABAJEAU

qui racontait de si drôles d'histoires, et jusqu'aux grognements de quelques voyageurs mécontents, eurent vite changé le cours des idées de maître Blaise. Enfin on arriva a Paris.

On venait à peine d'allumer les lanternes, et le jeune Blaise n'avait pas assez de tous ses yeux pour admirer cette grande ville, dont Jérôme lui avait dit tant de merveilles, mais qu'il trouvait plus belle encore qu'il ne se l'était imaginé.

Les coquettes maisons des faubourgs l'avaient déjà émerveillé. Mais que fut-ce, quand le coche ayant franchi la porte Saint-Honoré, par-delà les Feuillants, il entrevit les magnifiques jardins et le superbe palais des Tuileries, puis un coin du vieux Louvre et qu'il passa devant le Palais-Royal pour s'arrêter dans la rue du Bouloi, dans une immense cour pleine de monde et de bruit, où se trouvait le point terminus de presque toutes les voitures qui arrivaient à Paris de tous les coins de la France.

Ah! comme à cette heure le village natal de Vieumesnil, le bon père Poton et la gentille Babette elle-même étaient loin de l'esprit de Blaise!

Il sauta de voiture, tout joyeux de sentir sous ses pas résonner le pavé de cette merveilleuse ville de Paris, dont il rêvait depuis si longtemps!

— Gare là!

— Va-t-il prendre racine ici!

— Vous ne voyez pas que vous gênez, en cet endroit!

Et, bousculé par celui-ci qui portait une lourde malle, poussé par celui-là dont l'épaule pliait sous le poids de gros paniers, à demi renversé par cet autre qui courait à la recherche d'un voyageur, le pauvre Blaise fut tout d'abord assez éberlué, froissé, empêtré dans tout ce mouvement, dans ce brouhaha qui se produisait à l'arrivée d'une diligence.

Il s'écarta, et alla se mettre à l'abri sur un banc de pierre qui se trouvait dans un coin.

— Ce n'est pas le tout, se disait-il, mais je ne connais âme qui vive dans ce Paris qui me paraît si grand! Où vais-je trouver un gîte? Je pensais qu'à Paris, comme à Vieumesnil, le coche s'arrêtait au seuil de quelque auberge, dont le maître, son bonnet à la main, recevait allègrement les voyageurs, ainsi que le fait mon père à la porte de l'Ecu-d'Or. Je vois qu'il n'en est pas ainsi dans ce pays. Ceci n'a pas l'air d'être une hôtellerie, et me voici fort embarrassé!

Le pire est que Blaise était assez timide de son naturel, et que d'autre part, Jérôme lui avait conté les farces impayables que l'on faisait aux provinciaux fraîchement débarqués du coche. Aussi, avait-il une peur atroce d'être mystifié, et n'osait-il se renseigner auprès de personne.

Mais il est un dieu pour les jeunes gens timides qui arrivent et débarquent par le coche de Vieumesnil, car voici que tout à coup, une grande et belle fille se plante devant notre héros, et, levant les bras au ciel :

— Est-ce Dieu possible?... N'est-ce point m'sieu Blaise Poton?

En s'entendant ainsi nommer par son nom, Blaise leva les yeux vers cette jeune personne, et soudain, toute sa figure s'irradia de joie, car il venait de reconnaître la grande Nicole, qui deux ans auparavant avait été fille de salle à l'Écu-d'Or, et qui en était partie pour entrer en service chez des bourgeois de Paris.

La grande Nicole s'étonnait :

— Et qu'est-ce que vous venez faire à Paris, not'maître? Le feu est-il à Vieumesnil?

La vue de cette fille ranima le courage de Blaise.

— Que nenni, fit-il. Mais je viens faire un tour à Paris... Petit voyage d'agrément!

— Je vous en souhaite! repartit la grande fille. Vous en aurez de l'agrément ici! Ah! si c'était à refaire, c'est moi qui serais demeurée à l'Écu-d'Or, bien que votre père, soit dit sans vous fâcher, ne fût pas toujours d'humeur commode avec ses servantes!... Mais autrement, il va bien, maître Poton?

— Le mieux du monde!

— Et. . mam'zelle Babette?... car je suppose bien que vous n'êtes point encore mariés, sans cela, vous ne seriez point seul céans!

— Elle va bien, Babette, je vous remercie, Nicole, fit Blaise en rougissant un peu.

— Et vous êtes venu ici chez des amis, sans doute?

— Non point! Et même... me voici assez embarrassé, car ne connaissant personne à Paris, je ne sais guère où aller loger!

Nicole parut chercher, puis soudain :

— Suis-je bête! Allez chez Rabajeau, m'sieu Blaise, vous y serez quasiment comme chez vous, à cela près que la chambre que vous aurez sera peut-être un peu moins grande que votre belle chambre jaune de Vieumesnil, fit-elle en riant.

— Et où demeure ce Rabajeau, je vous prie? Est-ce loin d'ici?

— A dix minutes à peine! Mais je vais vous y conduire. Il demeure rue du



LE PAUVRE BLAISE FUT ASSEZ ÉBERLUÉ, FROISSÉ, EMPÊTRÉ DANS TOUT CE MOUVEMENT (P. 34).

Temps-Perdu, tout près de chez nous, car mes maîtres ont leur maison contre la porte Montmartre. Si vous voulez me suivre?

Blaise se leva.

— Où est donc votre bagage? demanda Nicole.

— Mon bagage?

Du coup, Blaise fut fort embarrassé. Il n'osait avouer comment il était parti de Vieumesnil, et comme quoi il n'avait pas de bagage.

— Dame, fit-il, je n'ai l'intention de demeurer que quelques jours à Paris et n'ai pas voulu m'embarrasser. Si j'ai besoin de quelque chose, les boutiques ne doivent pas manquer ici!

— Pour cela, non!

Tout en causant, ils s'engagèrent dans des rues fort étroites, et à la vérité assez mal pourvues de luminaires. Mais Blaise trouvait que l'on y voyait encore bien clair, car à Vieumesnil les lanternes étaient complètement ignorées.

— Voici la rue Montmartre, fit Nicole.

Ils la longèrent dans son entier, puis tout au bout, presque à l'angle de la rue du Sentier, touchant un vieil hôtel à la façade toute sculptée, Nicole s'arrêta devant une maison lépreuse, et pénétra d'abord dans une cour puante et petite, puis frappant à une porte, élevée de quelques marches au-dessus du niveau de la cour, elle entra en disant :

— Maître Rabajeau, voici un client que je vous amène, et soignez-le bien, car c'est un pays!

Puis elle se tourna vers Blaise, et lui faisant une gentille révérence :

— Et maintenant je vous laisse, car mes maîtres doivent s'impatienter, et ils ne sont guère plus commodes que votre père, soit dit toujours sans vous vexer. Amusez-vous bien. Mais j'espère que nous nous reverrons!

Et elle fila, preste.

Cependant, Rabajeau s'était levé. C'était un homme petit, gros, rougeaud, entièrement vêtu de noir, avec un rabat de vieille dentelle jaunie qui lui tombait sous son triple menton. Il arborait toujours ce sévère costume, car il était d'église, occupant l'honorable fonction de cinquième chantre en l'église voisine de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

Tandis que sa femme, à la lueur d'une maigre chandelle continuait à ravauder des bas, Rabajeau s'était levé, et se dressant sur ses courtes pattes, il toisa Blaise et le jaugea. Puis :

— Je consens à vous loger, jeune homme, grâce à la recommandation de demoiselle Nicole qui est une personne de sens et d'ailleurs la servante d'un marguiller de notre paroisse. Ce sera une livre dix sols, chandelle non comprise. Ici, ce n'est point une hôtellerie, et nous n'avons pas l'habitude de nourrir nos clients. Pourtant, comme vous êtes de province, à ce que je vois, et que sans doute vous ne connaissez personne à Paris, par pure exception, et toujours sur la recommandation de demoiselle Nicole, nous consentirons à vous faire partager nos repas, et il ne vous en coûtera que deux livres et quinze sols par jour. Cela vous agrée-t-il?

Blaise avoua que cela lui agréait parfaitement. Sur quoi, maître Rabajeau, sans rien perdre de sa dignité d'homme d'église, aveignit un chandelier d'étain, y planta une chandelle des huit, et prononça :

— Si vous voulez me suivre, jeune homme? C'est au cinquième !

La chambre où ils venaient de pénétrer était grande comme un mouchoir de poche, au plafond mansardé et éclairé d'une fenêtre à tabatière. Elle n'était d'ailleurs meublée que d'un vulgaire lit de sangle, de deux chaises et d'une table boiteuse, supportant mal une cuvette en faïence ébréchée.

— Voilà, jeune homme, fit dogmatiquement le cinquième chantre. Vous serez ici comme un roi. Je vous souhaite le bonsoir.

Et il allait sortir, mais se ravisant :

— On dîne à onze heures et on soupe à cinq heures. Ne l'oubliez pas, car Mme Rabajeau, mon épouse, qui souffre d'une maladie d'estomac, n'aime pas attendre!

Et ayant dit, il se retira définitivement. Blaise se trouva fort mélancolique, quand il se vit seul, dans cette façon de réduit, qu'à Paris l'on décorait du nom de chambre. Il songea à cette belle pièce où il dormait chez son père, à son bon lit si douillet, et il eut une grosse envie de pleurer. Mais il était jeune et finit par s'endormir.

Le lendemain, il fut un des premiers Parisiens à qui le soleil rendit visite, car sa fenêtre s'ouvrait en plein ciel, et aucun rideau n'en protégeait le vasistas.

Il s'éveilla tout gaillard, oubliant ses fatigues, ses ennuis, et la famine de la veille. En un tour de main il fut habillé, et bien vite descendit en s'écriant :

— A moi Paris et ses mille merveilles!

Se lever avec l'aube, venir très scrupuleusement chez son hôte prendre ses repas aux heures convenues, et rouler dans Paris, telle fut durant huit jours l'unique occupation de notre héros.

A la vérité, n'ayant pas de guide, et n'osant pas demander son chemin, il se perdit fort souvent. Deux ou trois fois aussi il faillit être écrasé par des carrosses, et il ne faut point compter non plus les jours où il rentrait, dégouttant de boue, ayant été éclaboussé par quelque voiture.

Mais qu'était-ce que ces minimes inconvénients à côté des joies de voir de beaux palais, de s'arrêter devant de somptueuses boutiques, et de badauder sur le Pont-Neuf, devant les marionnettes où la parade du célèbre charlatan Gros-Thomas dont il ne pouvait se lasser d'écouter les pointes et les lazzi si drôles.

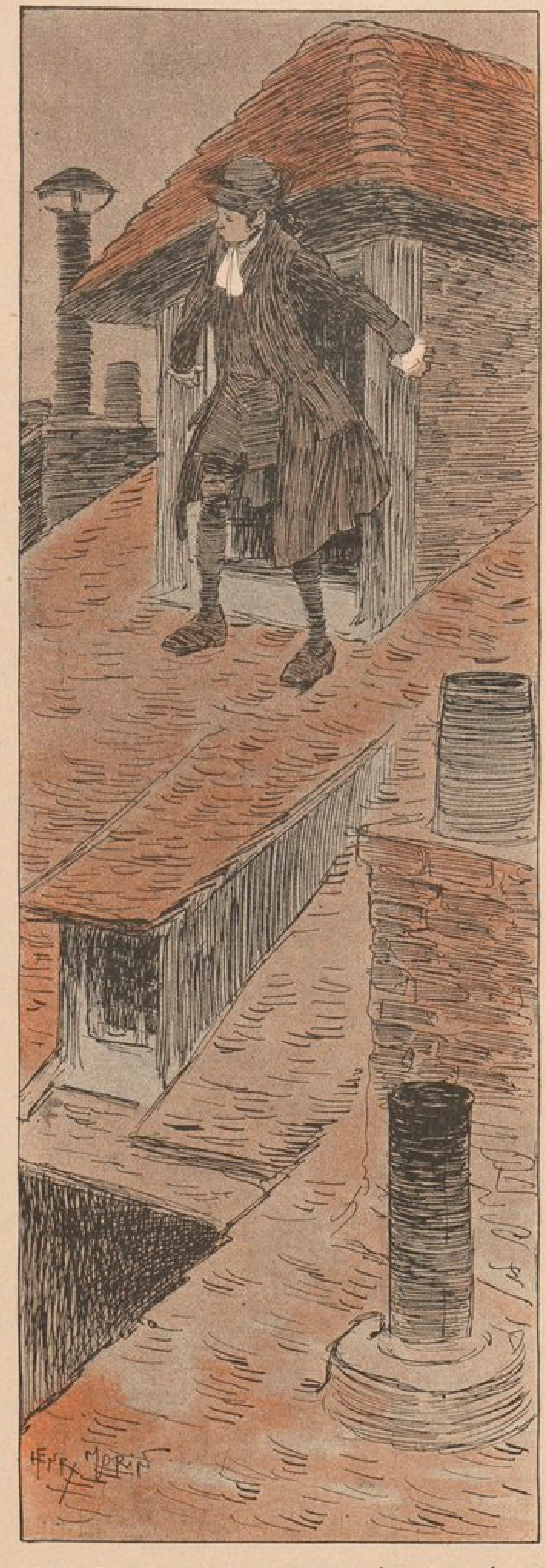
— Quand je reviendrai à Vieumesnil, se disait-il, en aurai-je des choses à raconter, et quel succès, quand je redirai les plaisanteries de Gros-Thomas !

Car l'idée de retourner au village natal commençait à le hanter, maintenant qu'il avait vu toutes les curiosités de Paris, et qu'il en pourrait parler aussi éloquemment que le faisait Jérôme lui-même.

Il est vrai qu'au sujet de Jérôme il commençait à avoir quelques doutes.

Jérôme ne lui avait-il pas promis de partir avec lui? Et voici qu'il le laissait tout seul!

Et il se promettait de lui faire de sanglants reproches, dès qu'il le verrait, sur son manque de gentillesse à son égard.


BLAISE PLONGEA UN REGARD ÉPOUVANTÉ DANS LA RUE (P. 45).

Blaise songeait donc à regagner Vieumesnil, d'autant plus que son pécule commençait à s'épuiser, et qu'il n'osait, et pour cause, demander de l'argent à son père.

— Je partirai après-demain, se dit-il. J'ai de quoi aller jusque-là, d'autant plus qu'il me faut payer cet excellent M. Rabajeau, à qui je dois commencer à devoir une assez belle somme depuis dix jours que je mange et que je couche chez lui!

Sa décision prise, il demanda le soir même sa note à maître Rabajeau.

— Hé quoi? Vous pensez à nous quitter déjà? fit fort dignement le cinquième chantre.

— Il le faut!

— C'est bien, jeune homme, je vais vous préparer votre note!

Et, s'asseyant devant une table, tout en chuchotant avec Mme Rabajeau, qui devait à sa fameuse maladie d'estomac le plus mauvais caractère de la terre, il se mit gravement à la confection de ce document.

Enfin, après une petite demi-heure d'effort et de conciliabule avec sa digne épouse, il finit par se lever, en tendant un papier à Blaise :

— Voila! cela fait, en ajoutant la chandelle que vous avez brûlée, cinquante-cinq livres et quelques sols. Mais je vous les remets, persuadé que vous serez généreux avec notre chambrière.

— Très bien, fit Blaise, je vous payerai cela, demain, avant mon départ, car j'ai besoin de faire de la monnaie.

Et il monta dans sa chambre, assez inquiet, car il se demandait s'il lui resterait assez d'argent pour payer cette note assez exorbitante. A son compte, il devait moins que cela à son logeur, car il avait pris plus d'un repas au dehors, et il était entendu qu'ils lui seraient déduits. Mais rentré dans son

réduit, ayant épluché sa note, il s'aperçut qu'on lui comptait plus de six livres de chandelle.

— A ce prix-là, se dit-il, on éclairerait Vieumesnil pendant au moins un mois!

Mais il ne voulut protester, heureux d'ailleurs d'avoir constaté qu'il lui restait assez d'argent en poche pour payer M. Rabajeau.

— Demain matin, se dit-il, j'irai retenir ma place au coche de Normandie, puis j'irai rire une dernière fois aux farces de Gros-Thomas, et adieu Paris! Au demeurant, je suis content d'être venu, mais pas fâché non plus de m'en retourner!

Et sur cette pensée, il se coucha et s'endormit.

Comme il l'avait dit, dès le lendemain il se rendit rue du Bouloi et retint sa place à la diligence, qui devait partir le soir même. Il voulut payer, mais l'employé lui dit que son patron n'était pas là, et qu'il payerait en prenant le coche!

D'un pas allègre, cela fait, il se rendit sur le Pont-Neuf.

Les parades battaient leur plein.

Sur son estrade, vêtu de rouge, le chef empanaché de plumes multicolores, Gros Thomas discourait avec son valet Bobèche, et la foule béait d'aise et se dilatait de joie à leurs tabarinades.

Mais tout à coup, un quidam, qui depuis quelques instants n'avait guère perdu Blaise de vue, se précipita vers lui, et, se jetant dans ses bras, de l'air le plus réjoui qui soit :

— Ah! quelle bonne fortune de te rencontrer, mon cousin! Depuis le temps que je n'avais eu la joie de t'embrasser! Comment se fait-il que tu sois à Paris et que tu ne me sois point venu faire visite!

Et ce disant, il pressait Blaise sur son cœur, le baisait

— EH BIEN! MON COMPÈRE, TOMBES-TU DU CIEL COMME FEU CYRANO DE BERGERAC ? (P. 46).

et le cajolait, avec une fort belle amitié. Mais Blaise, rougissant, put enfin se débarrasser de cette étreinte, et :

— Je vous demande pardon, monsieur. Je n'ai pas de cousin à Paris, que je sache, et vous devez faire erreur.

Le quidam ouvrit de grands yeux pleins d'étonnement.

— Comment, tu n'es point mon cousin Guillot, de la Ferté !

— Je n'ai point cet honneur, étant Blaise Poton, de Vieumesnil !

Alors, l'homme feignit une grande confusion, et ôtant son tricorne :

— Oh ! que d'excuses, monsieur ! Mais vraiment, il faut que vous me disiez vous-même que vous n'êtes point Guillot de La Ferté, tant vous lui ressemblez à ce cher cousin, que je n'avais vu à la vérité depuis une dizaine d'années. Excusez-moi, de grâce, et croyez-moi votre serviteur !

Et, avec de grandes salutations, le quidam disparut à grands pas du côté de la rue Dauphine.

— Le fâcheux personnage ! grommela Blaise. Il m'a tout froissé avec ses embrassades.

A ce moment, l'horloge de la Samaritaine, qui se trouvait en face, sonna cinq heures.

— Diable, se dit Blaise, je n'ai que le temps de retourner rue du Temps-Perdu et d'y prendre mon léger bagage, de payer ma note à maître Rabajeau et de filer, si je ne veux point manquer le coche de Normandie.

Et il fila vers son hôtellerie. En un tour de main il eut plié dans un mouchoir les quelques nippes qu'il avait achetées à Paris, durant son séjour, et les petits souvenirs qu'il apportait à son père et à Babette, puis, fouillant dans sa poche, il y chercha sa bourse, afin de prendre la somme qu'il allait verser à cet excellent et très digne M. Rabajeau.

Mais soudain, il poussa un cri ! Sa poche était vide et veuve de la petite bourse de cuir contenant tout son pécule. Pourtant, il se rappelait bien, tout à l'heure, dans la cour des diligences, rue du Bouloi, l'avoir tirée, afin de payer sa place, et de l'avoir soigneusement remise dans sa poche, quand le valet lui avait dit que son maître était absent.

— L'aurais-je perdue ?

Ce n'était guère possible ! Sa poche n'était point trouée, et d'ailleurs, la bourse de cuir était attachée par une petite chaînette de robuste crin. Il regarda. La petite chaînette était tranchée comme avec un couteau. On l'avait volée ! Alors il se frappa le front, et :

— Pardieu, se dit-il, c'est tout à l'heure, sur le Pont-Neuf, cet homme qui me prenait pour son cousin de La Ferté ! C'était un tire-laine, un coupe-bourses ! On m'avait bien dit de me méfier, il a fallu qu'au dernier moment je me laisse prendre à ces filouteries. Misère de moi, que vais-je devenir ?

A ce moment on toqua à sa porte, et, sans attendre le sacramentel : « Entrez ! » la porte s'ouvrit, et le digne M. Rabajeau parut sur le seuil.

Blaise frémit de tout son être. Cependant, avec un sourire :

— J'avais peur que vous ne vous fussiez endormi, jeune homme, faisait le respectable chantre, et viens vous avertir que, si votre intention est toujours de prendre le coche de Normandie, il ne va pas tarder à s'ébranler !

Et, en même temps, il tendait une nouvelle note, et esquissait un geste qui ne laissait aucun doute sur ses intentions d'être payé.

Blaise suait à grosses gouttes. Que faire? Blaise était une nature honnête, ignorant les ruses et les diplomaties des mauvais payeurs, il préféra tout avouer à son hôte, et, prenant un air lamentable, qui traduisait bien, d'ailleurs, ce qui se passait en lui :

— Ma foi, mon bon monsieur, il m'arrive une histoire extraordinaire!

— Ah!... Ah!... Ah!... fit M. Rabajeau, sur trois tons différents, en même temps que son sourire s'éteignait, comme si le vent de la désillusion y eût soufflé dessus.

Ces trois ah! n'étaient point faits pour encourager notre Blaise dans ses confidences. Néanmoins il continua :

— Tout à l'heure, j'étais sur le Pont-Neuf, après avoir retenu ma place à la diligence, et j'écoutais les farces impayables de Gros-Thomas, quand un individu s'est jeté sur moi...

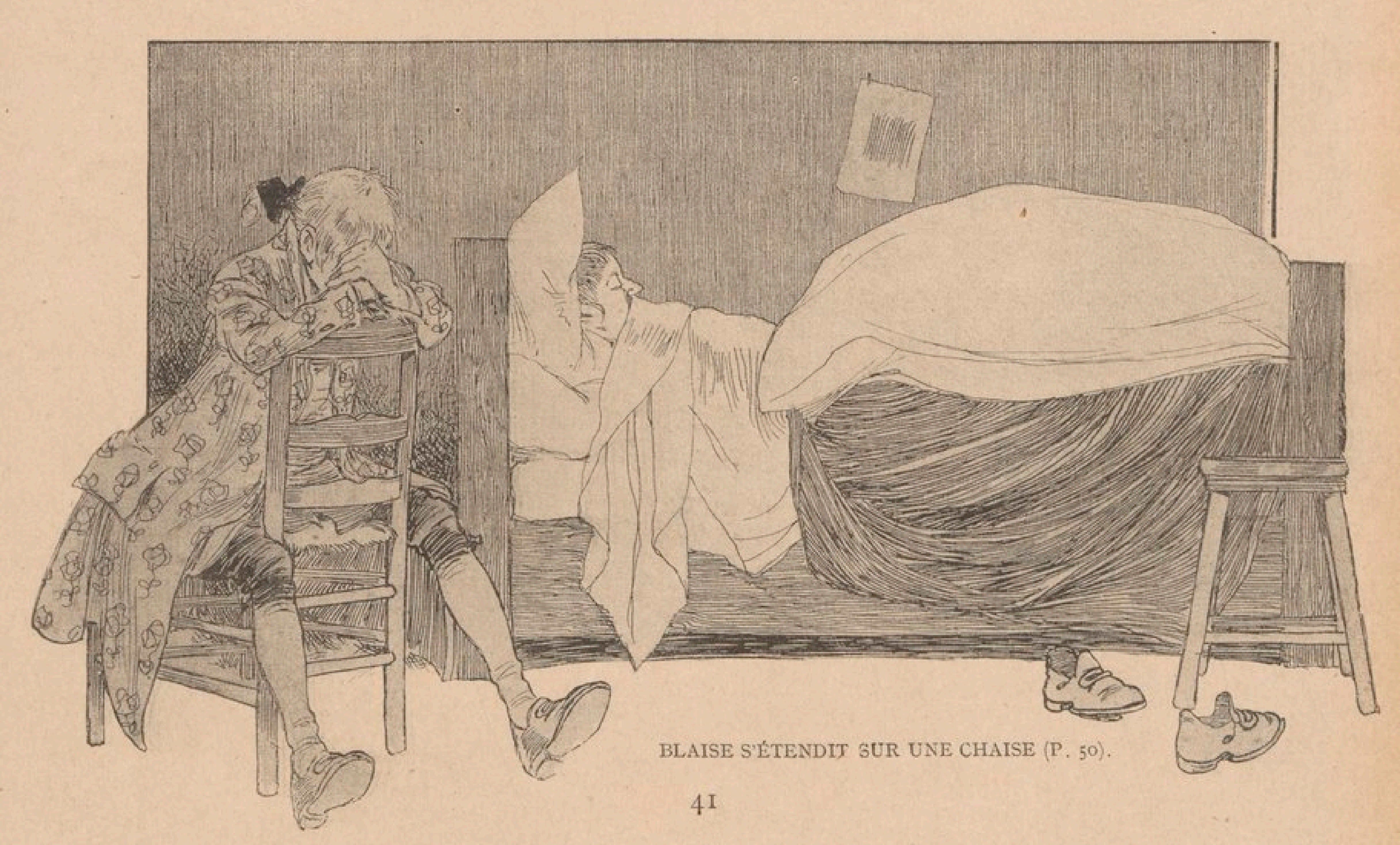
— Et vous a volé votre bourse! termina le digne M. Rabajeau sur un ton excessivement narquois, goguenard et sarcastique.

— Justement! Ce qui fait...

— Que vous n'avez plus d'argent pour me payer!

— Pas le moindre. Mais soyez tranquille, dès mon arrivée à Vieumesnil...

— Parfaitement! Dès votre arrivée à Vieumesnil, vous vous rirez bien de ce pauvre M. Rabajeau, assez naïf pour croire à de pareilles histoires de voleurs, et qui vous aura dix longs jours hébergé pour le roi de Prusse!



BLAISE S'ÉTENDIT SUR UNE CHAISE (P. 50).



GROS-THOMAS DISCOURAIT AVEC SON VALET BOBÈCHE (P. 39).

M. Rabajeau recula d'un pas, croisa ses bras sur sa large poitrine, ce qui fut une opération assez difficile, car pareil aux pingouins, M. Rabajeau avait les bras un peu courts. Puis fronçant les sourcils d'un air fort sévère :

— Jeune homme, il ne faudrait pas me prendre pour un revenant de Pontoise! Vous ne vous êtes pas levé assez matin, pour vous jouer ainsi d'un homme de ma qualité. Il est possible que de pareils tours réussissent dans votre Normandie, si tant est-il que vous soyez Normand, mais ici, bernique!...

Cela ne se passera pas comme ça! D'abord, afin que vous ne vous sauviez pas de votre cage, je vais commencer par vous enfermer!

Et ce disant, M. Rabajeau sortit, et du dehors verrouilla fortement la porte. Puis il cria:

— Et maintenant, je vais chercher le guet! M. le lieutenant criminel décidera de votre sort, jeune homme!

Et son pas majestueux retentit sur les marches de l'escalier de bois.

— Me voilà joli! soupira Blaise.

Tout d'abord le découragement s'empara de lui, et il fut pris d'une grosse envie de pleurer.

Assis sur le bord de son lit, de lourdes larmes roulèrent de ses yeux, et des sanglots désespérés secouèrent sa poitrine.

Mais pleurer ne servait à rien!

Il fallait se tirer de ce mauvais pas, mais comment?

Et, comme il arrive toujours, quand on cherche une idée, Blaise leva les yeux vers le ciel.

Il aperçut sa fenêtre à tabatière. Ce fut un éclair d'en haut, c'est bien le cas de le dire!

— Parbleu, se dit-il, je ne vais pas attendre ici la maréchaussée, le guet et les argousins de M. le lieutenant criminel. Prenons la fuite, et puisque ce damné chantre de Rabajeau m'a fermé la porte, envolons-nous par la fenêtre!

Il mit son lit au milieu de la chambre, y posa dessus sa table boiteuse, et légèrement, sautant sur ce fragile échafaudage, il se trouva le buste émergeant des toits. Un léger rétablissement sur les bras, et le voilà sur les tuiles.

Il faisait nuit noire, maintenant.

Chaque groupe de maisons faisait comme une façon d'îlot lumineux qu'entourait de toute part un océan d'ombre, creusé par les rues d'alentour. Il lui fallait donc sauter sur un autre îlot que celui où il était perché. Mais comment y arriver sans se rompre le col?

S'étant avancé du bord opposé, il plongea un regard épouvanté sur la rue du Croissant, qui béait sous lui. A la vérité, cette rue n'était guère large, et, à Vieu-mesnil, Blaise avait facilement sauté des ruisseaux plus étendus que cette ruelle. Mais le vide lui faisait peur. Et il commençait à désespérer, quand, à quelques pieds de lui, ses yeux rencontrèrent une assez longue planche, que des couvreurs avaient dû oublier sur le toit. Il la prit, la plaça en travers de la rue. O joie! elle était assez longue pour pouvoir passer sur l'autre bord. Alors, le vertige plein les yeux, le cœur battant la chamade, mais voulant à tout prix échapper à M. le lieutenant criminel, à califourchon sur cette planche, il traversa la rue du Croissant.

Heureusement, la nuit était fort noire, ainsi que nous l'avons dit, et nul, d'en bas, ne put le voir!

Une fois sur l'autre bord, il retira soigneusement la planche, afin qu'elle ne trahît pas son passage, puis, ayant fait quelques pas sur le toit où il se trouvait, il vint s'asseoir à l'abri d'une cheminée, le dissimulant du côté d'où il venait, et se prit à réfléchir profondément.

Il était à peu près tranquille du côté de M. Rabajeau et des gens du guet, que ledit Rabajeau était allé quérir. Jamais ils ne pourraient supposer qu'il avait eu le courage de sauter par-dessus la rue du Croissant. Donc, il évitait la prison, dont son propriétaire venait de le menacer. Mais sa situation n'en était pas plus drôle pour cela, car, désormais, qu'allait-il devenir ?

A l'exception de Nicole, il ne connaissait personne à Paris, et il ne pensait pas que ce fût le moment d'aller se réclamer auprès de la jeune fille.

Alors ?...

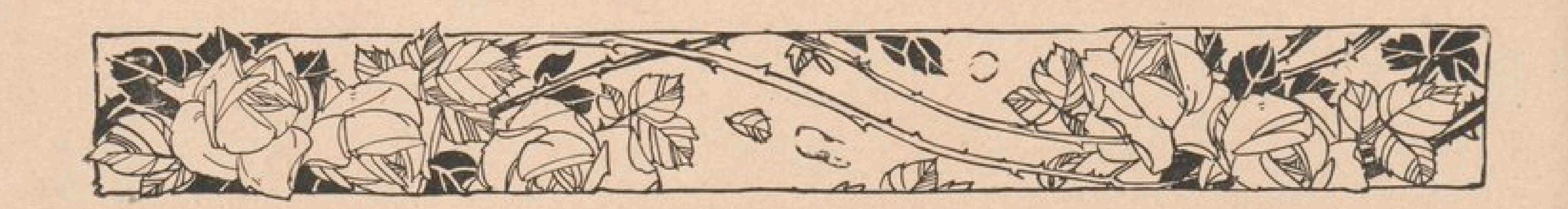
Sans un sol en poche, sans un ami, qu'allait-il devenir dans ce grand Paris?

— Bah! se dit-il, je ne vais pas rester toute ma vie sur cette toiture. D'autant plus que la nuit est fraîche. Je n'ai qu'à chercher une lucarne, ouvrant sur quelque escalier, et à redescendre sur le sol. Il me semble que lorsque je serai sur la terre ferme, il me viendra de meilleures idées pour me tirer de la fâcheuse passe où je me trouve.

Et il explora les toitures environnantes. Par malheur, de gros nuages qui couraient dans le ciel, venaient de voiler la lune et notre pauvre Blaise n'y voyait guère plus clair que s'il eût été enfermé dans un four.

Il y voyait si peu que tout à coup, il sentit le toit où il marchait s'effondrer sous ses pas, et, au milieu d'un grand fracas de vitres brisées, il tomba dans le vide!





CHAPITRE V

En sentant la toiture s'écrouler sous ses pas, le pauvre Blaise se crut perdu, et pensa être précipité dans la rue du haut du faîte de cette maison. Il poussa un grand cri et recommanda son âme à Dieu.

Aussi, quelle ne fut pas sa stupéfaction de se trouver dans une sorte de mansarde éclairée par une misérable chandelle, et de voir devant lui un homme effaré qui s'écria :

— Eh bien! mon compère, tombes-tu du ciel, comme feu Cyrano de Bergerac?

Blaise fut un instant avant de pouvoir répondre. Enfin il se releva, et, se jetant aux genoux de l'homme :

— De grâce, mon bon monsieur, ne me perdez pas!

— Oh! oh! qu'est ceci! Ne serais-tu qu'un vulgaire malandrin, toi qui as l'air de tomber de la lune?

— Je suis un honnête garçon, je vous jure!

— Il n'est guère l'habitude des honnêtes garçons de se promener sur les toits, à pareille heure, et de tomber si inopinément dans le logis des braves gens!

— Si vous connaissiez mon histoire!

— Parle... et je jugerai après!

Somme toute, l'homme chez qui Blaise venait de tomber n'avait pas l'air d'un mauvais diable. Il était jeune, guère plus âgé que Blaise, semblait-il, et son logis, pas plus que sa tenue ne paraissaient trahir un homme de haute condition.

Blaise, le plus franchement du monde lui conta son aventure.

Le jeune homme l'écouta tranquillement, et sans l'interrompre une seule fois.

Enfin, quand Blaise eut fini, il dit :

— Par la sambleu, voici d'étranges aventures.

— Alors, vous ne me trahirez point?

Mais le jeune homme releva fièrement la tête, et se campant devant Blaise :

— Pour qui me prends-tu, drôle? Crois-tu que je braverais aussi vilainement les saintes lois de l'hospitalité? L'hôte m'est sacré, car il nous vient de Dieu, et tu en viens doublement, puisque tu tombes du ciel dans mes lares!...

Puis, après un regard à sa fenêtre en tabatière, que Blaise avait brisée dans sa chute :

— Tu tombes du ciel... non sans avoir quelque peu détérioré mes lambris! Mais

je ne t'en veux pas! Tu es ici chez toi, et tu peux compter comme un ami, désormais, François de Sassenage, fils d'Apollon, et l'enfant chéri des Muses!

Blaise regarda son hôte, et il fut si troublé par les paroles qu'il venait d'entendre, qu'il ne trouva pas un mot pour le remercier. C'est que pour la première fois de sa vie, sans doute notre pauvre héros se trouvait en présence d'un poète, et quel poète!

François de Sassenage, qui se nommait vulgairement Collet, était le fils d'un avocat au parlement de Grenoble, et son père avait rêvé de faire de lui une des gloires de la magistrature. Aussi, dès qu'il eut l'âge de raison, Grenoble ne possédant pas de maison d'éducation capable de former une aussi belle intelligence, destinée à de si hautes sphères, l'avocat Collet envoya-t-il son fils chez les jésuites de Lyon, qui, seuls, à son sens, pouvaient lui donner l'instruction nécessaire.

Ses études terminées, jugeant que la capitale du Dauphiné était un lieu de trop



BLAISE RACONTA CE QUI LUI ÉTAIT ADVENU A PARIS (P. 53).

mince importance pour les destinées glorieuses de François, son père l'envoya tout droit à Paris, chez un procureur de la rue de la Huchette, pour qu'il y apprît la procédure. Ledit procureur qui était un ami de l'avocat grenoblois promit de veiller sur le jeune homme.

Pouvait-il s'imaginer aussi, que le jeune homme, à ses heures de sortie, ne fréquentait que les caveaux, goguettes et académies diverses, qui fleurissaient à cette époque à Paris ! Pouvait-il supposer que son jeune clerc avait ses œuvres imprimées dans les journaux, l'*Almanach des muses* ou le *Mercure galant*, enfin qu'il ne faisait son ordinaire compagnie que des poètes, faiseurs de madrigaux et comédiens de la capitale !

C'est que le mâtin, afin sans doute de donner le change et aussi peut-être parce qu'il trouvait son nom trop bourgeois, ne signait ses œuvres que du patronymique de François de Sassenage, Sassenage étant un petit village des environs de Grenoble où le jeune poète avait été en nourrice.

Qui aurait pu deviner que sous ce noble François de Sassenage se cachait un humble clerc de procureur de la rue de la Huchette ? Mais tout finit par se découvrir.

Ce brave homme de procureur était chargé d'un assez gros procès, pour lequel ses clercs noircissaient des bottes de papier timbré. Or, un soir, le client pour lequel il plaidait vint trouver le procureur, et rouge de fureur :

— Qu'est-ce que c'est que ce papier que vous m'avez adressé ce matin ?

— Mais, sans doute, quelque pièce de procédure !

— Belle procédure !... Lisez plutôt !

Et sur une belle feuille de papier timbré de douze deniers, le procureur put lire tout au long une satire contre les gens de robe, les faiseurs de procès et les procureurs.

C'était monsieur François Collet, qui, utilisant les papiers timbrés de l'étude pour écrire ses élucubrations, s'était trompé d'adresse, et avait envoyé une assignation à comparoir au *Mercure galant*, et sa pièce de vers au plaideur !

Le procureur, honteux et furieux à la fois d'avoir réchauffé un poète parmi les paperasses de son étude, fit appeler le délinquant, et, après lui avoir prédit la potence, la roue et le pilori, le chassa honteusement de chez lui.

Bien entendu, le père Collet fut averti des débordements de son fils, et le père Collet maudit sa progéniture, tout en pleurant ses illusions. Quant à François de Sassenage, ayant chargé sur son dos sa petite malle, il vint chercher un refuge dans ce galetas de la rue des Jeux-Neufs, où notre ami Blaise venait de choir si piteusement.

C'est dire que s'il était riche de talent et d'espérance, messire François de Sassenage, fils d'Apollon et enfant chéri des Muses, était fort pauvre d'argent.

Mais François ne se décourageait point. Une ode à quelque grand seigneur, une élégie à quelque belle marquise, lui rapportaient bien de temps en temps un écu ou deux !

C'était plus qu'il n'en fallait pour vivre chichement !

Cependant, depuis quelque temps, une bonne fortune venait de lui échoir.

Un matin, comme il était encore au lit, il reçut la visite d'un homme, au ventre si rond qu'il ressemblait à quelque futaille ambulante, et cet homme lui avait dit :

— Monsieur, j'ai ouï dire dans le quartier que vous saviez tourner le vers aussi facilement que je trousse une volaille...

— Monsieur, fit François en se redressant, vous n'allez pas comparer, je pense...

— Certes non ! Mais voici, l'on me nomme Bartavelle, je ne regarde pas à la dépense, et je donnerai ce qu'il faudra si vous voulez me tourner quelque ode, ou quelque élégie, je ne sais comment vous dites, en l'honneur de ma rôtisserie. Certes, voilà, je pense, sujets capables d'inspirer un poète ! Volailles grasses, oisons dodus, chapons ruisselants de graisse, dindes bourrées de truffes, ce sont là, je l'espère, motifs à faire de beaux vers, et autrement intéressants que le printemps, les fleurettes, ou les bergeries dont vous avez l'habitude de vous repaître !

Dans sa fureur première, François pensa étrangler cet homme.

Mais il réfléchit. L'argent n'a pas d'odeur et il lui en fallait pour vivre. Aussi :

— Tope là ! fit-il. Je ferai une ode en l'honneur de votre rôtisserie.

— Cela me coûtera-t-il cher ? demanda le sieur Bartavelle. Tenez ! Je veux être bon diable ! Qu'il ne soit pas question d'argent, entre nous ! Je vous nomme poète ordinaire de la rôtisserie de la rue de la Lune, et, en revanche, je vous nourrirai, chaque fois qu'il vous sera agréable de me faire visite !

— Retope là ! s'écria François, enchanté de la combinaison. Je vais vous faire visite tout de suite ! Car il faut bien que je m'inspire, si je veux chanter les succulentes victuailles qui fleurissent en votre boutique !

Ce jour-là, François se paya gratis un des plus fins repas qu'il eût faits de sa vie, et l'inspiration lui étant venue au contact direct des oisons, dindes et chapons dodus, il remit le soir même à maître Bartavelle une ode dont celui-ci se montra ravi. Si ravi même, que, jusqu'à cette heure, il n'avait point trouvé mauvais que deux fois par jour, François de Sassenage vînt s'asseoir dans sa boutique, où il faisait honneur aux talents culinaires du rôtisseur.

Notre poète était donc dans ce que l'on peut appeler une passe heureuse, et il voyait la vie sous les couleurs les plus réjouissantes, ce soir-là, où, tel un bolide, Blaise Poton tomba chez lui, non sans avoir crevé les carreaux de sa fenêtre à tabatière.

Tout de suite il s'était intéressé à ce pauvre diable, et tout entière, il lui avait accordé avec son amitié, sa protection.

— Voyons, fit-il, on t'appelle Blaise Poton, m'as-tu dit, et ton brave homme de père est, par surcroît, aubergiste à Vieumesnil. Je n'ai pas l'honneur de connaître ton pays natal, mais n'importe, sois persuadé que j'irai t'y visiter, dès la première occasion !

— Et vous y serez le bienvenu, vous pouvez y compter ! s'écria Blaise.

— Mais en attendant, écoute ! Je peux te donner le couvert, ici, et même le vivre ! Car je te présenterai à mon éminent ami Bartavelle, et tu partageras mon menu ! Seulement, c'est tout ce que je puis faire pour toi ! Il sera donc bon que dès demain tu écrives à ton aubergiste de père, afin qu'il t'envoie de quoi payer ton retour !



MARTON

— Je n'oserai jamais ! protesta Blaise. Et d'ailleurs... c'est à peine si je sais écrire !

— Alors, si tu ne veux écrire à ton père, il faudra t'arranger de façon à gagner ton voyage !

— Ah ! soupira Blaise, si je retrouvais Sidoine Mirandor ! Lui, me ferait connaître l'adresse de Jérôme Loupillart...

— Sidoine Mirandor?... Jérôme Loupillart?... Je connais ces noms-là ! Ils doivent être de mes amis ! Attends !... C'est que j'ai tant d'amis, hélas ! que je m'y perds moi-même ! Pour Jérôme Loupillart, je crois me souvenir de lui ! N'était-il point clerc de notaire en la rue Saint-Honoré ?

— Si bien !

— Bon ! Et d'un ! Pour Sidoine Mirandor...

— C'est un comédien...

— J'y suis ! Un ancien des Italiens ! Je ne l'y ai jamais connu, mais une fois ou deux me suis-je trouvé en sa compagnie, car il était rarement à Paris, jouant la comédie en province ! Nous trouverons ce Sidoine, sois tranquille, et Jérôme Loupillart aussi ! Mais en attendant, il faudrait dormir, car la nuit s'avance, et il faut que vers les neuf heures je sois chez mon ami Bartavelle ! Dormons ! Pour ce soir, contente-toi de cette chaise. Demain nous aviserons à te trouver une meilleure couche. Bonsoir Blaise, et espère !

Ayant dit, le poète se reglissa dans sa couverture, et Blaise s'étendit sur une chaise. Malgré toutes les émotions de cette soirée, il ne tarda pas à s'y endormir du sommeil le plus profond.

Quand il se réveilla, le lendemain, il fut assez surpris de se trouver dans cette mansarde, et le bon poète ne le fut pas moins que lui. Mais enfin, les ressouvenirs de la veille leur revinrent, et, bras dessus bras dessous, ils partirent pour la rue de la Lune.

La rôtisserie de la rue de la Lune était une fort belle rôtisserie. Dès l'entrée, on avait l'odorat doucement chatouillé par la bonne odeur des viandes et volailles tournant devant un feu clair. A l'entrée de François, Bartavelle s'était précipité, autant que pouvaient le lui permettre ses courtes pattes, et avec un sourire qui fendit sa face rougeaude :

— Ah ! Voici mon poète ! s'écria-t-il en se rengorgeant.

Car Bartavelle n'appelait autrement François de Sassenage que son poète, et il était fier de le montrer à ses voisins et à ses clients.

Mais en voyant son poète accompagné d'un personnage qui lui était inconnu, il ne put s'empêcher de faire une assez vilaine grimace.

François ne manqua pas de s'en apercevoir. Aussi, présentant Blaise à Bartavelle :

— Mon aide, maître Bartavelle, mon secrétaire, Blaise Poton, qui est charmé de faire votre connaissance !

— Mais je ne savais point que les poètes eussent besoin d'un aide !

— Les rôtisseurs n'ont-ils des plumeurs de volailles et des tourneurs de broches ?

— Si fait ! Mais...

— N'avez-vous jamais ouï dire que les peintres avaient des rapins pour broyer et préparer leurs couleurs?

— En effet ! Pourtant...

— Eh bien! continua imperturbablement François de Sassenage, pourquoi ne voulez-vous point que les poëtes, eux aussi...

— Mais en quoi vous est utile ce grand garçon! Vous n'avez pas d'oisons à plumer, que je sache, ni de couleurs à broyer! répliqua victorieusement l'excellent rôtisseur.

Mais François leva les yeux au ciel :

— *O stupidus vir!* fit-il. Ne me faut-il quelqu'un pour choisir mes rimes!

Bartavelle ouvrit des yeux énormes.

— Ah bah!

— Parfaitement! Ce jeune homme que vous voyez, est un apprenti poëte, de même que vos plumeurs sont des élèves rôtisseurs. Je lui apprends l'art divin de faire des vers. En attendant, comme j'avais l'honneur de vous le dire, il me choisit mes rimes, car il faut qu'il se rende utile. Délicatement, il les rassemble par couple, ayant soin de les choisir bien pareillement sonnantes et tintinabulantes, puis, il les met de côté, où, le moment voulu, je n'ai qu'à les prendre et à les appliquer dévotement à la queue de mes vers!

— Ah bien! Par exemple! dit le rôtisseur ébahi, si je me serais jamais douté!... On apprend à tout âge! Bref, si monsieur est un apprenti poëte, qu'il soit le bienvenu dans ma maison!

Et s'inclinant, il indiqua à son poëte et à son apprenti, une table vacante, où François et Blaise ne firent aucune façon pour s'installer. Une servante les servit incontinent, et ils déjeunèrent de fort bon appétit, ma foi, tandis que, les désignant du coin de l'œil, maître Bartavelle glissait aux autres clients :

— C'est mon poëte! Il a tellement de travail qu'il a été forcé de prendre ce jeune homme à son service, pour lui préparer ses rimes à l'avance!

S'étant largement restaurés, François et Blaise se levèrent et sortirent, non sans que François eût jeté à maître Bartavelle un : « A ce soir ! » qui ne laissait aucun doute sur son intention de continuer ses excellentes habitudes. Une fois dehors :

— Maintenant, nous allons aller chez Ramponeau, fit François à Blaise.



BLAISE SONGEAIT A SON TRISTE SORT (P. 57.)

— Ramponeau? demanda celui-ci. Qu'est-ce que Ramponeau?

— Un endroit fort élégant où se réunit toute la belle société de Paris. Nous sommes assurés de rencontrer là tous les beaux esprits, poètes, folliculaires, gazetiers et faiseurs de farces de France. C'est bien le diable si l'on ne nous y donne quelques renseignements touchant ton Sidoine Mirandor, à moins que nous n'ayons la bonne fortune de l'y rencontrer lui-même, car les comédiens fréquentent volontiers chez les Ramponeau.

Ils suivirent les boulevards du Nord jusqu'à la porte Gaillon qu'ils franchirent. Puis, après un temps se trouvèrent aux Porcherons, chez le fameux Ramponeau. A peine arrivé, de tous les berceaux de verdure remplis de joyeux buveurs, on le héla de toutes parts:

— Holà, maître François!... Par ici Sassenage!... Viens-t'en par là!

Blaise, à cette réception en conclut que son nouvel ami devait être quelque personnage considérable, et il eut quelque vanité de se trouver en sa compagnie.

Cependant, François s'était dirigé vers un groupe, dans lequel se trouvait un comédien de sa connaissance, et tout de suite, il s'enquit auprès de lui si, par aventure, il ne connaîtrait pas Sidoine Mirandor.

— Ce bon Sidoine? Mais si je le connais! Il a longtemps été absent de Paris, faisant la province et même l'étranger, mais le voici revenu dans nos murs!

— Et sais-tu où je le pourrais trouver?

— Mais à la foire Saint-Laurent, à l'Ambigu-Comique!

— Parfait! fit François, et se tournant vers Blaise:

— Allons à la foire Saint-Laurent!

Au lieu de revenir dans Paris, ils se dirigèrent à travers champs, traversèrent le petit village de Villeneuve-des-Gravois, longèrent le mur de la maladrerie de Saint-Lazare, et, après le faubourg Saint-Denis se trouvèrent en pleine foire Saint-Laurent.

François allait droit son chemin en homme qui connaît les êtres, et Blaise le suivait, songeant :

— Heureusement que j'ai déjà été volé, et que je ne possède plus rien, sans cela je risquerai fort d'être dévalisé dans cette foule où les filous doivent abonder!

Enfin le poète s'arrêta devant une loge spacieuse, construite en bois, d'assez belle allure, et au fronton de laquelle on pouvait lire ces mots :

THÉATRE DU SIEUR AUDINOT

François y pénétra comme chez lui, et s'inquiéta, à la première personne qu'il rencontra, si Sidoine Mirandor ne se trouvait pas céans. Mais dans l'ombre, une voix de basse profonde s'écria :

— Qui donc demande Sidoine Mirandor?

Et, surgissant des ténèbres, le comédien lui-même s'avança.

— Enfin! Je vous trouve, fit Blaise, en se jetant dans les bras du comédien. Il y a assez longtemps que je vous cherche!

Sidoine écarquilla ses yeux, regarda ce jouvenceau qui le fêtait ainsi, et, soudain, le reconnaissant :

— Par la mort Dieu ! c'est notre coquebin de Vieumesnil que nous avons enrôlé dans le Royal-Anjou ? Eh bien, mon fils, es-tu content de ta fugue, et t'éjouis-tu de ton séjour à Paris ?

— Heu ! Heu ! répondit Blaise.

— Holà ! Quelle est cette mine longue d'une aune ?

A cet instant, le poète prit la parole.

— Nous sommes fort mal ici pour causer, Mirandor, suivez-nous, et notre ami Blaise vous narrera sa mésaventure.

Sidoine n'était pas homme à refuser une pareille offre. Ils sortirent, et se dirigèrent vers un cabaret voisin qui portait comme enseigne : « Au petit Bacchus. »

— Morbleu ! fit Sidoine, ayant goûté le liquide que l'on venait de lui servir. Tout est petit, céans, même le vin ! Mais n'importe ! Blaise, mon fils, conte-moi ton infortune !

Blaise raconta alors tout ce qui lui était advenu à Paris, et surtout le vol dont il avait été victime, et ce qui lui était réservé si François de Sassenage n'était fort heureusement venu à son secours.

— Vous comprenez, conclut-il, que j'en ai assez de la grande ville ! J'ai hâte de revoir mon père, ma fiancée Babette et mon village ! Par malheur, l'argent de mon voyage me fait défaut, et j'ai pensé que vous sauriez l'adresse de notre ami Jérôme Loupillart...

— Hélas ! répliqua le comédien, je n'ai plus revu Jérôme et le regrette fort. J'ai collaboré à te mettre dans le guêpier, mon fils, mais je serais bien empêché de t'en tirer. Je peux, si tu le veux, te procurer un petit emploi, qui te permettra de vivoter en attendant les subsides de ton père...

— Je ne lui veux rien demander ! se hâta de dire Blaise.

— Eh bien ! tu pourras économiser ton gain, de façon à pouvoir retourner chez toi au plus tôt !

— Voilà bien ce que Blaise demande, fit le poète.

— Et quel est cet emploi ? demanda Blaise. Serais-je apte à le bien remplir ?

— Tout ce qu'il y a de plus facile, car je pense que, comme tout le monde, tu sais moucher les chandelles !

Blaise se mit à rire :

— Certes, je sais cela.

— Eh bien alors, tu seras moucheur de chandelles de notre théâtre. Nous en avons besoin d'un. Je vais te présenter au patron.

Ils quittèrent le petit Bacchus et revinrent au théâtre.

Audinot, que François de Sassenage connaissait fort bien d'ailleurs, voulut bien accepter notre héros, et il lui fut promis quinze sols par jour, plus deux places pour ses amis, avec engagement formel de l'augmenter, s'il était content de ses services.

Blaise et François quittèrent la foire Saint-Laurent pour se diriger vers la rôtisserie Bartavelle, tout fiers de leur journée, mais Blaise plus heureux encore, car maintenant il avait la perspective de pouvoir rentrer bientôt au village natal, grâce aux appointements qu'il allait toucher comme moucheur de chandelles au théâtre du sieur Audinot.



CHAPITRE VI

Cependant tandis que ces événements se déroulaient à Paris, Jérôme Loupillart se rongeait les poings à Vieumesnil. Sa ruse n'avait point abouti.

Voici que toutes ses intrigues n'avaient réussi qu'à faire quitter à Blaise son village natal, et à contraindre la jolie Babette à se mettre à sa poursuite.

Les deux fiancés se trouvaient, à cette heure, ensemble à Paris. Le beau résultat vraiment ! Fatalement ils arriveraient à se rencontrer ! C'était bien la peine que Jérôme usât de tant de stratagèmes !

Le plus clair de l'affaire, était qu'il n'avait plus rien à faire dans ce coin perdu de Normandie, où d'ailleurs on le regardait fort de travers.

Framboisy n'avait point manqué de bavarder et de dire tout ce qu'il avait vu et entendu durant ce fameux souper, le soir de la fête du cidre.

Maître Poton ne s'était pas gêné pour dire son fait à son client, et l'accuser de complicité dans la mauvaise farce qui avait été jouée. Quant à maître Lacoudre, le magister grognon, plus vexé encore que tout le monde, parce que lui avait eu entre les mains le fameux acte d'enrôlement, qu'il n'y avait vu que du feu, et qu'il se trouvait le plus berné, il n'y avait pas mis tant de façons. Simplement, il avait tourné le dos à mons Jérôme, la première fois que ce damné Parisien avait tenté de s'approcher de lui.

Jérôme était furieux !

— C'est ce galopin de Framboisy, se dit-il, qui est cause de tout ! Je m'en vais lui tirer les oreilles !

Par malheur, il eut beau chercher messire Framboisy, il lui fut impossible de mettre la main sur le plumeur de volailles, et s'étant renseigné, on lui répondit que maître Poton, furieux, avait mis son petit marmiton à la porte !

Le pire était que son pécule s'épuisait, et que son brave oncle ne répondait plus à ses demandes d'argent. Aussi, décida-t-il de retourner au plus vite à Paris.

Certes, il n'abandonnait point ses projets d'épouser Babette, et par elle d'arriver à la fortune de la riche dame Magloire.

Mais il s'agissait d'user d'autres ficelles, puisque celle-ci venait si malencontreusement de craquer dans ses mains.



VIENS-TU M'APPORTER L'ARGENT DE MON VOYAGE, S'ÉCRIA BLAISE? (P. 60).

Un beau matin donc, il régla maître Poton et quitta Vieumesnil par le coche, accompagné de ce salut du vieil aubergiste :

— Bon vent ! Que le diable t'emporte !

A vrai dire, Jérôme n'était point fâché de quitter cette hôtellerie, où il avait coulé des jours heureux et pleins d'espoir, et où, maintenant, la vie était intolérable.

Et tandis qu'il roulait vers Paris, assis sur le haut du coche, il méditait ses projets.

D'abord, aller voir son oncle, c'était le plus pressé, et lui tirer quelques louis, afin de mener à bien son entreprise. Puis se mettre en quête de Blaise et de Babette et, veiller à ce qu'ils ne se rencontrassent point. Enfin, d'user autant de malices, pour faire quitter Paris à Blaise, qu'il en avait eu pour l'y amener.

Tout cela était chose fort facile, somme toute, et ce serait bien jouer de malheur s'il n'arrivait pas à un excellent résultat, celui qu'il rêvait d'atteindre depuis si longtemps.

Il arriva à Paris vers les dix heures du matin, et, suivant son programme au pied de la lettre, ce fut tout d'abord chez son excellent oncle qu'il se dirigea.

L'ancien valet de chambre de Mgr le duc de Montbazon allait se mettre à table, et, douillettement enveloppé dans une robe de soie à grands ramages, qui provenait de la garde-robe de son ancien maître, il s'apprêtait à déguster un délicat pâté d'outarde, le triomphe de sa cuisinière Marton, quand Marton elle-même vint lui annoncer que son neveu était là.

— Qu'il entre!

Loupillart entra, et comme il avait faim, sans façon, il se mit à table et prit sa part du pâté d'outarde. Puis quand il eut mangé :

— Ouf! fit Jérôme, cela va mieux! Vous me voyez ravi de vous voir, mon oncle!

— Allons tant mieux!... Et dis-moi, j'espère que tu as réussi là-bas, et que tu m'apportes une bonne nouvelle!

— Hélas! Je le voudrais, mais la vérité me force à déclarer que mes affaires n'ont point marché comme je le désirais! Mais tout n'est point perdu encore! Jugez-en, déclara Jérôme.

Et point par point il raconta à son cher oncle ce qui s'était passé à Vieumesnil. Puis il conclut :

— Comme vous le voyez, ce n'est qu'un retard. Tout s'arrangera avant qu'il ne soit longtemps, et j'épouserai les bons louis d'or de la dame Magloire! Malheureusement, en attendant, je suis à sec! Les deux toiles de ma bourse se touchent, et il me faut de l'argent pour réussir! Aussi je compte bien...

— De l'argent! grommela l'oncle, toujours de l'argent! Me prends-tu pour ce bon M. Law, qui nous arrive d'Écosse, pour remettre à flots les finances du royaume! De l'argent, je n'en ai plus! Et tu m'obligerais à ne plus compter sur moi!

— Voyons, mon oncle, vous n'allez pas me laisser ainsi! soupira Jérôme.

— A mon grand regret, mon garçon! Mais je ne suis point riche!

— Songez que je n'ai pas un sou vaillant!

— Nous sommes logés à la même enseigne, mon fils!

— Alors, si vous m'abandonnez ainsi, me voilà réduit à la mendicité! Il ne me reste plus qu'à me faire pousseur de vinaigrettes ou porteur de chaises! Ce sera honnête, pour vous, quand on dira : « Quel est ce pauvre garçon, si mal en point? » et que l'on répondra : « C'est le propre neveu germain de l'ancien valet de chambre de Monseigneur le duc de Montbazon! » Toute la honte en retombera sur vous, qui jouissez dans Paris d'une si belle réputation, bien méritée d'ailleurs!

L'oncle songeait :

— Il a tout de même raison, ce satané galopin!

Aussi :

— Allons! Tu es le fils de mon frère, je ne te laisserai pas à la rue, et je trouverai bien de-ci de-là quelque louis.....

Jérôme se réjouit. Et dès le même soir, il se mit à la recherche de son ami Blaise, qu'il avait le dessein de réexpédier par le plus court à son maudit Vieumesnil, car il importait qu'il ne demeurât plus longtemps à Paris, où il risquait de rencontrer Babette, auquel cas, tout serait perdu pour Jérôme Loupillart.

Mais où mettre la main sur Blaise?

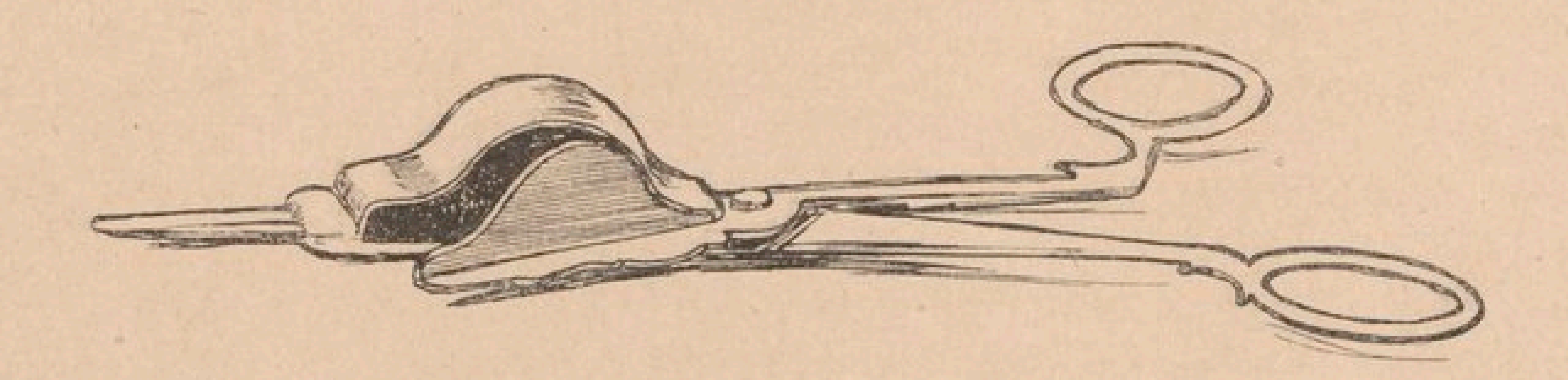
Paris est grand, autant chercher une aiguille dans une meule de paille. Il est vrai qu'il avait un point de repaire. Blaise, sans aucun doute, en arrivant à Paris, avait dû se mettre en quête du comédien Sidoine Mirandor. Qu'il trouvât ce Sidoine, et Blaise ne serait pas très loin.

Il s'agissait donc, tout d'abord, de rencontrer Sidoine.

C'était simple!

Mirandor ne lui avait-il pas dit qu'il rentrait à Paris pour reprendre sa place dans la troupe des Italiens, que Son Altesse le Régent avait autorisée à reparaître.

Il se rendit donc aux Italiens, mais Mirandor n'y était pas. Alors, il décida de visiter tous les théâtres de Paris.



LES INSTRUMENTS DE TRAVAIL DE BLAISE, AU THÉATRE AUDINOT (P. 57.)

Il mit son programme à exécution, mais vainement. Sa mauvaise fortune voulut même qu'il ne rencontrât d'ami de Sidoine, qui eût pu le renseigner utilement.

Il avait assisté à de nombreuses représentations, et commençait à désespérer, quand il songea à la foire Saint-Laurent qui battait son plein.

Il s'y rendit, sans grand espoir. Quelle apparence qu'un artiste de l'envergure de Sidoine s'en fût venu s'échouer sur les tréteaux d'un théâtre de foire.

C'est ainsi qu'un beau soir il pénétra dans la loge du sieur Audinot.

Et là, quelle ne fut pas sa stupéfaction, en même temps que sa joie, de reconnaître son ami Blaise Poton, dans cet homme en sarreau bleu, qui, avant le lever du rideau, s'en vint moucher les chandelles fumeuses.

Blaise moucheur de chandelles! Qu'est-ce que cela voulait dire?

Il eut vite l'explication de ce mystère, car ayant quitté la salle, peu soucieux d'entendre *Achmet et Almanzine*, pièce en trois actes de MM. Lesage et Dorneval, il s'en vint trouver dans les coulisses du théâtre le jeune et intéressant moucheur de chandelles, qui, mélancoliquement assis sur une caisse, ses mouchettes à la main, songeait fort tristement à son malheureux sort.

Ah! tout n'était pas rose dans le métier de moucheur de chandelles, et plus que jamais Blaise regrettait l'auberge paternelle et les doux yeux de sa tendre fiancée.

Aussi, quand il vit venir à lui Jérôme Loupillart, oubliant ses colères passées contre ce garçon qui l'avait abandonné, sentit-il son cœur renaître à l'espérance, et le salua-t-il comme un libérateur.

— Enfin, Jérôme! Je te vois! T'ai-je assez cherché dans cet infâme Paris! Tu m'as joliment manqué de parole! Mais tout est oublié, et tu vas m'aider à regagner mon village que je n'aurais jamais dû quitter!

— Allons! se dit Jérôme, je n'aurai pas de mal, je le vois, à m'en débarrasser!

Cependant Blaise lui narra par le menu toutes ses mésaventures, et comment il en avait été réduit à accepter ces indignes et humiliantes fonctions de moucheur de chandelles dans un théâtre de foire, et il conclut :

— Mais tous mes maux ont pris fin! Te voici! Tu es riche, toi! Et tu vas me prêter l'argent qu'il me faut pour mon retour!

— Tu as raison de compter sur moi, lui dit-il, car je suis ton ami, et je ne t'abandonnerai point. Je t'approuve fort de vouloir retourner à Vieumesnil où ta fiancée s'impatiente et languit fort de te revoir.

— Tu l'as vue?... Que dit-elle? Comment a-t-elle pris mon départ?

— Dame! Elle a un peu pleuré, avoua Jérôme qui se gardait bien de renseigner Blaise sur les événements qui avaient suivi son départ. Mais à cette heure, elle s'est fait une raison et attend ton retour avec impatience. Chaque jour, elle assiste à l'arrivée de la patache dans l'espoir de te voir débarquer.

— Elle sait donc?... demanda Blaise anxieux.

— J'ai dû l'avertir, car sans cela elle serait morte de désespoir!

— Et mon père?

— Le père Poton? Ah! Il a été furieux, sur le coup! Apprendre que l'on s'était ainsi joué de lui! Mets-toi à sa place! Mais il a fini par se calmer. Et lui aussi t'attend avec impatience.

— Brave Jérôme! s'écria Blaise. Tu ne saurais croire combien tu me remplis l'âme de joie! Dès demain, je prends le coche. Tu dois avoir de l'argent sur toi?

— Non! Mais dès demain je te donnerai pour payer ta place au coche.

— Oh! Ce bon..., ce brave Jérôme!

Sur ces entrefaites, la représentation venant de finir, Sidoine Mirandor arriva, et fut tout heureux de retrouver Jérôme. Il pensa que l'on ne pouvait mieux faire, pour célébrer cette heureuse rencontre, que se rendre au cabaret le plus proche. A la porte du théâtre, ils rencontrèrent François de Sassenage, et Jérôme le serra tendrement sur son cœur, car c'étaient deux vieilles connaissances, et il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus. Tous quatre se rendirent au Petit Bacchus.

Ils festoyèrent assez longtemps, et comme il se faisait fort tard, Blaise, qui tombait de sommeil, demanda à son ami François s'il ne rentrait pas bientôt se coucher.

— Pas encore! répliqua le poète avec un air étrange. Mais si tu as sommeil, prends les devants. La clef est sous le paillasson, tu le sais, et n'as pas besoin de moi!



— Je t'accompagne! proposa Sidoine, et tous deux se retirèrent, laissant en tête à tête François et Jérôme Loupillart.

François était tout mélancolique, et Loupillart ne manqua point d'en faire la remarque :

— Qu'as-tu, brave ami ? Toi que j'ai toujours connu si gai, si insouciant! Comme tu as changé!

— Ah! si tu savais ce qui m'arrive ? répondit le poète en titre de la rôtisserie de la rue de la Lune, non sans avoir accompagné ces paroles d'un énorme soupir. Figure-toi qu'il y a quelque temps, les Muses m'inspirant, j'eus la malencontreuse idée d'écrire une chanson...

Mais quelle chanson... Seulement cette chanson avait le malheur d'être dirigée tout droit contre Mgr le Régent! Or, l'autre hier, me trouvant en bonne compagnie, j'eus le malheur de la chanter! Ah Jérôme, quel succès...

— Passe sur le succès!

— Hélas oui! Parmi les auditeurs se trouvait un mouchard qui n'eut rien de plus pressé que de mettre ma chanson sous les yeux de Mgr le Régent!

TROIS HOMMES PÉNÉTRÈRENT DANS LA MANSARDE (P. 63).

— C'est bien ce que je pensais!

— Et je tiens de source trop certaine hélas! que Mgr le Régent depuis hier me fait chercher pour me faire embastiller pour le moins!

— Voilà bien ce que je craignais!

— Alors, tu comprends, je n'ose plus rentrer chez moi, et, voilà pourquoi tout à l'heure, je n'ai pas voulu suivre notre ami Blaise, voilà pourquoi je te demande l'hospitalité pour cette nuit! Comprends-tu maintenant que j'aie l'âme triste, et que toute ma gaieté s'en soit allée à tire d'aile, effrayée par la perspective de finir mes jours dans un caveau de la sombre Bastille.

Et le pauvre François de Sassenage laissa un pleur tomber sur le jabot déchiré de sa chemise.

Cependant Jérôme avait écouté tout ce récit de l'infortune de son ami, et, au lieu de se contrister avec lui, voici que sa physionomie s'était éclairée, et qu'il semblait sourire à ses pensées intérieures.

Le poète s'en aperçut, et s'indignant:

— Est-ce ainsi que tu prends part à mes malheurs?

Mais l'autre :

— J'y prends tellement part que je songe à te tirer de ce mauvais pas!

— Ah! Jérôme, si tu faisais cela!

— Je ferai cela, François, car déjà le moyen de te sauver vient de germer dans ma cervelle inventive, bien que je ne sois pas poète! Et c'est pour cela, ingrat, que tu me voyais sourire!

— Comment vas-tu t'y prendre?

— C'est mon affaire! Mais compte sur moi! En attendant, viens avec moi. Je te donnerai l'hospitalité cette nuit, dans ma maison, ou pour mieux dire, dans celle de mon oncle, où je suis descendu en attendant que mes logis soient préparés, et demain...

— Ah! Tu es mon sauveur! s'exclamait François au comble de la joie.

Et tous deux quittérent le Petit Bacchus.

Le lendemain, Jérôme se leva d'assez bonne heure, et, comme François s'éveillait et faisait mine de se lever:

— Attends-moi ici, je vais te sauver! Mais ne bouge point.

Jérôme se dirigea tout droit vers la rue des Jeux-Neufs, se disant :

— Pourvu que j'arrive à temps!

C'est qu'il avait sa petite idée, et, tout en sauvant son ami François de Sassenage, il allait joliment avancer ses affaires.

Quand il vit pénétrer Jérome dans sa mansarde, Blaise se dressa sur son séant et l'espoir plein les yeux :

— Viens-tu m'apporter l'argent de mon voyage?

— Hélas non! répliqua Jérôme. Mais du moins je viens t'apporter le moyen de te le procurer!

Ces mots achevérent de réveiller le pauvre Blaise, qui se jeta dans les bras de son ami en disant :

— Brave Jérôme! Ah! Tu es un frère pour moi!

— Je suis ton ami, simplement, et te veux du bien! fit le Loupillart.

— Voyons, parle! que faut-il que je fasse?

— Pas grand chose, va! Et, ce faisant, non seulement tu trouveras de quoi retourner dans ta Normandie, mais encore tu rendras un signalé service à ce doux François, qui fut si bon pour toi!

— Vite! vite! Explique-toi!

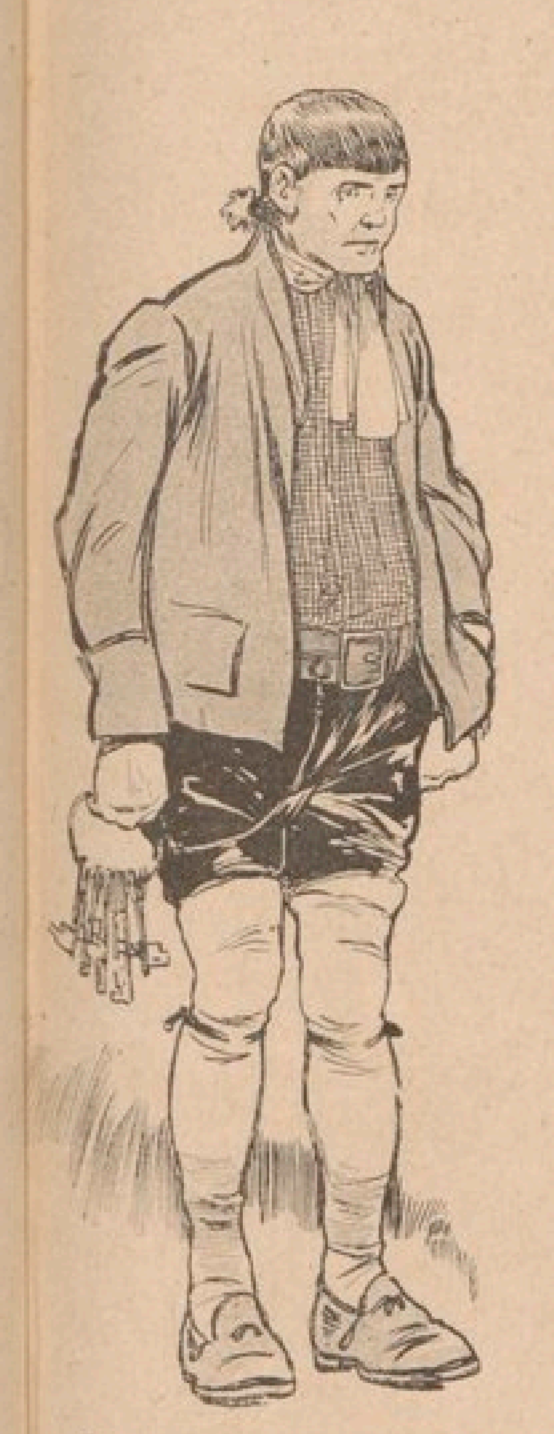
Jérôme se recueillit un instant, comme pour mieux exprimer ce qu'il avait à dire, puis :

— Voici! Figure-toi que cet excellent François de Sassenage, dont tu n'es pas sans connaître le génie, a écrit une ode merveilleuse, digne de passer à la postérité la plus reculée, en l'honneur de Son Altesse Royale Mgr Philippe d'Orléans, régent de ce beau royaume de France!

— Ah! cela ne m'étonne point de sa part, opina Blaise, François est un si grand poète et il a l'âme si généreuse. Mais, je ne vois pas dans cela...

— Attends, cette ode, qui paraîtra incessamment, je n'en veux pas douter, dans le *Mercure galant* ou l'*Almanach des Muses*, François, il y a quelque temps, en fit lecture dans une noble compagnie. Elle fut trouvée si belle qu'on lui en demanda copie, et qu'une de ces copies fut mise sous les yeux de Mgr le régent!

Et je tiens de quelqu'un qu'à la lecture de cette magnifique pièce de vers à sa louange, l'Altesse se serait écriée : « Ah! le brave garçon de poète! Il faudra me l'amener au Palais-Royal afin que je lui donne quelque bourse bien garnie! »


GUYOT, GUICHETIER

— Il a dit cela?

— En propres termes!

— Mais alors François va être riche?

— Et il pourra te donner l'argent de ton voyage!

— Oh! ce n'est pas pour cela... se hâta de dire Blaise, qui, franchement n'avait pas du tout pensé à lui dans cette bonne aubaine qui allait échoir au poète. J'en suis heureux pour François, que j'aime beaucoup, et qui m'a rendu un de ces services que l'on n'oublie pas. Le voilà riche, bientôt célèbre, car il aura forcément ses entrées au Palais-Royal...

— Hélas! comme tu connais peu François! Sais-tu ce qu'il m'a répondu, quand je lui ai répété les paroles du régent! Il m'a répondu: Comme les cigales, je chante pour le plaisir et ne veux point mettre ma Muse au service des grands!

— Il la met bien au service d'un rôtisseur! fit observer Blaise dans son gros bon sens.

— Ce n'est pas la même chose! repartit Jérôme, et je m'étonne qu'un garçon d'esprit comme toi tu ne saisisses pas la différence!

— Ma foi, je ne vois guère...

— Ne vois-tu pas qu'il n'est point l'obligé du rôtisseur, son inférieur, à tout prendre, mais qu'il le serait d'un haut seigneur comme le régent! cela crève les yeux!

— Peut-être bien! après tout n'étant poète moi-même, je ne me permettrai pas de juger...

— Et tu fais bien! Bref, François ne veut pas se rendre auprès du régent, par orgueil, peut-être, mais il est têtu et ne reviendra pas sur ce qu'il a dit. Alors, voici à quoi j'ai pensé : le régent ne connait pas François, il est donc aisé de prendre sa place. Suppose que tout à l'heure on vienne frapper à cette porte et que des valets ou des soldats, c'est tout un, viennent dire: « Nous venons chercher François de Sassenage de la part du régent! Alors, toi, tu dis: François de Sassenage? C'est moi! Tu suis les soldats, tu vas chez le régent, il te félicite, te donne une bourse d'or, et la farce est jouée! Notre ami François ne doit rien à personne, sa Muse n'est pas l'obligée des grands, mais il touche l'argent et t'en donne ta part, pour que tu puisses retourner à Vieumesnil! Qu'en penses-tu?

A vrai dire, Blaise ne pensait pas grand'chose de cette combinaison, qui lui semblait bizarre.

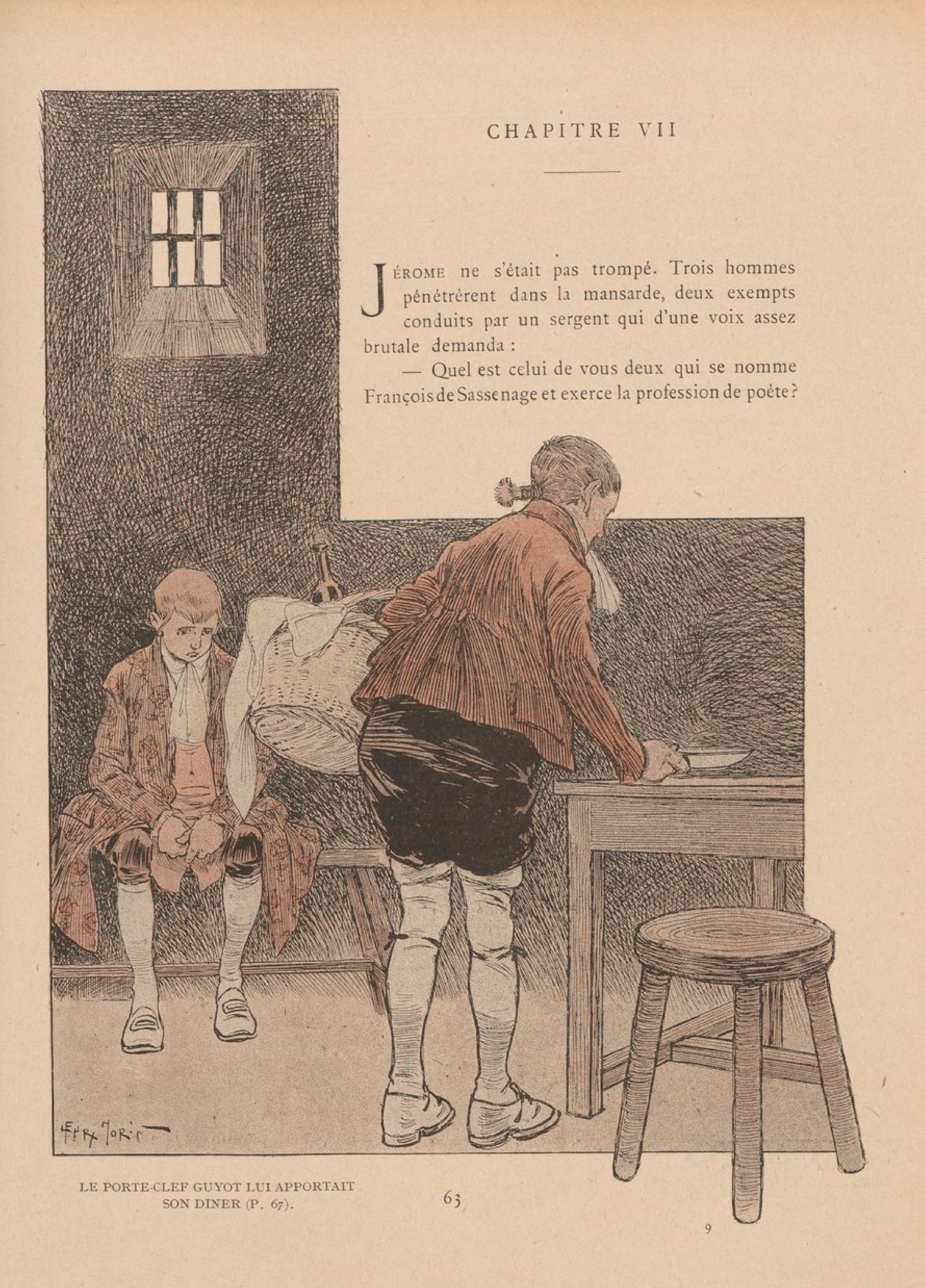
Mais Jérôme se fit si pressant, employa de si bons arguments, bref, démontra si clairement à Blaise que ce faisant il rendait à François un signalé service, que le pauvre coquebin finit par dire oui.

Il était temps!

A ce même moment on entendit du bruit dans l'escalier, et des coups violents furent heurtés à la porte.

— Ce sont eux! fit Jérôme, et il alla ouvrir.





LE PORTE-CLEF GUYOT LUI APPORTAIT SON DINER (P. 67).

CHAPITRE VII

JÉROME ne s'était pas trompé. Trois hommes pénétrèrent dans la mansarde, deux exempts conduits par un sergent qui d'une voix assez brutale demanda :

— Quel est celui de vous deux qui se nomme François de Sassenage et exerce la profession de poète?

— Le voilà! fit Jérôme en montrant Blaise, car il prenait les devants, craignant qu'au dernier moment Blaise n'eût la pensée de se dédire.

Peine inutile, d'ailleurs, car presqu'aussitôt, en rougissant comme une fillette, Blaise disait :

— C'est bien moi!

— En ce cas, suivez-moi! ordonna le sergent.

Blaise ne se fit point répéter deux fois cet ordre. Il serra la main à Jérôme qui lui dit « A tout à l'heure! Je t'attends ici! » et suivit le sergent.

Dans la rue un carrosse attendait, et déjà entouré de monde, car le peuple de Paris connaissait ce genre de voiture, et en voyant descendre deux exempts, il n'avait eu aucun doute sur ce qui se passait.

Cependant, Blaise monta dans le carrosse en songeant :

— Mgr le régent est vraiment bien aimable de venir chercher les poètes en voiture!

Et sans penser à mal il s'installa, à côté des deux exempts, tandis que le sergent se plaçait en face de lui, et ne le perdait guère de vue.

La voiture venait d'entrer dans la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, et elle ne tarda pas à s'arrêter devant une fort sombre demeure. Un portail grinça sur ses gonds, le carrosse pénétra dans une obscure cour, où les exempts firent descendre le pauvre Blaise.

Il jeta les yeux autour de lui et songea :

— Ma foi, si j'étais Mgr le régent de France, je n'habiterais pas une si vilaine demeure, où l'on doit mourir d'ennui!

Cependant les deux exempts l'avaient pris par le bras, et le conduisaient vers un perron dont ils lui firent gravir les marches.

Blaise se sentait ému à la pensée qu'il allait se trouver devant un aussi puissant personnage que l'était le régent de France.

— Pourvu, se disait-il, qu'il ne reconnaisse pas ma supercherie!

Mais voici qu'il se trouvait dans une pièce assez spacieuse où un homme griffonnait du papier. Sans doute quelque huissier, car on ne devait pas aborder le régent comme un personnage ordinaire.

Mais le gratte-papier avait relevé la tête, et s'adressant au sergent :

— Que m'amenez-vous là!

— Un poète! Vous savez bien ce fameux François de Sassenage qui a écrit cette pièce de vers ?...

— Ah bon!

Et il appela :

— Guyot! Guyot!

Un homme parut, vêtu assez simplement, et portant à sa ceinture un trousseau de clefs.

— Tenez! Guyot. Voici le poète que nous attendions! conduisez-le à ses appartements!

Et Guyot, se tournant vers notre pauvre Blaise, lui dit :

— Suivez-moi, jeune homme!

Blaise n'avait prononcé une parole, tant ce qu'il voyait et entendait était nouveau pour lui.

— Ma foi! songeait-il, François, à tout prendre, a bien fait de ne pas se présenter lui-même! Tout ce cérémonial est obsédant, et, si peu patient comme je le connais, il aurait déjà faussé compagnie à tous ces gens, ce qui eût été d'un effet désastreux.

Mais quand il entendit l'ordre donné à Guyot de le conduire à ses appartements, il se dit :

— Hé quoi! Mgr le régent aurait-il l'intention de me garder quelques jours dans son logis?

Mais il suivit Guyot.

Drôle de maison que ce logis! Il y avait de grands corridors fort sombres, où s'ouvraient de nombreuses portes lourdes, épaisses, bardées de fer, que surmontait un numéro.

Guyot s'arrêta devant une de ces portes, portant le nº 45, l'ouvrit à l'aide d'une des nombreuses clefs qu'il portait à sa ceinture, et y introduisit Blaise en disant :

— Voici votre nouveau logement!

C'était une pièce assez haute de plafond, de six mètres carrés environ, éclairée par une seule fenêtre, grillée d'épais barreaux. Elle était meublée d'un lit, d'une table, d'une chaise, et d'une petite armoire. Mgr le régent, décidément, ne se mettait pas en frais pour loger ses invités !

— Tout à l'heure, fit Guyot, je vous apporterai à manger, à moins que vous ne préfériez faire venir votre nourriture de l'hôtellerie voisine.

— Mais... dites-moi! demanda Blaise. Est-ce que je ne verrai pas bientôt monseigneur?

— Quel monseigneur?

— Mais... le régent!

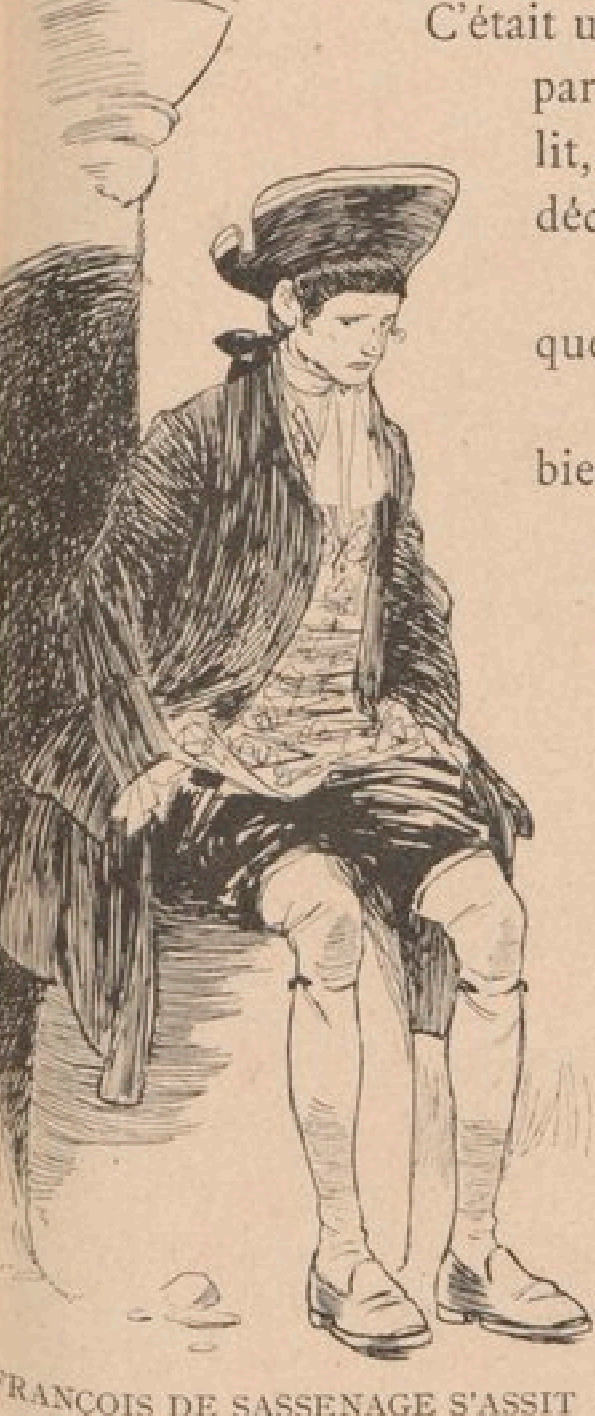
— Vous voulez voir le régent? fit Guyot en ouvrant des yeux plus grands que le portail de cette sombre demeure!

— Comment... mais... ce n'est pas moi... C'est lui... c'est Mgr le régent... lui-même... qui... Je ne suis donc pas chez lui, ici?

— Mon Dieu, oui, vous êtes ici chez le régent! répliqua Guyot avec un gros rire.

— Alors!... Voyons!... N'ai-je pas fait une poésie en l'honneur de monseigneur...

— Joliment! fit Guyot, en se tordant de joie. Ah! vous en avez de bonnes, vous! Je ne connais pas la chanson en question, mais il paraît qu'elle était fameuse! Aussi, pour vous en récompenser, Mgr d'Orléans vous assure-t-il le vivre et le couvert dans son château de For-L'Évêque!



FRANÇOIS DE SASSENAGE S'ASSIT SUR UNE BORNE (P. 72).

Blaise n'était pas sans avoir entendu parler de la fameuse prison du For-L'Évêque où l'on enfermait les comédiens, les folliculaires, gazetiers et chansonniers, coupables d'avoir manqué d'égards envers quelque gros personnage.

En apprenant que ce qu'il croyait être la demeure du régent était cette fameuse prison, il manqua défaillir :

— Hé quoi! je suis à For-L'Évêque?

— Pensiez-vous être à Versailles! fit le brave guichetier.

Et il se retira en s'écriant :

— Mais il est fou, doublement fou! Ce n'est pas ici qu'il aurait fallu l'enfermer, mais à Bicêtre ou aux Petites-Maisons!

Et derrière lui, il cadenassa vigoureusement la porte.

Blaise était tombé anéanti sur une chaise. En prison! Il était en prison! Qu'est-ce que cela voulait dire? Il y avait erreur sûrement, et les exempts avaient dû mal comprendre l'ordre que leur avait donné Mgr Philippe d'Orléans ! Ce n'était qu'un malentendu ! Tout à l'heure on l'allait venir prendre, et avec mille excuses, on le conduirait au Palais-Royal! Pourtant!... Tous ces gens avaient l'air bien sûr de leur fait! Ils avaient parlé devant lui de la chanson de François, ils semblaient la connaître, par conséquent, l'erreur n'était guère compréhensible! Alors!... Se serait-on moqué de lui ? Jérôme lui aurait-il joué ce vilain tour, de concert avec François? Le fameux poème n'était-il qu'une satire contre la personne sacro-sainte du régent! Était-il coupable de l'horrible crime de lèse-majesté!

A cette pensée Blaise frémit des pieds à la tête.

Il en était là de ses réflexions, quand la porte de sa prison s'ouvrit, devant ce gratte-papier qui, tout à l'heure l'avait reçu.

Ce gratte-papier n'était autre que M. Coutigan, greffier du For-L'Évêque.

— Eh bien! mon ami, fit-il en entrant, et d'un ton fort doucereux, comment vous accommodez-vous de votre nouveau logis?

— Hélas! fort mal! répliqua Blaise, tout tremblant.

— Bah! Les premières heures sont toujours un peu dures, mais vous verrez que vous finirez par vous y accoutumer! Pour ma part, croyez, mon cher poète, que je ferai tout mon possible pour vous adoucir votre séjour en ce logis!

— Vous êtes trop bon! balbutia Blaise.

— De votre côté, continua le greffier Coutigan, j'ose croire que vous nous rendrez quelques services, l'occasion s'en présentant.

— Hélas! que pourrais-je faire pour vous!

— Mais mille choses aimables! Tenez, sans aller plus loin! Figurez-vous que je suis de demain en huit, convié à la noce de ma cousine Cydalise, qui épouse un commis de boutique de la rue aux Fèves! A cette occasion, au dessert, je ne serais pas fâché de chanter une petite chanson galante aux nouveaux époux! Et ma foi, sans chercher plus de détour, j'ai compté sur vous pour me trousser trois ou quatre couplets de circonstance!

Blaise s'ébahit.

— Moi! que je vous fasse une chanson!

Cela par exemple dépassait tout ce que l'on pouvait rêver.

— Ce n'est pas pressé, continua le greffier, et je sais bien, que sur le coup de votre arrestation, vous ne devez guère être en état de composer quoi que ce soit! Mais il ne faut la chanson que dans huit jours, et d'ici là, je pense, vous aurez retrouvé votre inspiration.

Et avec un bon sourire et un petit salut de la main, cet excellent M. Coutigan quitta Blaise, et referma la porte derrière lui.

— Ceci est le coup de grâce! gémit le pauvre Blaise. Il est évident que ce brave homme me prend pour un poète, et si je ne lui fais pas sa chanson, il croira que j'y mets de la mauvaise volonté.

Et dans son désespoir, il eut envie de se briser la tête contre les murs.

Il en fut empêché par la pensée que cela ne l'avancerait de rien, et aussi par l'entrée du porte-clefs Guyot, qui lui apportait son dîner.

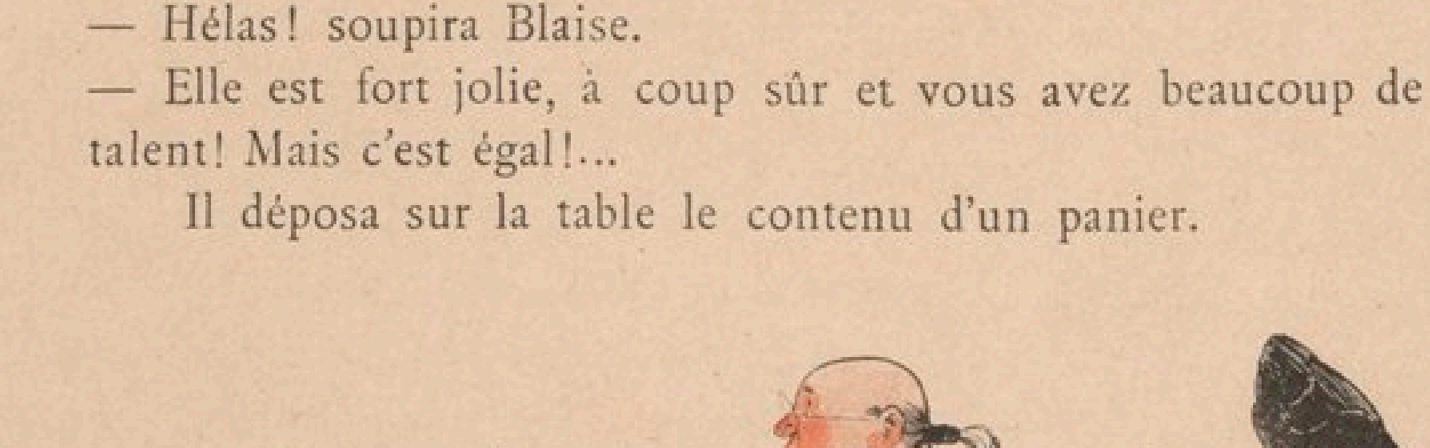
C'était un fort brave homme que ce guichetier Guyot, et fort pitoyable aux prisonniers. Il hocha douloureusement la tête devant le sombre désespoir de son nouveau pensionnaire.

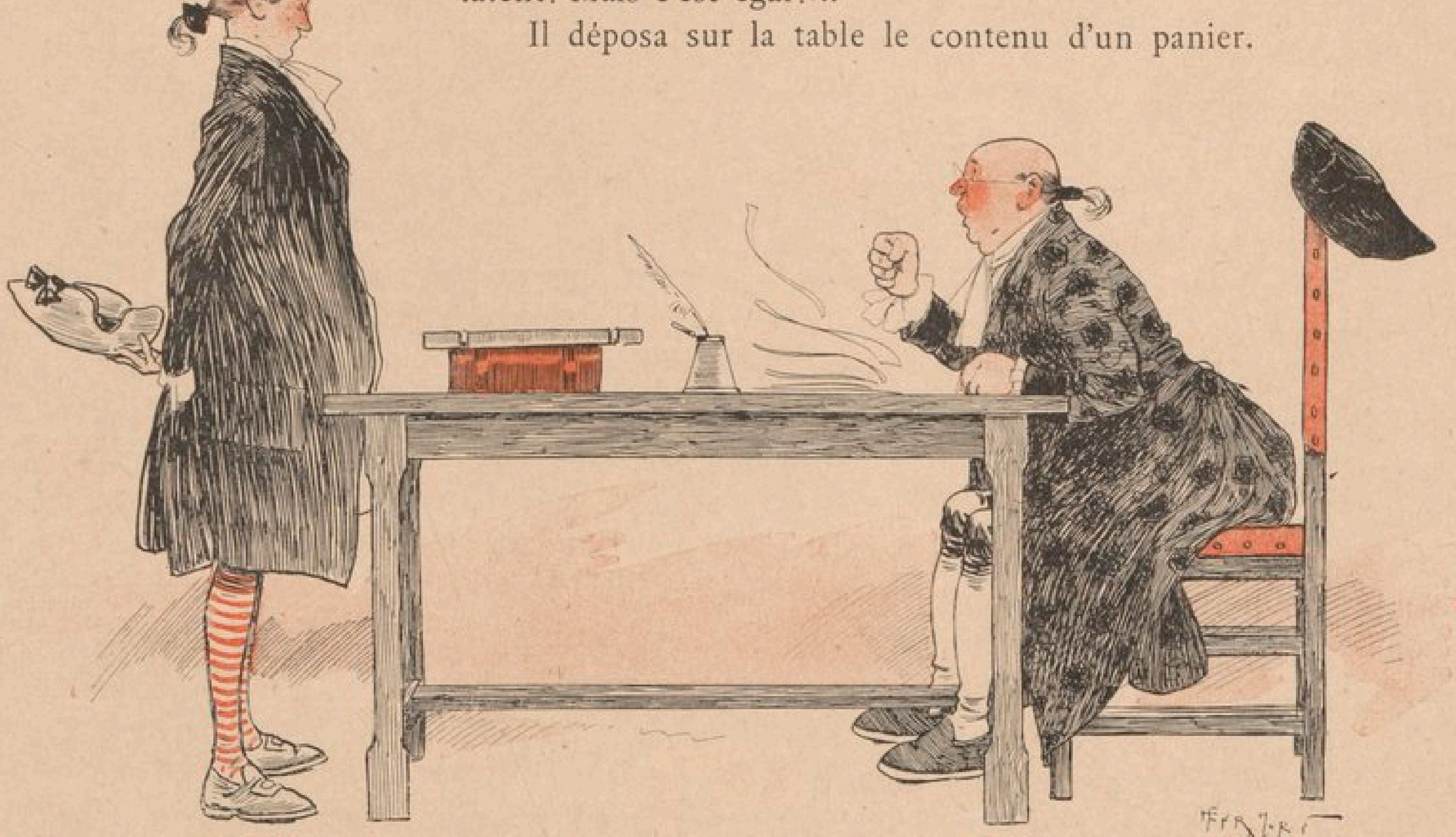
— Mon pauvre ami! que voulez-vous? Certes! ce n'est pas drôle d'être en prison, bien que le For-l'Évêque n'ait d'une geôle que le nom! Je vous assure que l'on n'est pas mal ici. Vous êtes libre d'aller et de venir! aussi, pourquoi avoir écrit cette chanson?

— Hélas! soupira Blaise.

— Elle est fort jolie, à coup sûr et vous avez beaucoup de talent! Mais c'est égal!...

Il déposa sur la table le contenu d'un panier.





A SON GRAND ÉTONNEMENT FRANÇOIS VIT LE MAJESTUEUX M. COUTIGAN, FRAPPER D'UN GRAND COUP DE POING SA TABLE (P. 73.)

Cependant le bon Guyot tournait et retournait dans la chambre en homme qui a quelque service à demander, et qui n'ose point le formuler.

Enfin s'armant de courage :

— Vous qui êtes poète, monsieur, vous devez savoir de ces belles histoires qui... de ces belles histoires que... Bref! au besoin, si vous n'en savez pas, vous êtes homme, ayant beaucoup d'esprit, à en inventer!

— Inventer des histoires, moi! s'écria Blaise en pâlissant.

— Dame! N'est-ce pas votre métier!... Voici pourquoi je vous demande cela! Imaginez-vous — ah! tout le monde a ses tristesses — imaginez-vous que Colette est malade... Il faut vous dire que Colette est ma fille, une brave enfant de six ans, jolie comme un ange!... Elle va mieux, maintenant, Dieu merci!... Mais elle a fait une grosse maladie, la pauvrette!... Alors, comme elle ne peut encore sortir, elle s'ennuie au logis... Il y avait un de nos locataires... mais vous devez le connaître... M. François Arouet de Voltaire!... Un de vos collègues, un poète comme vous. Et comme vous, il a fait un petit séjour ici! Ah! En savait-il de ces belles histoires ce bon M. de Voltaire... Tous les après-midi, il venait les raconter à ma pauvre Colette, qui battait des mains de plaisir!... Je suis sûr que cela a été pour beaucoup dans sa guérison!... Mais M. de Voltaire est parti, et maintenant ma petite Colette s'ennuie, et elle pleure, et elle est dans le cas de retomber malade!... Aussi, ai-je pensé que vous aussi, peut-être, comme M. de Voltaire vous voudriez bien venir raconter des histoires à la pauvre petite malade!

Et le bon Guyot regardait le pauvre Blaise avec des yeux si suppliants que notre Normand se sentit tout ému.

Ah! volontiers il eût voulu faire plaisir à ce brave homme de porte-clefs. Mais des histoires! Hélas! Il ne connaissait que celles que lui disait sa nourrice, là-bas à Vieumesnil, des contes de *Ma mère l'Oie!* Qui sait? Peut-être la petite Colette ne les connaissait-elle point. Ma foi, il les lui redirait volontiers, et tant mieux si elle prenait plaisir à entendre *Peau d'Ane* ou *l'Oiseau bleu!* Il ferait de son mieux!

— C'est entendu! fit-il à Guyot ravi. J'irai dès demain conter des histoires à votre petite Colette. Mais je vous avertis qu'ayant moins d'esprit que ce M. de Voltaire, mes histoires sans doute seront moins réjouissantes!

Mais le guichetier haussa les épaules :

— Allez! Allez! Je suis sûr que vous ferez merveille, et que Colette sera contente.

Et il s'en fut tout aise.

Resté seul Blaise se mit à repasser le répertoire de sa nourrice. Et cela lui fut une occupation si agréable qu'il en oublia ses peines et ses ennuis, et que la nuit vint sans qu'il s'en aperçût. Guyot de nouveau rentra dans sa pistole, afin de lui apporter son souper.

— Colette vous attend avec impatience, dit-il. Ne manquez pas demain, je vous en prie... J'ai ajouté un petit plat à votre dîner!... J'en usais ainsi avec M. de Voltaire!

Blaise mangea, puis comme toutes les émotions de cette journée l'avaient brisé, il ne tarda pas à se coucher et dormit jusqu'au matin.

Il ne manqua point au rendez-vous du geôlier.

Maître Guyot habitait au rez-de-chaussée, un appartement fort sombre, donnant sur la cour, et où le soleil ne paraissait guère. Il demeurait là tout seul, avec sa sœur, une vieille fille à demi idiote, et sa fille Colette, car sa femme, la mère de Colette était morte voici deux ou trois ans.

En voyant arriver Blaise, le pâle visage de la petite Colette s'empourpra de plaisir.

— Voici ton nouvel ami, Colette! fit Guyot à sa fillette, relevant de maladie, et clouée sur un fauteuil, près de la fenêtre. Il sait de belles histoires, comme M. de Voltaire t'en racontait. Plus belles encore peut-être!

Elle sourit, s'installa commodément dans son fauteuil, et regarda Blaise comme pour lui dire :

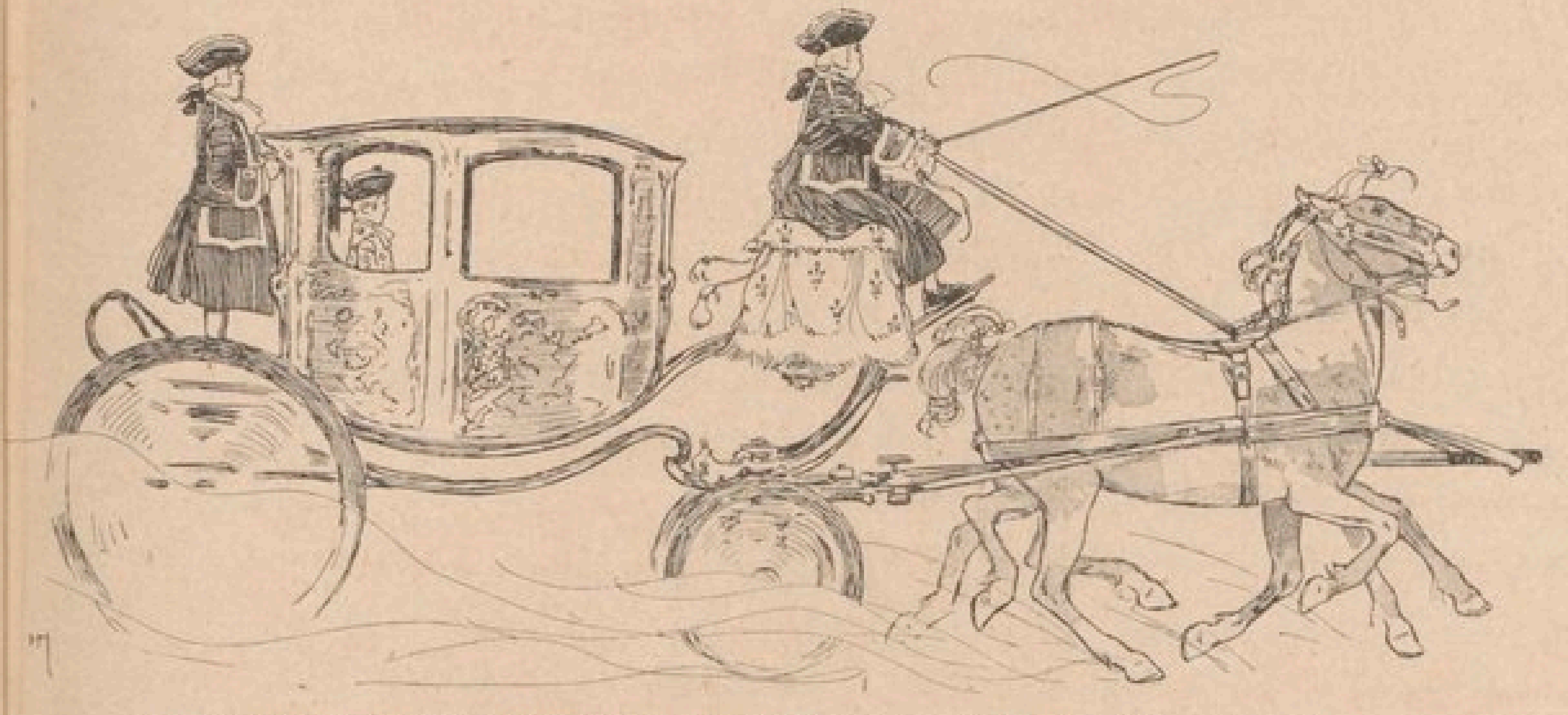
— Commencez!

Certes Blaise était plus ému qu'un avocat qui pour la première fois va parler devant un parlement célèbre. Il toussa, leva les yeux au ciel pour y chercher l'inspiration, et d'une voix troublée commença :

— Il était une fois...

Il allait, enflant sa voix, perdant de sa timidité à mesure qu'il s'apercevait que son auditoire semblait prendre plus d'intérêt au récit. Et quand il eut fini, la fillette battit des mains, disant :

— Elle est bien jolie votre histoire, monsieur, plus jolie que toutes celles de M. de Voltaire.



LE CARROSSE ROYAL VINT CHERCHER FRANÇOIS DE SASSENAGE (P. 76).

Il secoua la tête.

— Vous voulez rire, Colette!

— Si!... si!... Vite une autre!...

Et docile, flatté aussi d'avoir un plus beau talent de conteur que ce M. de Voltaire qu'il avait peur de ne pas pouvoir égaler, Blaise commença encore :

— Il était une fois!...

Comment se fit-il que dans ce nouveau conte, les oublies vinrent à jouer un rôle? Je ne saurais vous le dire. Mais il prononça ce mot et Colette, passant sur ses pâles lèvres une langue gourmande :

— C'est bon, les oublies! Je les aime bien, moi!

— Voulez-vous que je vous en fasse? demanda Blaise.

— Hé quoi! Vous savez faire les oublies? Alors vous êtes universel! s'écria la petite fille aux yeux brillants de convoitise et de joie.

— A la vérité, fit Blaise, je sais mieux faire les oublies, je crois, que raconter les histoires. Et je vous en fabriquerai quand il vous plaira, pourvu que votre père me donne un peu de farine et gros comme une noix de beurre.

— Père!... Père!... vous entendez? cria Colette.

— J'entends, dit le bon père Guyot, et puisque monsieur est assez bon... demain, il aura tout ce qu'il faut !

— Quel bonheur ! exalta Colette. Ah ! M. de Voltaire racontait de bien moins belles histoires et il ne savait pas faire les oublies, lui !

Blaise ne s'était pas trop avancé en assurant qu'il excellait dans la confection de ces petites pâtisseries sèches dont les enfants sont si friands. Il en tenait la recette de son père, l'aubergiste de l'Ecu-d'Or, à qui aucune formule culinaire n'était étrangère, et bien souvent, avec Babette, là-bas, à Vieumesnil, il s'était amusé à fabriquer de savoureuses oublies.

Aussi, se sentait-il mieux dans son emploi, en se faisant oublieux que conteur.

Le lendemain, dans l'appartement de Guyot, il trouva tout prêt pour sa fabrication, et aussitôt il se mit à l'œuvre. Colette ne perdait aucun de ses gestes, et déjà la petite gourmande savourait la joie qu'elle allait goûter tout à l'heure. A la vérité, les oublies furent particulièrement réussies, et tout le monde s'en régala.

Ainsi, dans cette sombre prison du For-l'Evêque, Blaise coulait des jours paisibles, partageant son temps entre les histoires et la fabrication des oublies.

Malheureusement, s'il arrivait à contenter les exigences de la petite Colette, il n'en était pas ainsi du greffier, l'honorable Coutigan, pour qui Blaise devait faire une chanson nuptiale, et qui, chaque fois qu'il le rencontrait, ne manquait pas de lui dire :

— Eh bien ! J'espère que vous pensez à moi !... Ce n'est plus que dans tant de jours la noce de ma cousine Cydalise !

Blaise se désespérait, ne sachant plus à quel saint se vouer, quand un matin, ayant entendu frapper à la porte de sa geôle, et ayant ouvert, il fut tout stupéfait de se trouver nez à nez avec François de Sassenage lui-même, dont, bien malgré lui, il occupait la place au For-l'Evêque.

Il faut dire à la louange de Blaise, qu'en reconnaissant son ami, il oublia sa rancune et fort aimablement se jeta dans ses bras.

Que venait donc faire François de Sassenage dans cette prison de For-l'Evêque?

Après avoir vu les exempts emmener Blaise, tout heureux Jérôme était revenu chez lui, et il avait crié à François :

— Victoire ! Tu peux désormais rentrer tranquillement chez toi, le régent ne t'y viendra plus contrarier !

— Et quoi? Aurais-tu obtenu ma grâce? demanda François tout éberlué, car il ne savait point Jérôme si bien en cour.

— Il s'agit bien de grâce ! fit Loupillart en haussant les épaules. Penses-tu que Mgr d'Orléans te l'eût accordée !

— Alors?

— Ecoute !



Et copieusement il lui conta l'aventure du testament, son voyage à Vieumesnil et ce qui en était résulté.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de commun..., fit François.

— Voilà bien de mes poètes! Eh bien, écoute et admire! Sais-tu où est Blaise à cette heure?... Au For-l'Evêque tout simplement!

— Hein?

— A ta place, mon bon! Ce qui fait que tu n'as plus rien à craindre du régent, et que je n'ai plus à trembler que mes tourtereaux viennent à se rencontrer, ce qui serait fort préjudiciable à mes projets.

BLAISE, TREMBLANT, SE TROUVA EN FACE DE LA GOUVERNANTE DE SA MAJESTÉ (P. 78).

— Tu as fait cela? s'exclama François.

Loupillart se méprit sur le ton de cette interrogation. Il se campa, et fièrement :

— Ah! Je n'ai pas un esprit qui plane dans les nuages, moi! Je suis un débrouillard, et... un véritable ami! J'espère que te voilà content!

— Tu me fais horreur, misérable! cria alors François, tout hors de lui. Eh quoi!

Penses-tu que j'aie l'âme assez vile, pour accepter que ce pauvre garçon paye mes dettes!... Je ne sais ce qui me retient!... Mais courons au plus court et allons libérer ce pauvre innocent en me dénonçant moi-même.

Et sans vouloir en entendre davantage, malgré tout ce que put lui dire le Loupillart, il partit, laissant Jérôme fort marri de sa déconvenue.

— Voilà bien ces hurluberlus ! fit-il en haussant les épaules. Cet imbécile va détruire ce que j'ai eu tant de mal à édifier !

François, tout du premier mouvement, était parti, droit devant lui, se dirigeant vers le For-l'Evêque, afin de crier au premier geôlier qui lui ouvrirait :

— Il y a erreur ! Le bonhomme que vous avez emprisonné ce matin n'est pas François de Sassenage, attendu que François, c'est moi !

Mais sa première colère tombée, il songea.

Ce n'était pas au For-l'Evêque qu'il fallait aller. Les geôliers lui riraient au nez, et ce n'était pas sur sa simple parole que l'on relaxerait Blaise et qu'on lui donnerait sa place. Ces gens n'étaient que des sous-ordres, et il fallait s'adresser au régent lui-même, ou, à défaut, à quelqu'un qui l'approchât de près.

Il s'assit sur une borne pour réfléchir. Malheureusement, il ne connaissait aucun courtisan, et aller trouver le Régent, quelle chose difficile ! Non, il fallait trouver autre chose.

Il y avait huit jours, peut-être davantage, que le poète cherchait une combinaison, quand un soir, chez maître Bartavelle, il se trouva en présence d'un client qu'il n'avait vu depuis quelques jours. C'était un grand jeune homme blême, aux gestes timides et embarrassés, commis dans une boutique du voisinage, et que François n'avait jamais regardé qu'avec le plus profond mépris, trouvant ce bousingot fort au-dessous d'un poète.

Bartavelle n'avait point de ces dédains à l'égard du commis de boutique, d'abord parce que Bartavelle n'était pas poète, et qu'étant rôtisseur il avait dans le jeune homme blême un excellent client qui ne regardait pas à la dépense.

Aussi, en le voyant arriver se précipita-t-il, et obséquieusement :

— Bien le bonjour mon bon monsieur Paturon ! Comment vous portez-vous depuis les si longs jours que vous n'étiez venu rue de la Lune ? J'espère que votre santé est toujours bonne, et que ce n'est point la maladie qui vous a retenu chez vous.

— Vous êtes bien bon, en vérité maître Bartavelle. Non ! Je n'ai pas été malade ! Bien au contraire ! Je vais me marier.

— Vraiment ! répliqua Bartavelle avec une figure moitié figue, moitié raisin. Car du moment que Paturon se mariait, il devenait sans valeur pour le rôtisseur.

— J'ai cet honneur. J'épouse une demoiselle charmante, et fort bien apparentée. Croiriez-vous que Mlle Cydalise Blancminet a pour cousin germain le propre greffier du For-l'Evêque ?

A ce nom de For-l'Evêque, François qui, tout mélancolique, dévorait une aile de dinde, faillit s'étrangler. Il considéra le commis de boutique et ne lui trouva point l'air stupide qu'il avait les autres jours. Ah bah! Ce Paturon-là allait être le cousin du greffier du For-l'Evêque ? Bonne relation à se faire! Sans doute était-ce ce jeune

homme blême, qu'il avait si longtemps méprisé, qui allait lui apporter la solution du problème si longuement cherché.

Mais sans s'inquiéter de ce que pouvait penser de lui le poète, Paturon continuait.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Cydalise est la propre cousine du greffier du For-l'Evêque, par conséquent je vais devenir le cousin de ce haut personnage! Ce qui ne manque point de me flatter beaucoup. Faut-il vous l'avouer. Je l'attendais ici même! Ne l'auriez-vous pas encore vu?

Bartavelle jeta un regard autour de la salle, et n'y vit que des figures de connaissance. Le greffier ne se trouvait donc point parmi les clients de la rôtisserie.

— Cela ne va pas sans m'ennuyer beaucoup, reprit Paturon. J'ai une commission assez importante à lui faire, et pressée, et si je ne le vois ce soir, demain matin il me sera impossible de me rendre à son bureau du For-l'Evêque.



BLAISE S'ÉTAIT MIS A L'ŒUVRE SOUS LES REGARDS AMUSÉS DU JEUNE ROI (P. 80).

D'un bond, François se leva, et se dirigeant droit vers le courtaud de boutique :

— Mais si vous le voulez, mon cher ami, demain matin j'irai porter votre communication à M. le greffier du For-l'Evêque: justement j'ai affaire de ce côté.

— Ma foi, balbutia le jeune Paturon, je suis vraiment confus, mais si cela ne vous gêne point...

— Comment donc! Je vous dis que je dois passer de ce côté...

— En ce cas, veuillez avoir l'obligeance de dire à mon futur cousin que la noce est avancée de trois jours, et qu'il n'oublie pas la chanson qu'il m'a promis de faire.

— Soyez tranquille, ce sera fait! répondit François, tout heureux

Pardieu! Il verrait ce pauvre Blaise. C'était bien le diable si ce greffier, qu'il se chargeait de circonvenir de la belle façon, ne l'autorisait pas à communiquer avec le prisonnier.

Aussi, le lendemain, dés la première heure, se dirigea-t-il vers le For-l'Evêque. Tout de suite il fut introduit auprès du majestueux M. Coutigan.

Mot pour mot, il répéta le message à lui confié par le blême Paturon. Mais à son grand étonnement il vit le majestueux M. Coutigan frapper d'un grand coup de poing sa table maculée de taches d'encre, et il l'entendit s'écrier, avec l'accent du désespoir:

— Allons bon!... Et cet imbécile de Sassenage, là-haut, qui ne m'a pas encore fait ma chanson! Me voilà joli!

Tout d'abord François fut assez éberlué de s'entendre nommer et ainsi maltraiter par ce greffier qu'il voyait pour la première fois.

Mais bientôt il comprit que ce ne pouvait être de lui qu'il s'agissait, mais bien de Blaise, qui au For-l'Evêque avait pris sa place avec son nom.

Et la vérité lui apparut. Le prenant pour un poète, puisque c'était pour une malencontreuse chanson qu'il était emprisonné, le greffier lui avait demandé une chanson pour la noce du jeune homme blême et de Cydalise.

Il sourit en songeant à l'embarras de Blaise. Mais somme toute la chose tombait à pic. Et :

— Vous avez François de Sassenage parmi vos prisonniers?

— Vous le connaissez?

— C'est un confrère.

— Un confrère! répéta le greffier qui ne comprenait point.

— Oui! Je veux dire que comme moi, il est poète.

Et avec une moue de dédain il ajouta :

— Un bien méchant poète, par exemple.

M. Coutigan leva les bras au ciel.

— A qui le dites-vous! Je puis bien vous avouer la chose, puisque vous êtes de la partie... mais je compte bien par exemple que ce jeune idiot de Paturon n'en saura rien!

— Je suis le tombeau des secrets!

— Eh bien! j'avais demandé à ce Sassenage de me rimer quelques couplets de circonstance. Croiriez-vous que depuis huit longs jours...

— Il n'a pu aligner une ligne, faire rimer deux seuls vers? Cela ne m'étonne pas de lui!

Et de plus en plus méprisant, il laissa tomber de ses lèvres dédaigneuses :

— Ce Sassenage n'a aucun talent, vous dis-je!

Certes, c'était bien la première fois de sa vie que François disait ainsi du mal de lui. Mais c'était pour le bien de ce pauvre Blaise.

— Jamais, continua-t-il, vous ne tirerez rien de sa Muse.

— Mais alors, je suis perdu de réputation! soupira M. Coutigan. Car à vrai dire, moi-même, et de mes propres forces!... Que va-t-on dire de moi au mariage de Cydalise?

— Si j'osais!... balbutia François, je vous proposerais de faire moi-même la chanson.

— Vous feriez cela!

— Mais avec plaisir!

— Et vous pourriez me la livrer dans deux jours?

— Tout de suite!... Du papier... une plume... de l'encre... Je sens l'inspiration qui vient!

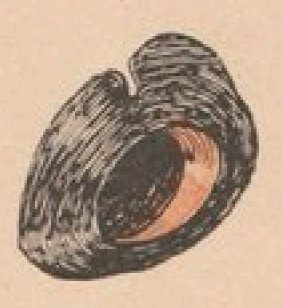
— Voilà!... Voilà!... se hâta de dire M. Coutigan, et il fournit tout ce qu'il fallait au poète, lui abandonnant



L'ORDINAIRE DU CHATEAU DU FOR-L'ÉVÊQUE (P. 65).

même son fauteuil de moleskine, car il ne fallait pas laisser refroidir l'inspiration.

Les poètes ont toujours dans un coin de leur mémoire quelque pièce s'appliquant à toutes les circonstances de la vie, car on ne sait ce qui peut arriver. Aussi, François n'eut-il qu'à recopier une chanson nuptiale, faite depuis quelque temps, et qui était toute fraîche encore dans son esprit.



Coutigan était émerveillé.

— Ah ! ce n'est pas cet imbécile de Sassenage qui versifie aussi vite !

— Quelle situation ! pensait François, tout en terminant son épithalame. S'entendre traiter d'imbécile par cet idiot !

Enfin, il termina et tendant le papier au greffier :

— Voilà !

Coutigan lut et fut émerveillé.

— Jamais ce petit Sassenage ne m'aurait fait une pareille poésie !

— Je ne le pense pas. Mais c'est un gentil garçon tout de même ! Et ma foi, puisqu'il est ici, je ne serais point fâché de l'embrasser... si les réglements ne s'y opposent pas.

— Les réglements défendent bien que les prisonniers communiquent avec l'extérieur, mais... il y a des accommodements avec les réglements !

— Et vous voudriez bien m'autoriser !...

— Mais avec plaisir !

Il appela Guyot, et lui donna l'ordre de laisser ce monsieur voir le prisonnier, et de les laisser tranquilles tant qu'ils le voudraient. Puis, s'adressant à François, et lui serrant les deux mains à les lui briser :

— Je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu, fit le brave M. Coutigan. Et, vous savez si jamais vous venez au For-l'Evêque...

— Vous êtes bien aimable ! riposta François. Et il suivit Guyot.

Et voilà à la suite de quelles circonstances, ce matin là, Blaise eut la joie de voir le poète de la rôtisserie de la rue de la Lune.

— Eh bien, mon pauvre Blaise, fit François quand ils furent seuls, Guyot les ayant laissés, comme le lui avait ordonné son chef. Te voilà donc en prison à ma place ! Mais j'espère bien que tu ne m'accuses point !

— Ma foi, sur le premier moment, répondit Blaise, j'ai bien cru !... Mais à la réflexion !...

— C'est ce maudit Jérôme qui est cause de tout ! Lui seul qui est coupable de cette félonie !



VIVE LE JEUNE ROI ! (P. 81).

— Je l'ai bien pensé, après!

— Quand j'ai su la chose, j'ai tout mis en œuvre pour te tirer de là et prendre ta place, c'est-à-dire la mienne! Mais hélas! cela a été en vain!... Enfin, j'ai pu venir auprès de toi, et si je ne puis réparer le mal que t'a causé ce damné Loupillart, du moins puis-je te dire que l'on pourra te tirer d'ici.

— Dieu fasse, dit Blaise, que ce soit bientôt! Non point que je sois mal ici, mais j'ai hâte de retourner à Vieumesnil. Seulement je me demande pourquoi ce Jérôme s'acharne ainsi après moi. Car j'ai réfléchi à tout ce qui m'est advenu, et partout j'ai reconnu sa main.

— Comment? tu ne te doutes pas... Pauvre Blaise, va!

Et tout au long il raconta au coquebin les confidences de Jérôme.

— Le misérable! criait Blaise. Ah! si jamais il tombe sous ma main!

— Oui! Et je t'aiderai à te venger de lui. Mais ce n'est pas tout, mon pauvre Blaise, et il faut que je ne te cache rien! Babette est à Paris!

— Babette, ici!

— Oui! Après ton départ elle a quitté Vieumesnil pour se mettre à ta recherche et te ramener au pays. C'est pour cela que Jérôme t'a fait prendre ma place, afin que tu ne la rencontres point et qu'il puisse mettre ses horribles projets à exécution.

Blaise s'arrachait les cheveux de désespoir.

— Babette à Paris!... Toute seule!... Et moi qui suis en prison!... Ah damné Jérôme!... Que faire?... Que devenir?

Et François était obligé de le retenir pour qu'il ne s'écrasât pas la tête contre les murs, dans son désespoir.

— Va, ne crains rien!... Tu sortiras bientôt d'ici... C'est moi qui te le dis... En attendant je vais me mettre à la recherche de ta Babette... Je lui dirai ce qu'il en est, et de se garder de cet infâme Loupillart... Compte sur moi... Tu sais bien que je suis ton ami!...

Mais Blaise se désolait toujours.

Et voici que tout à coup la porte s'ouvrit, et le majestueux M. Coutigan, tout pâle, fit irruption dans la pistole en criant à François :

— Ah! quelle affaire!... Vite!... Vite!... Déguerpissez!

— Qu'y a-t-il?

— Il y a... Une chose extraordinaire!... Et telle que je n'en vis jamais de pareille depuis vingt ans et plus que je suis greffier au For-l'Évêque...

— Mais quoi, encore? Vous nous faites bouillir! Nous direz-vous ce qui se passe?

— Ce qui se passe? Il se passe qu'il y a devant la prison un carrosse royal, et que ce carrosse vient chercher François de Sassenage!

— Moi! s'écria étourdiment François.

— Il s'agit bien de vous! C'est celui-là! fit-il en désignant Blaise.

— Et pourquoi faire, le vient-on chercher?

— Pour le conduire aux Tuileries auprès du jeune roi!

— Aux Tuileries!... Auprès du roi!... s'exclama Blaise éperdu.

Mais se tournant vers le guichetier Guyot, qui, derrière son chef assistait à toute cette scène, Coutigan s'écriait :

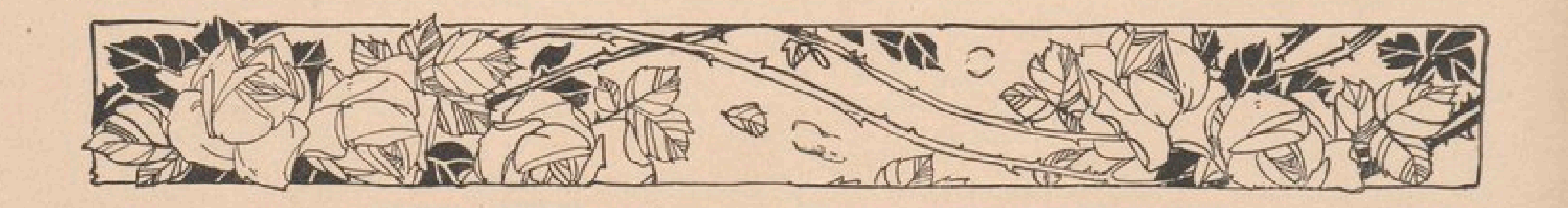
— Allons vite! Conduisez le prisonnier au carrosse!... Ne faisons pas attendre Sa Majesté !...

Et tandis que le porte-clefs conduisait Blaise :

— Ah! Qu'est-ce que tout cela veut dire?... Sa Majesté qui mande un de mes prisonniers!... Jamais cela ne s'était vu!... J'étais si tranquille!...

François ne répondit rien. Mais il était terriblement inquiet. Somme toute, c'était sa personnalité qui était en jeu. Et l'esprit plein de sombres pressentiments, il quitta le For-l'Évêque et se mit à errer dans les rues de Paris. Mais son inquiétude le ramena devant le palais des Tuileries, et se plantant devant les guichets, il attendit, se disant que de cette façon il serait plus vite renseigné sur ce qu'il allait advenir de son pauvre ami.





CHAPITRE VIII

Il n'y a pas loin de la rue Saint-Germain-d'Auxerre, où s'édifiait la prison du For-l'Évêque, jusqu'au palais des Tuileries, et le carrosse ne mit pas longtemps à accomplir ce court trajet. Mais il parut à Blaise qu'il durait plus d'un siècle.

Assis aux côtés d'un valet, le pauvre Normand ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait. Il n'avait même pas songé à interroger son conducteur, tant il était certain de l'issue de l'affaire. Aucun doute n'était possible. Il allait comparaître devant le jeune roi, juge suprême, songeait-il, et de ses jeunes lèvres royales, il entendrait tomber les formules de sa condamnation à mort.

Dans une heure au plus tard, il se balancerait au bout d'un chanvre neuf, à quelque belle potence de cœur de chêne, exemple terrible pour les poètes assez audacieux pour oser chansonner les grands.

Et dire que tout cela était la faute de ce maudit Jérôme Loupillart !

Enfin le carosse disparut sous les guichets du palais des Tuileries et s'arrêta devant un perron.

Le valet en fit descendre Blaise, plus mort que vif, lui fit traverser une galerie, monter un escalier monumental et finalement, l'introduisant dans un salon tout doré, le remit entre les mains d'un autre valet, mais celui-ci, plus magnifiquement vêtu que le premier.

— Voilà l'homme du For-l'Evêque ! fit le premier valet au second.

— Ah ! très bien ! Je vais le remettre à Mme de Ventadour !

On traversa encore deux ou trois salons et Blaise, tremblant, se trouva en face de la gouvernante de Sa Majesté.

Mme de Ventadour regarda Blaise et :

— Il n'a pas l'air méchant !

Puis, avec un doux sourire qui rassura pleinement le pauvre :

— Venez, mon ami, que je vous présente à Sa Majesté qui vous attend avec impatience.

Elle poussa une porte et Blaise éberlué se trouva dans un magnique salon, meublé de la plus riche façon, mais où tout était dans le désordre le plus complet : chaises et tables renversées, fauteuils éventrés et laissant couler leurs entrailles de crin, tableaux crevés, tapis déchirés, statues bancales, boiteuses ou décapitées, le tout donnant l'impression de quelque lendemain d'émeute.

Mais les temps n'étaient pas encore venus où ce palais des Tuileries devait être

ravagé par les tempêtes révolutionnaires, et ce n'était point la colère des peuples qui était cause de ce désordre affreux.

Sous l'œil tranquille et respectueux de deux grands laquais qui se tenaient debout dans un coin de ce salon, ayant fort à faire à se garantir contre les fléchettes, billes et autres projectiles lancés à toute volée, trois enfants s'amusaient le plus bruyamment du monde.

En pénétrant dans ce salon, Blaise reçut en pleine joue une balle qui le fit reculer, et il ne put s'empêcher de songer, malgré ses craintes et son émotion :

— Voilà certes de petits garçons fort mal élevés ! A l'auberge paternelle, le père Poton n'eût pas manqué de me donner le fouet pour des méfaits moindres, lui qui est si soigneux de son mobilier.

Mais il s'arrêta court dans ses pensées, car Mme de Ventadour, s'approchant de l'un des garçonnets lui dit :

— Sire, voici l'homme de For-l'Evêque que je me permets de vous amener.

Le roi ! Ce petit garçon c'était le roi ! Certes, Blaise savait que Sa Majesté était fort jeune, mais il se sentit tout surpris de la voir sous l'allure de ce petit enfant si turbulent.

Cependant le roi avait arrêté ses jeux, et regardant Blaise :



LE GAMIN GUÉAIT LES GROSSES DAMES ENDIMANCHÉES (P. 84).

— C'est donc toi qui sais faire de si bonnes oublies?

Blaise demeura stupide devant cette demande à laquelle il était si loin de s'attendre.

— Sire... balbutia-t-il... Votre Majesté... Mon roi.. Oui!... en effet je sais faire les oublies... mais... vraiment...

Louis XV battit des mains, et, se tournant vers un des grands laquais :

— Vite... Vite... Champagne! va chercher le petit fourneau, les moules... la farine, tout ce qu'il faut!... Ah! comme l'on va s'amuser. Tu vas me faire des oublies, tout de suite... tout de suite!...

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Cela voulait dire que la veille, comme Sa jeune Majesté, accompagnée de son précepteur se promenait en carrosse dans Paris, peut-être à la recherche de Polichinelle, le hasard avait fait passer le roi dans la rue des Fossés-Saint-Germain, et là, devant une maison, le petit roi avait aperçu une fillette qui dévorait à belles dents des oublies si minces, si dorées, qu'il en avait tout de suite eu envie.

Cette fillette n'était autre que la petite Colette Guyot, fille du porte-clefs du For-l'Évêque.

Sur les désirs de Sa Majesté, le carrosse s'était arrêté, la fillette avait été appelée, et on lui avait demandé quel était l'oublieux qui fabriquait de si belles gourmandises.

La fillette, toute confuse, avait répondu que c'était un prisonnier de For-l'Evêque, et voilà comment Blaise Poton, ce matin, avait été appelé au palais des Tuileries, et pourquoi, au moment où il s'attendait à être envoyé à la potence pour le moins, il avait entendu le petit roi lui demander de lui faire des oublies.

Cependant un laquais avait apporté tout ce qu'il fallait pour la confection des fines pâtisseries, et Blaise s'était mis à l'œuvre sous les regards amusés du jeune roi.

Et voici que les oublies toutes chaudes, toutes dorées et toutes croquantes étaient sorties du moule et Sa Majesté s'en était régalée.

Il ne fallut rien moins que l'entrée d'un chambellan annonçant que le souper de Sa Majesté était servi pour mettre fin à ce divertissement que le jeune roi trouvait fort de son goût, et auquel M. le maréchal de Villeroi n'avait pas dédaigné de prendre part.

— Tu reviendras, dis! fit Louis XV à Blaise au moment de le quitter.

Pour toute réponse, Blaise s'inclina.

Mais le maréchal :

— Faut-il le faire reconduire à sa pistole?

— En prison! lui! s'écria le jeune roi. Mais jamais de la vie! Qu'il soit libre! Je lui fais grâce entendez-vous, monsieur le maréchal.

— Vos ordres seront obéis! répliqua Villeroi en s'inclinant.

Mais le roi pensa que ce n'était pas assez, et, se tournant vers un gentilhomme qui se tenait à l'entrée du salon :

— De Navailles, donnez une bourse bien garnie à mon oublieux!

Puis éclatant de rire :

— J'ai des chambellans, des officiers de bouche, des écuyers tranchants, et je n'ai pas d'oublieux. Tu seras l'Oublieux du roi. Demain je veux qu'on t'en délivre le brevet! Et surtout, ne tarde pas à revenir, sans cela, gare!...

Et le roi disparut en faisant un geste de menace à son nouveau serviteur.

De Navailles, suivant les ordres du petit roi, donna à Blaise une bourse largement garnie, puis on le reconduisit à la porte du palais, avec tous les honneurs qui convenaient à un aussi haut personnage que Monsieur l'Oublieux de Sa Majesté.

Le pauvre Blaise se trouva dans la rue, encore tout étourdi de ce qui venait de lui arriver, et il ne savait trop de quel côté diriger ses pas, quand il sentit qu'on lui tapait sur l'épaule, et s'étant retourné, il reconnut son ami François de Sassenage.

— Enfin te voilà! s'exclama-t-il en se précipitant dans ses bras.

— Toi! fit Blaise stupéfait de trouver François de Sassenage l'attendant.

— Ainsi l'on ne t'a point roué, l'on ne t'a point pendu! Ah! mon pauvre Blaise, quelle inquiétude me poignait!

— Tu le vois, repartit le jeune Normand. Non seulement je ne suis ni pendu ni roué, mais me voici libre à cette heure, et riche!

Et il mit sous le nez du poète la bourse assez pansue que l'on venait de lui remettre.

Le poète ouvrit de grands yeux.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Et non seulement riche, continua Blaise, mais encore en faveur auprès du jeune roi qui m'a nommé son Oublieux ordinaire... et patenté!

— Hein?... Son Oublieux?... Que me chantes-tu là!

— La vérité! Ecoute!

Et tout au long Blaise conta par le menu à son ami ce qui lui était advenu.

En apprenant cette bonne fortune, François fit sauter son tricorne en l'air, esquissa quatre ou cinq gambades et retomba sur ses pieds en criant à pleins poumons:

— Vive le jeune roi!... Vivent les oublies!

Ce qui fit s'arrêter les passants, et sortir cinq ou six valets et gardes qui papotaient dans la loge du guichetier du royal palais.

— Ne demeurons pas là! fit Blaise qui craignait la popularité.

— Oui! partons, il est tard, allons dîner! J'ai hâte d'annoncer à notre ami Bartavelle la bonne nouvelle. Il va être si heureux et si fier d'avoir parmi ses clients un personnage aussi considérable que l'Oublieux du roi. Ma renommée va en être éclipsée. Mais je n'en suis pas jaloux.

Et tous deux, bras dessus bras dessous, prirent le chemin de la rue de la Lune.

— Hélas, fit François chemin faisant, maintenant que te voilà riche, tu vas retourner en ton pays!

— Ne m'as-tu point dit que ma tant douce et tant aimée Babette était à Paris?

— C'est par Dieu vrai!

— Ne faut-il point que je la retrouve?

— Certes!

— Dès demain je vais me mettre en quête.

— Paris est grand!

— Aussi vais-je le parcourir du matin au soir. Demain Sa Majesté me délivrera mon brevet d'Oublieux royal. Je vais faire l'acquisition d'un tourniquet, d'un claquoir,

comme en ont tous les marchands d'oublies, et je parcourrai la ville, vendant ma marchandise, et c'est bien le diable si je ne rencontre ma Babette! Alors, oui, mais alors seulement je retournerai à Vieumesnil, disant un dernier adieu à cette ville maudite. Et qui t'empêche de me suivre, ami?

— Voire! répliqua François.

Mais ils arrivaient rue de la Lune, où maître Bartavelle, à la vérité, fit une assez vilaine grimace en reconnaissant Blaise.

Il s'en croyait débarrassé à tout jamais, car ce Blaise c'était une bouche de plus à nourrir, et le bon rôtisseur de la rue de la Lune avait fini par s'apercevoir qu'un poète attitré est une charge bien lourde pour une rôtisserie, surtout quand ce poète a autant d'amis qu'en possédait François de Sassenage et des amis pourvus d'un si bel appétit. Le poète ne manqua point de remarquer le glacial accueil de Bartavelle.

Aussi, se campant au milieu de la boutique, élevant la voix pour être entendu de tous les clients, une main sur l'épaule de Blaise et l'autre vers les jambons et andouilles qui décoraient le plafond :

— Maître Bartavelle, réjouissez-vous de l'honneur que vous fait le sieur Blaise Poton en continuant à honorer votre rôtisserie de sa précieuse présence.

— Honneur coûteux! balbutia le rôtisseur.

Mais l'autre, dithyrambique :

— Je vous présente un officier de bouche de Sa Majesté très Chrétienne, Louis, quinzième du nom, roi de France et de Navarre par la grâce de Dieu!

— Hein! fit Bartavelle, ébahi par le titre autant que par le ton sur lequel ce titre était énoncé.

— Oui! à partir d'aujourd'hui, le sieur Blaise Poton, mon ami et votre client, est nommé par lettres patentes Oublieux de Sa Majesté!

Et, secouant sa bourse tintant clair, Blaise ajouta :

— Et pour fêter ma nomination, je paye le champagne!

Il y eut des hourras dans l'assistance, et un grand cri secoua la placidité de la rue de la Lune :

— Vive l'Oublieux du roi!





CHAPITRE IX

C'ÉTAIT une huitaine de jours auparavant que triomphant, tout heureux de la ruse qu'il avait si savamment ourdie, Jérôme Loupillart était allé [faire part de sa fort vilaine action au bon poète François de Sassenage.

Il avait escompté les remerciements du poète, lui croyant l'âme aussi noire et aussi vile que la sienne.

On se souvient de quelle façon François de Sassenage avait reçu ses confidences et ce qu'il en était résulté.

Mais Loupillart avait haussé les épaules :

— Peste de ces hurluberlus ! avait-il dit. Mais tant pis pour eux ! Me voilà débarrassé à tout jamais de ce Blaise, car François aura beau faire et beau dire, on ne reviendra pas sur le jugement ! Ce en quoi le Loupillart faisait preuve d'un grand bon sens et d'une grande connaissance des choses de la cour.

Mais il ne pouvait prévoir les événements.

Certain donc du succès de sa machination et qu'à jamais il était délivré de ce fâcheux Blaise, si contraire à ses projets, il décida que ce qu'il avait de mieux à faire, à cette heure, c'était de se mettre en quête de Babette, et une fois la jeune fille retrouvée, de la circonvenir et de l'épouser.

Mais ce n'était pas chose facile.

Il n'avait aucun indice.

— J'ai été bien sot, se dit-il, de ne pas mieux me renseigner en quittant Vieumesnil.

Mais bah ! le hasard, sans doute, le favoriserait.

Il n'avait qu'à errer dans Paris, le nez au vent, l'œil fureteur, en quête de tous les minois qui pouvaient ressembler à celui de Babette, fréquenter tous les lieux de promenade, et toutes les églises, aux heures des offices, car il savait la jeune fille pieuse et remplissant tous ses devoirs religieux.

— Le diable aidant, se disait Jérôme, j'arriverai bien à mes fins !

Et il commença sa dure entreprise.

Huit longs jours s'étaient écoulés sans amener aucun résultat, et, tout en appréciant la difficulté de sa tâche, Jérôme, tenace, ne se décourageait point, quand un matin, il poussa un cri de joie.

C'était un beau dimanche, devant l'église Saint-Merri, car, fidèle à son programme, Jérôme avait décidé de visiter toutes les églises de Paris, les unes après les autres. Durant toute la nuit et une partie de la matinée, il avait plu à verse, de sorte que, dans la rue Saint-Martin, juste devant le parvis de l'église, une immense mare s'était formée, obstruant l'entrée aux fidèles qui voulaient se rendre aux offices divins.

Un gamin, comme cela se faisait souvent à Paris à cette époque, avait profité de l'incident pour gagner quelques sous : par-dessus la mare, il avait posé une longue planche, et se faisant le péager de cette passerelle improvisée, il demandait deux liards à ceux qui la franchissaient.

Une minute, Jérôme était demeuré à admirer l'adresse du gamin, qui, les pieds nus, les culottes retroussées, guéait, tout en les soutenant d'une main, de la façon la plus galante, les grosses dames endimanchées qui s'aventuraient sur la tremblante passerelle.

Et, voici que tout à coup, Jérôme se dit :

— Je connais ce gamin! Où diable l'ai-je vu?

Il s'approcha, et alors reconnut le plumeur de volailles de l'auberge de l'Écu-d'Or, le petit Framboisy en personne, dont on lui avait dit qu'il avait quitté Vieumesnil.

— Pardieu! celui-là devait savoir où se trouvait Babette, puisqu'ils étaient partis presqu'en même temps. Qui sait, même, si la jolie fille n'avait pas pris ce Framboisy à son service! Il était facile de le savoir.

Jérôme se mit un peu à l'écart et attendit que le plumeur de volailles de Vieumesnil, devenu passeur à Paris, eût terminé sa besogne. Cela ne pouvait tarder, car les derniers coups de cloche sonnaient, et les fidèles devenaient de plus en plus rares.

C'est à ce moment que Jérôme s'approcha, et lui tapant familièrement sur l'épaule :

— Eh bien, maître Framboisy, cela va, les affaires?

Framboisy se retourna et eut une minute d'effroi en reconnaissant Jérôme Loupillart.

Mais il se reprit bien vite, et comprenant que Jérôme ne pouvait avoir que de mauvaises intentions, il se tint sur ses gardes.

— Une jolie idée que tu as eue là, Framboisy, fit-il; vraiment, pour un garçon qui arrive de son village, tu sais parfaitement te débrouiller dans ce grand Paris. Il n'y a pas longtemps, sans doute, que tu es ici?

— Pas longtemps, en effet! répliqua Framboisy.

— Mais tu as peut-être de la famille ici!

— Tout autant que j'en avais à Vieumesnil!

— Mais tu dois avoir un autre métier que celui de guéeur, car tu risquerais de mourir de faim, les jours de soleil!

— Bah! fit Framboisy, chaque jour amène sa peine et son gain.

Comme on le voit, le plumeur de volailles ne risquait point de se compromettre avec des réponses aussi vagues.

Loupillart commença à comprendre qu'il s'agissait de jouer serré.



FRAMBOISY CHARGEA SA PLANCHE SUR SON ÉPAULE (P. 85).

Il s'assit auprès de lui, et familièrement, lui tapotant l'épaule :

— Je suis heureux de t'avoir rencontré. On aime à revoir les amis d'autrefois, et tu me rappelles les beaux jours que j'ai passés à Vieumesnil.

— Que n'y demeuriez-vous, si le séjour vous en plaisait tant !

— Que voulais-tu que j'y fasse après le départ de ce pauvre Blaise !

— Pourquoi l'en avez-vous fait partir ! répliqua aigrement le passeur.

— Moi ! je l'en ai fait partir ! Tu rêves sans doute ! Ah ! il en est bien parti tout seul, le malheureux !

— Et... sans doute... l'avez-vous revu à Paris ? Peut-être même le voyez-vous tous les jours.

Framboisy était plein des meilleures intentions. Mais il n'était pas un grand diplomate.

Cette phrase et surtout le ton sur lequel elle avait été prononcée fit songer Loupillart.

Il se dit :

— Plus de doute ! Ce marmiton sait où se trouve Babette, et, comme Babette est à la recherche de Blaise, il veut me tirer les vers du nez ! Mais à bon chat, bon rat !

Aussi :

— Si je revois Blaise ? Mais nous ne nous quittons guère ! Il n'y a pas une heure j'étais encore avec lui !

Et il attendit le résultat de sa phrase.

Framboisy baissa la tête en proie à la plus grande anxiété. S'il disait vrai, pourtant, ce Jérôme ? Néanmoins son instinct lui conseilla de se méfier d'un personnage aussi tortueux. Et simplement il répondit :

— Ah ! j'aurai bien du plaisir à le revoir !

— Sois persuadé que lui-même de son côté !... Quand je lui dirai ce soir que je t'ai vu !... Donne-moi ton adresse, Framboisy, et dès demain nous t'irons faire visite !

Il hésita, le plumeur de volailles, pas longtemps mais assez pour que Jérôme se rendît compte qu'il cherchait un faux fuyant. Puis, tout penaud :

— Hélas, mon pauvre monsieur Loupillart ! Pensez-vous que j'aie un domicile ? Je couche au hasard des rencontres et n'ai d'autre auberge que celle de la Belle-Etoile.

D'ailleurs, eussé-je un domicile ce ne serait pas à maître Blaise de se déranger, mais bien à moi, l'ancien marmiton de son père. Aussi, dites-moi où il demeure et je m'y rendrai le plus tôt que je pourrai !

Jérôme fit une grimace : c'est lui qui était pris. Se dérober davantage, n'était-ce pas accroître les soupçons du petit bonhomme. Il n'y avait pas à en douter une seule minute, Framboisy connaissait l'adresse de Babette. Mais il ne voulait pas la donner, se méfiant de lui. Que faire?

Mais quand il s'agissait de ruse, Jérôme Loupillart n'était jamais à court. Du tac au tac, car toutes ces réflexions, il se les était faites en un quart de seconde, il répondit donc à Framboisy :

— Tu as parfaitement raison, petit. C'est à toi à venir visiter ton ancien maître. Aussi, je vais lui dire de t'attendre demain, tu n'as qu'à te rendre rue Dauphine au nº 14, et tu l'y trouveras! A cette réponse, un sourire de satisfaction illumina les yeux de Framboisy. Jérôme le comprit, et il se hâta d'ajouter :

— Et, si par hasard tu pouvais apporter à Blaise l'adresse de sa fiancée, qu'il cherche depuis longtemps, je t'assure que tu serais le bienvenu et que tu lui ferais le plus grand plaisir!

— Sa fiancée? balbutia le passeur.

— Eh oui, Babette, Babette Lacoudre! Ne m'a-t-on pas dit qu'elle était à Paris?

Mais pour toute réponse, Framboisy se releva et saisit sa planche. Voici que l'on sortait de la messe, et il retournait à son poste.

Jérôme demeura seul, appuyé contre les colonnes du porche Saint-Merri. Mais un sourire diabolique éclairait sa physionomie : il n'avait pas perdu sa matinée!

Et, du mieux qu'il put, se dissimulant dans un angle sombre du porche de la vieille église, il attendit les événements.

Comme tout à l'heure, Framboisy récoltait des monceaux de liards pour faire traverser le ruisseau aux bonnes âmes qui venaient d'entendre la messe à Saint-Merri. Puis, quand le dernier des fidèles eut quitté l'église, Framboisy, heureux et sifflotant un petit air, chargea sa planche sur son épaule et prit du champ.

Auparavant, par un reste de méfiance qui n'échappa pas à Jérôme, il regarda tout autour de lui, pour voir, sans doute, s'il n'apercevait pas Loupillart. Mais Jérôme était bien caché.

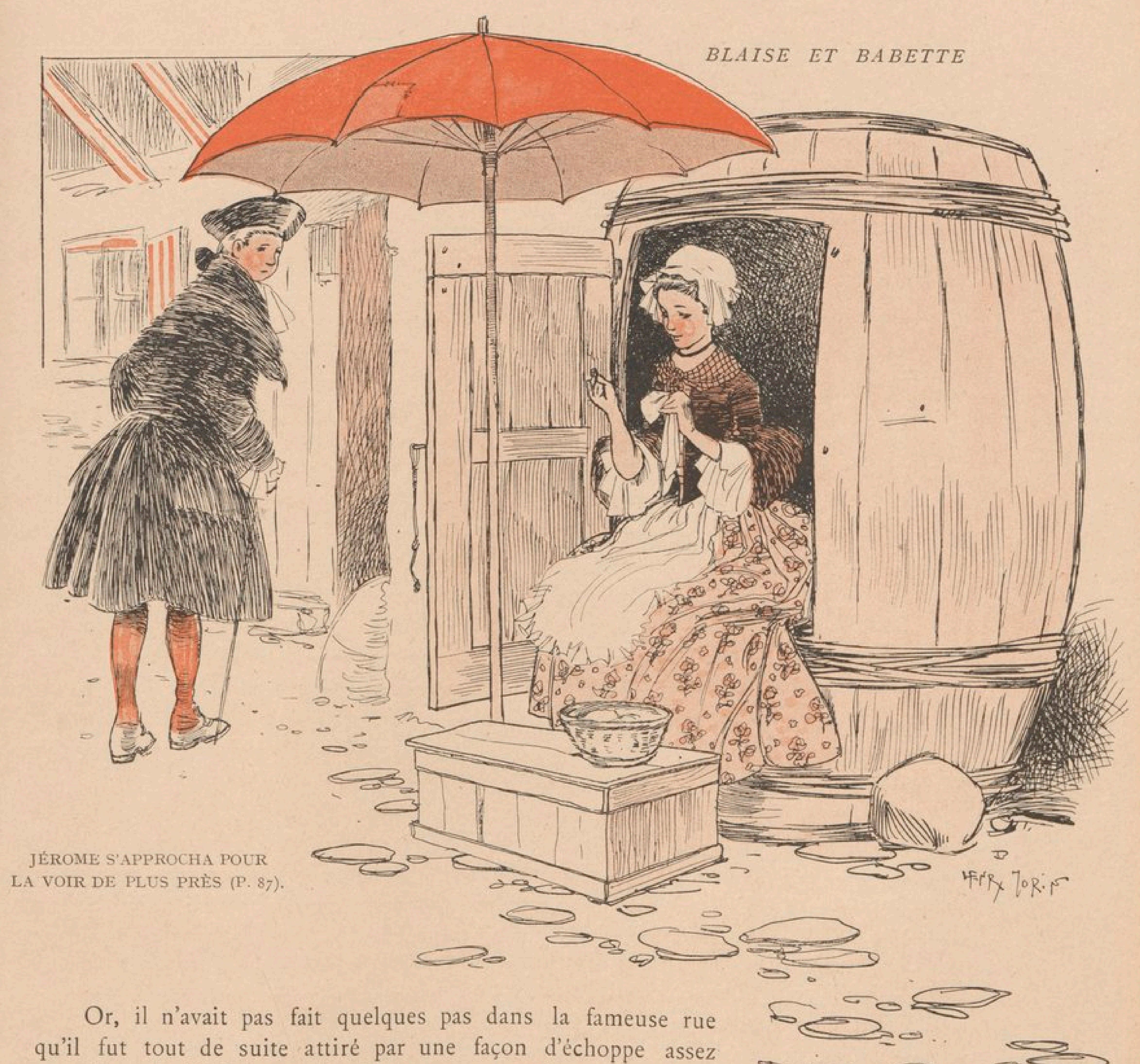
Tout à fait rassuré, Framboisy prit donc la grande rue Saint-Martin, puis tourna par la rue Aubry-le-Boucher et s'engagea par la rue Quincampoix.

Et voici qu'au coin de l'étroite rue de Venise, il s'arrêta et pénétra dans une maison portant cette enseigne : « A l'Épée-de-Bois » et qui n'était autre qu'une façon d'hôtellerie.

— Parfait, se dit Jérôme, il y a gros à parier que c'est là que perche la douce Babette.

Et le lendemain, il se dirigea vers la rue Quincampoix.

Cette vieille petite rue, si étroite qu'à peine deux carrosses y pouvaient passer, était devenue depuis quelque temps l'artère la plus fréquentée de Paris, depuis que M. Law y avait installé sa nouvelle banque.



JÉROME S'APPROCHA POUR LA VOIR DE PLUS PRÈS (P. 87).

Or, il n'avait pas fait quelques pas dans la fameuse rue qu'il fut tout de suite attiré par une façon d'échoppe assez nouvelle qui s'édifiait au coin d'une monumentale porte cochère.

Abritée sous un immense parapluie rouge, assise commodément dans un tonneau scié par le milieu, une jeune femme, inattentive à ce qui se passait autour d'elle, était fort occupée à quelque travail de couture. Amusé par ce spectacle nouveau pour lui, en véritable badaud parisien qu'il était, Jérôme s'approcha pour la voir de plus près.

Mais soudain il poussa un cri de stupeur.

— Mam'zelle Babette!

— Monsieur Loupillart!

Et Babette, la jolie Babette, car c'était elle, se leva toute souriante en recon-

naissant l'ancien ami de Blaise son fiancé. La rencontre était si imprévue que Jérôme en demeura sans parole. Certes, il ne s'étonnait point de trouver Babette, puisqu'il était à sa recherche, mais il était surpris de la rencontrer si facilement, comme il se préparait à sortir tout l'arsenal de ses ruses.

— Eh bien, si je m'attendais ! balbutia-t-il.

— A vrai dire, interrompit Babette, j'espérais un peu vous voir !

— Hein !

— Dame ! Framboisy m'avait raconté, hier, la rencontre qu'il avait faite !

— Cet excellent Framboisy ! fit Jérôme pour dire quelque chose.

— Un bien brave enfant que Framboisy, M'sieu Loupillart! Sans lui, je ne sais trop ce que je serais devenue dans ce grand Paris ! Mais j'espère bien que tous mes maux sont finis, puisque grâce à vous, qui avez bien voulu donner son adresse, je vais enfin retrouver mon cher Blaise. Justement, à cette heure, Framboisy est rue Dauphine et je compte bien qu'il va me le ramener bientôt!

— Hum! Hum! toussa Jérôme assez décontenancé.

Mais Babette s'était rassise dans son tonneau, et, tout en causant, elle s'était remise à ravauder des bas de soie brodés d'argent.

Jérôme songeait :

— Cela va mal ! Quand Framboisy va revenir, furieux d'avoir été trompé, ma supercherie sera reconnue et l'on n'aura plus confiance en moi ! Que faire ?

Et, pris au dépourvu :

— A vrai dire, je ne sais pas si le petit Framboisy retrouvera l'ami Blaise rue Dauphine.

— Ah! Pourquoi donc?

— Hier, quand je le vis, il m'annonça, me semble-t-il, que, s'étant pris de querelle avec son propriétaire, il avait l'intention de quitter ce logement, et je crois même me souvenir qu'il devait opérer son déménagement dès ce matin. Il se pourrait bien que furieux, son propriétaire assurât qu'il ne connaît point Blaise!

Babette sourit.

— Bah ! vous le reverrez sûrement, et vous ne manquerez pas de me l'amener maintenant que vous savez où je gîte !

— Mais, fit Jérôme, rassuré sur la tournure que prenait la chose, je suppose que vous avez une autre demeure que ce fond de tonneau !

— Dieu merci, oui ! Je loge avec ce bon Framboisy tout près d'ici, à l'auberge de l'Épée-de-Bois !

Puis avec un soupir elle répéta :

— Ah ! sans Framboisy si bon, si dévoué, que serais-je devenue !

— Au fait, demanda Jérôme, comment se fait-il que vous soyez installée ravaudeuse dans ce coin de rue?

— C'est bien simple !

— Mais elle fût interrompue par une dame qui apportait une dentelle à repriser, demandant qu'elle fût prête sans faute pour le lendemain. Babette promit, puis reprenant :

— Vous voyez que ce n'est point le travail qui me manque, et je suis sûre que si je voulais demeurer à Paris, j'arriverais promptement à y faire fortune. Mais je n'y tiens pas et dés que j'aurai retrouvé mon Blaise, vite je le raménerai à Vieumesnil, puisque ce n'est que pour cela que je suis venue!

— Ah! vous êtes venue...

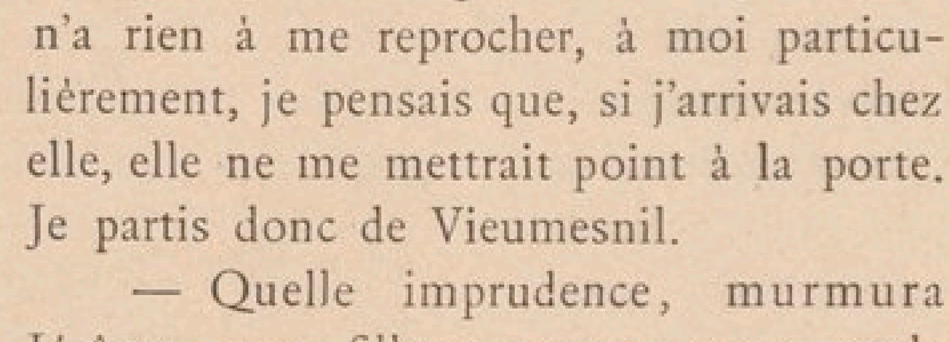
— Certes! Vous rappelez-vous notre entrevue, auprés de l'église? A ce moment je croyais encore que ce pauvre Blaise avait été enrôlé dans les armées du roi. Mais vous me fîtes revenir de mon erreur. D'ailleurs le petit Framboisy lui-même...

— Ah! Framboisy vous dit...

— Oui! Alors, tout de suite, ma décision fut prise. Partir pour Paris à mon tour, retrouver Blaise et le ramener au pays. Cela n'alla point tout seul et d'abord mon père prit une colère épouvantable. Mais si terrible qu'il soit, je lui fais faire ce que je veux. D'ailleurs j'ai une tante, ici, une sœur de mon père.

— Vraiment! fit Jérôme, qui malgré lui rougit en entendant parler de la dame Magloire.

— Il est vrai que ma tante est brouillée à mort avec mon père. Mais comme elle



n'a rien à me reprocher, à moi particulièrement, je pensais que, si j'arrivais chez elle, elle ne me mettrait point à la porte. Je partis donc de Vieumesnil.

— Quelle imprudence, murmura Jérôme, une fillette comme vous, seule sur le pavé du roi!



LES DEUX FIANCÉS S'ÉTREIGNIRENT (P. 93).

— Oui! Mais j'avais Framboisy! Le père Poton, dans sa colère, venait de le mettre à la porte, et lui aussi avait eu la même pensée que moi, le brave enfant, venir à Paris à la recherche de Blaise. Seulement lui venait à pied, et je ne le rencontrai qu'à trois lieues de Vieumesnil, poudreux comme un bohème et son petit baluchon sur l'épaule. Je le fis monter dans la diligence, lui payant son voyage et n'eus pas à me repentir de cette bonne action, si c'en fut une!

— Brave Framboisy! s'attendrit Jérôme qui en lui-même envoyait aux mille diables le fâcheux plumeur de volailles.

Babette, sans perdre un coup d'aiguille, continua :

— A peine débarqués à Paris, dans cette vieille et obscure cour des diligences



JÉROME AVISA DEUX GAMINS A LA FONTAINE
ET LEUR DEMANDA OU DEMEURAIT DAME MAGLOIRE,
COQUETIÈRE AUX HALLES (P. 95).

de la rue Coq-Héron, sans perdre une minute, je me dirige vers la rue des Prouvelles, où demeurait ma bonne tante Magloire, qu'entre parenthèses je n'avais jamais vue de ma vie!

— Ah! votre tante Magloire demeure rue des Prouvelles? interrogea anxieusement Jérôme.

— Oui! Ma tante Magloire possédait un étal de coquetière, aux Halles, où, paraît-il, elle gagnait beaucoup d'argent. C'est du moins ce que l'on prétendait au pays. Hélas! ce n'était que trop vrai. Imaginez que ma tante, après fortune faite, avait vendu son étal et s'était retirée à la campagne, je ne sais où, sans laisser son adresse.

Ouf! Loupillart respira. Une minute il avait eu une fière émotion! Mais cela s'arrangeait fort bien au contraire. Il savait où elle gîtait, lui, la dame Magloire! La maison de campagne où elle s'était retirée s'élevait dans le petit village du Roule, aux portes de Paris. Mais il se garda bien de le dire à Babette.

Il demanda :

— Alors?

— Alors, fit la jeune fille, je me renseignais de toute part, et j'eus même la bonne fortune de rencontrer, ou plutôt, c'est Framboisy qui la dénicha, une certaine belle-sœur...

Mais, à ce moment, un sergent des gardes françaises s'arrêta devant le tonneau de la ravaudeuse pour lui confier ses bas de soie blanche, qu'il lui fallait sans faute le dimanche suivant, vu qu'il était de garde en grande tenue au Palais-Royal. Babette examina le dégât, rassura le garde française et lui promit ses bas sans faute pour le samedi soir. Puis, le soldat parti, elle reprit :

— Vous pensez comme j'étais désolée en me trouvant seule à Paris, sans le secours de cette bonne tante qui m'aurait recueillie chez elle, tandis que j'aurais cherché Blaise. Heureusement Framboisy était là, qui me consola et me conseilla. D'abord nous descendîmes dans une petite auberge de la rue Montmartre, derrière l'abside Saint-Eustache. Mais comptant sur ma tante, je n'avais apporté que bien peu d'argent, et Framboisy n'en avait pas du tout. Framboisy est un garçon débrouillard et à l'esprit vif. Bien vite il avait pris le pied parisien et vécu de mille métiers dont je n'aurais même pas eu idée...

— Je sais, je sais! interrompit Jérôme qui se souvenait de la scène de la veille et dans quelle occupation il avait surpris le petit Framboisy.

— Je crois que ce brave petit enfant serait arrivé à me faire vivre sans rien faire. Mais je ne le voulus point et cherchai à m'occuper. La providence me servit. Un jour, la dame de l'hôtellerie où nous étions me demanda de lui ravauder des bas. Elle fut si contente de mes services que je compris que là était le salut. Framboisy se renseigna. C'est lui qui eut l'idée de m'installer dans cette rue Quincampoix si passagère, où j'ai fort à faire à repriser les dentelles des grands seigneurs qui se déchirent dans cette foule plus malencontreusement que s'ils traversaient les halliers les plus buissonneux de Vieumesnil. Puis, avec un bon sourire :

— Et voilà, fit-elle, comment, Dieu aidant, je suis arrivée à gagner honorablement ma vie, à Paris, tandis que Framboisy courait les rues et promenades à la recherche de Blaise!

— Hélas! Toujours en vain! soupira hypocritement Jérôme.

Mais, à cette heure, il était rassuré. On ne retrouverait point Blaise et pour cause, puisqu'il était sous les triples verrous du For-l'Evêque. Babette était entre ses mains! Il ne s'agissait plus que de l'endormir, de la bercer de douces illusions et d'attendre!

Il était arrivé au but si désiré, et il se félicitait déjà de l'heureuse et prompte issue de cette affaire, quand Babette, relevant les yeux de son travail, s'écria :

— Ah! Voici Framboisy qui arrive!

Jérôme frémit. Ah! comme il eût volontiers étranglé ce maudit plumeur. Ne pouvait-il demeurer à Vieumesnil, celui-là, ou aller ailleurs exercer ses ingénieuses facultés?

— Il n'a pas l'air content! fit observer Babette.

— Dame! comme je vous l'avais dit, c'est qu'il n'a point trouvé Blaise rue Dauphine et sûrement, pour se venger, le propriétaire a dû lui dire qu'il n'avait jamais eu de locataire de ce nom!

— Probablement! opina la douce et confiante Babette.

Mais Framboisy, la mine basse et tout rouge d'avoir couru, arrivait auprès du tonneau de la ravaudeuse. Il allait parler, quand il reconnut Jérôme, et soudain il pâlit, et ses yeux brillèrent de colère.

Jérôme vit venir l'orage. Il avait fait tout ce qu'il pouvait pour y parer, mais tout de même, il n'était point trop tranquille.

— Eh bien, s'écria-t-il, en composant sa physionomie, mon petit ami.....

Mais Framboisy le regardant de haut :

— Je ne suis point l'ami des traîtres et des donneurs de fausse adresse!

— Holà, maître Framboisy! vous voilà pareil à un jeune coq qui dresse ses ergots pour un prochain combat!

— Je n'aime point que l'on se moque de moi! Et encore, si vous n'aviez l'intention que de vous gausser, passe encore! Mais sait-on vos obscurs et misérables desseins?

Jérôme allait répliquer. Babette l'interrompit, et s'adressant à Framboisy :

— Tu n'as trouvé personne, n'est-ce pas?

— Je m'en doutais bien un peu, grommela entre ses dents le plumeur de volailles.

— Que vous avais-je dit? fit Jérôme Loupillart à Babette.

Framboisy regarda Jérôme. Qu'est-ce que cela voulait dire?

Et Babette expliqua :

— J'étais avertie, ou du moins M. Jérôme m'avait fait craindre que tu trouverais la maison vide! Mais il ne faut pas se lamenter pour cela! Dés ce soir M. Jérôme verra Blaise et nous l'enverra ici dès demain au plus tard!

— Comptez là-dessus! grogna Framboisy.

— Que veux-tu dire?

— Rien! Sinon que ce grand escogriffe veut se moquer de nous!

— Oh! s'indigna la douce Babette.

— Avec cela que ce serait la première fois!

Mais Jérôme haussa les épaules, et sur un ton supérieur et plein de condescendance :

— Je pardonne à Framboisy ses vilains soupçons et ses mots désagréables à mon adresse, en égard aux nombreux services qu'il vous a rendus, mamz'elle Babette! Mais vous pouvez compter sur moi!

A cet instant précis, non loin du tonneau de Babette, une voix retentit dans le brouhaha de la rue, criant :

— Les belles oublies!... Qui veut de belles oublies!... Voici l'Oublieux du roi!...

A cette voix qui leur semblait connue, Babette, Framboisy et Loupillart tressaillirent.

— Ne dirait-on pas... fit Framboisy.

Mais il s'arrêta. La voix, plus proche, répétait, sur un ton chantant de mélopée :

— Qui veut de belles oublies!... Voici l'Oublieux du roi!

— Mais c'est lui, cria Framboisy.

Toute pâle, le cœur battant, Babette s'était levée, et ses yeux perçaient la foule, et tout à coup elle s'élança, joyeuse, criant :

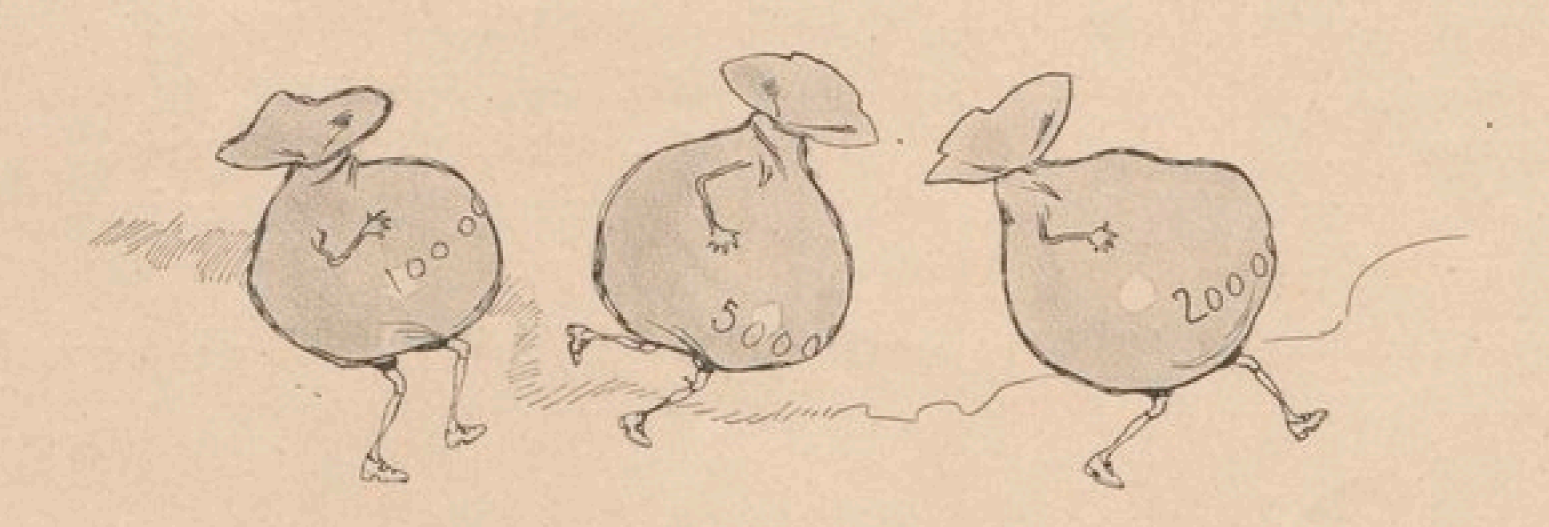
— Blaise!

— Babette! répondit éperdument l'Oublieux du roi.

Et les deux fiancés s'étreignirent, tandis que le petit Framboisy versait des larmes de joie.

— Le diable l'emporte! clama Jérôme dépité et surpris. Qui donc l'a tiré de prison!

Mais la place n'était plus bonne pour lui, et sans attendre son reste il se faufila dans la foule et tira au large, la haine au cœur, et le désespoir dans l'âme.





CHAPITRE X

Jérome Loupillart avait piqué droit devant lui et, au hasard, avait couru, pensant toujours entendre le cri fatal de l'Oublieux du roi.

Les deux fiancés s'étaient rencontrés, et la partie était perdue, bien irrémédiablement perdue pour Jérôme. Il en était atterré!

Adieu les beaux projets! Adieu les dix mille livres de rente de la dame Magloire! Adieu aussi les générosités de l'oncle, qui n'allait point manquer de le mettre à la porte, dès qu'il saurait de quoi il retournait. C'était la misère, la faim à brève échéance!

Mais tout à coup il eut un éclair de génie. Ne pouvant épouser la petite Babette, que n'épousait-il la tante Magloire en personne! Et ragaillardi soudain par cette idée géniale qui pointait en ses méninges, Jérôme se mit à sauter comme un cabri sauvage. De nouveau l'espérance renaissait dans son cœur.

Pour ne point perdre de temps, il décida de se mettre en campagne dès le jour même.

Le petit village du Roule était aux portes de Paris, il s'y rendit tout aussitôt.

Quand Jérôme y arriva, vers les midi, le village semblait endormi sous la torpeur du soleil. Il avisa un enfant à la fontaine et lui demanda :

— Pourrais-tu me dire, mon ami, où demeure dame Magloire, coquetière aux Halles.

— Oui, monsieur. Mme Magloire demeure là-bas, la cinquième maison à droite, sur le chemin qui conduit à la Seine.

— Merci! Tu es bien gentil, mon garçon.

Elle était bien humble, bien modeste la cinquième maison où demeurait la dame Magloire, et tout de suite Jérôme fit la réflexion qu'elle ne cadrait guère avec les dix mille livres de rente annoncées sur le testament en faveur de Babette.

Mais il était averti que la dame était des plus avares, et il n'insista point.

Seulement comme il examinait les êtres, un homme, en train de bêcher le jardin, se releva en voyant cet inconnu planté là comme un terme, et lui demanda :

— C'est-y que vous voudriez une douzaine d'œufs bien frais?

L'homme qui parlait ainsi était vieux, sale, bigle et fort dépeigné. Mais en le voyant, Jérôme frémit. Est-ce que la dame serait mariée déjà, et ce rustiquant serait-il le sieur Magloire lui-même.

— Merci, fit-il, je regardais cette belle propriété et me demandais quel en pouvait être l'heureux propriétaire.

— C'est Mme Magloire, donc ! repartit l'homme.

— Votre épouse ? interrogea Jérôme avec un tic tac au cœur, tant il craignait une réponse affirmative.

Mais le vieux eut un rire muet et édenté, et il dit :

— Par la morguienne, je ne suis point l'époux de Mme Magloire, mais son domestique seulement.

— Et elle est mariée, cette dame ?

— Hélas ! voici trois ans, vienne la Chandeleur, que nous avons enterré défunt Magloire !

Ouf ! Jérôme respira.

Et il dit encore :

— Et, pourrait-on la voir, cette bonne dame Magloire ?

— Ma fine, vous n'avez qu'à entrer... elle est céans !

L'intérieur de la maison de la vieille avare répondait bien à son extérieur.

Dès l'entrée, Jérôme se trouva dans une salle qui servait à la fois de salon, de cuisine et de salle à manger.

La coquetière mangeait, assise à la table que ne recouvrait aucune nappe, et dont le bois semblait rongé des vers.

— Que demandez-vous? fit-elle.

Jérôme salua le plus courtoisement qu'il put, et, avec un air qui sentait son gentilhomme d'une lieue :

— Excusez-moi, honorable dame, si je viens vous déranger. Mais imaginez-vous que je me suis égaré, je me suis permis de frapper à votre porte, pour demander mon chemin. Je ne suis pas un mauvais drôle, permettez-moi de me présenter ! Et avec une belle révérence :

— Le vicomte Jérôme du Loupillart ! Je suis exténué de fatigue. J'étais avec des amis, là-bas, dans la forêt de Boulogne, et me suis trop écarté. J'ai perdu mes équipages, et me voilà forcé de revenir à Paris à pied. Aussi me permettrez-vous de m'asseoir !

Et sans attendre de réponse, il tomba sur une chaise qui craqua sous son poids.

— Mais je vous demande pardon, fit-il, il me semble vous avoir vue quelque part, belle dame !

— Pas au Louvre, à coup sûr ! répliqua la coquetière.

— Attendez ! n'êtes-vous point Mme Magloire, coquetière aux Halles?



LA BONNE DAME MAGLOIRE.

— Si fait! répliqua la dame stupéfaite d'être connue par ce galant gentilhomme.

Jérôme se leva, et de nouveau avec une belle révérence :

— Quelle rencontre! Ah! comme je suis heureux d'être entré chez vous! Il y a si longtemps que j'avais le désir de faire votre connaissance.

La dame Magloire demeura une minute interdite à cette déclaration inattendue.

— Qui donc vous a parlé de moi?

— Mais la renommée, répondit Jérôme, la renommée aux cent bouches! N'êtes-vous point la gloire des Halles, honorable dame? Heureux celui qui pourrait être guidé par vous!

Puis, avec un profond soupir et un regard glissé en dessous vers la vieille dame :

— Que n'ai-je une Egérie qui vous ressemble, mes affaires en iraient mieux! Enfin!... Quelquefois l'on passe à côté du bonheur sans s'en douter!... Mais je ne veux pas abuser de vos instants et je vais reprendre mon chemin vers Paris, tout heureux d'avoir pu rencontrer cette dame Magloire que l'on cite partout comme la perle des Halles de Paris.

Elle était conquise, la dame Magloire. Elle dit :

— Mais vous n'allez point partir sans vous restaurer un peu? S'il m'était permis de vous offrir quoi que ce soit?

Jérôme refusa le plus poliment du monde. Il n'avait nulle envie de boire dans un de ces verres qu'il apercevait pleins de poussière et de crasse, et il prit congé.

Loupillart n'avait pas perdu son temps, et c'est avec orgueil qu'il put dire à son oncle :

— Vous pouvez aller demain demander la main de la dame Magloire; je suis sûr qu'elle ne refusera point.

— Je ne manquerai pas d'y aller! repartit l'oncle. Mais quelle est cette dame Magloire.

Loupillart expliqua ses projets à son bon oncle qui les approuva complètement.

Et le lendemain :

— Alors vous allez là-bas?

Sans perdre une minute! C'est aujourd'hui dimanche et je suis sûr de trouver chez elle ta bien-aimée!

Surtout soyez éloquent! Et n'oubliez pas de dire que je suis un gentilhomme.

— Tu peux compter sur moi.

L'ancien valet de chambre se rendit donc au Roule, vit la dame et il formula sa demande au nom de son cher neveu.

La dame fut d'abord stupéfaite et le cher oncle dut répéter sa demande.

Quoi! Ce beau jeune homme qui était venu la veille, demandait à l'épouser! Toute la nuit, à la vérité, elle avait rêvé de lui! Mais de là à oser espérer que ce gentilhomme pouvait être un soupirant! Mais quand elle fut certaine du fait, elle n'y mit pas tant de façons et tout de suite prononça le oui définitif!

— Je n'ai plus qu'à vous envoyer mon neveu! dit l'oncle, pressé de fuir un pareil épouvantail.

Et il se retira, laissant la dame Magloire riant aux anges, tout en se disant :

— Tout de même, Jerôme a du courage! Pour un million, je ne voudrais point être à sa place! Il est vrai que dix mille livres de rentes!... Mais c'est égal!... Il y faut du caractère!...



CHAPITRE XI

Après les joies ineffables de l'heureuse rencontre, encore surpris de se trouver face à face et n'osant croire à ce bonheur inespéré et depuis si longtemps attendu, Blaise et Babette se regardaient ne sachant que se dire, tant ils étaient heureux!

Ce fut le petit Framboisy, aussi joyeux qu'eux, qui le premier revint de sa bienheureuse stupéfaction.

— Eh bien, nous n'allons pas demeurer là à nous donner en spectacle aux badauds de la rue Quincampoix?

De fait, du monde s'était rassemblé autour de l'oublieux et de la jolie ravaudeuse.

— Non! Non! fit Babette, allons vite chez nous! C'est aujourd'hui jour de fête et ne veux travailler. Foin de la pratique, pour ce jour! Framboisy, rentre le tonneau et le parapluie et viens nous rejoindre à l'Épée de Bois.

Et tandis que Framboisy exécutait cet ordre, bras dessus bras dessous, Babette et Blaise se dirigeaient vers le célèbre cabaret.

Babette habitait tout au haut, sous les combles, une pauvre petite chambrette toute simple, mais que son goût et ses doigts de fée avaient métamorphosée en un petit paradis. Tout à côté, dans une mansarde, Framboisy avait un grabat.

Le plumeur de volailles ne tarda pas à rejoindre les deux fiancés, et de longues heures ils demeurèrent à se raconter leurs aventures mutuelles.

Puis quand ils eurent épuisé ce sujet:

— Et maintenant que comptes-tu faire? demanda Babette.

— Mais... hésita Blaise... je comptais bien retourner au pays! Seulement, dame, si tu gagnes tant d'argent!...

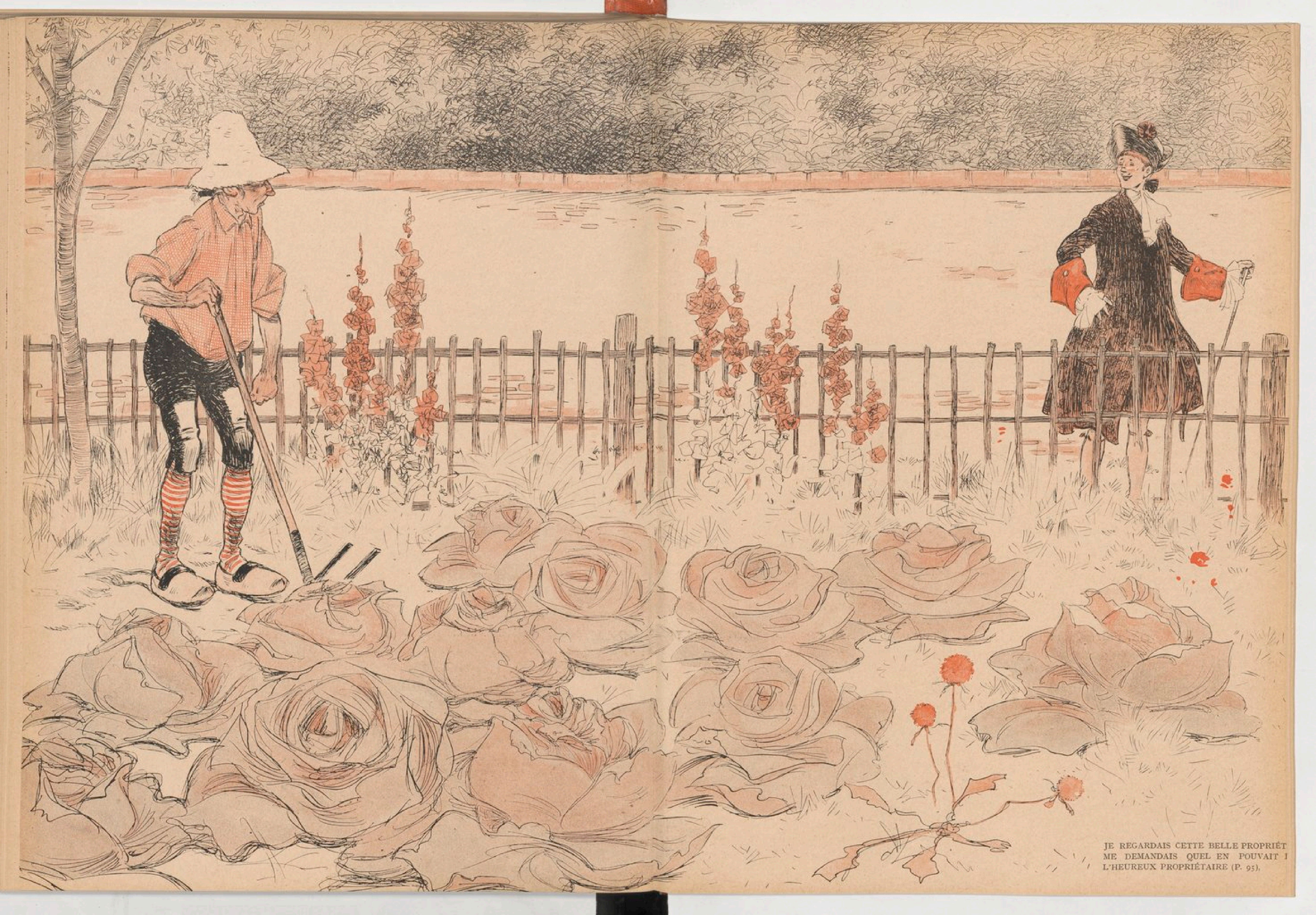
— Gros bêta! Crois-tu que je n'aime pas mieux être tranquille à Vieumesnil que de vivoter dans le trouble et le bruit de cette horrible ville!

— Alors... tu veux bien que nous revoyions notre Normandie!

— Mais le plus tôt possible!

Et de bonheur les deux fiancés riaient de toute leur brave et bonne figure.

Seul Framboisy ne savait quelle contenance tenir, et voici qu'il avait un œil riant et l'autre plein de larmes.



JE REGARDAIS CETTE BELLE PROPRIÉT
ME DEMANDAIS QUEL EN POUVAIT I
L'HEUREUX PROPRIÉTAIRE (P. 95).

— Eh bien, Frambroisy, mon ami, qu'est-ce qui te prend? Tu ne partages plus notre joie? demanda Babette.

— Hélas! je suis heureux de votre bonheur mais en même temps tout triste de vous perdre si tôt!

— Que parles-tu de nous perdre?

— Hé! Si vous retournez à Vieumesnil?

— Or ça, maître Framboisy, fit Blaise, est-ce que le séjour de Paris t'a tellement changé que tu dédaignes le village natal?

— Dame, non! Mais que ferais-je à Vieumesnil, d'où maître Poton, votre estimable père, m'a chassé?

— Mais il te reprendra, gros benêt, et d'ailleurs ne serai-je pas bientôt moi-même le maître de l'auberge de l'Ecu-d'Or, quand j'aurai épousé ma chère Babette?

— Alors me voilà content! déclara Framboisy.

Et ses deux yeux se mirent à rire à l'unisson.

Ainsi tout fut décidé pour le départ prochain.

Il y avait dans le quartier une pauvre fille que Babette faisait travailler, quand l'ouvrage pressait trop.

Elle décida de lui laisser avec le tonneau et le parapluie rouge toute sa clientèle. Par conséquent, elle était bien libre de partir dès demain, s'il le fallait.

— Mais toi, fit-elle à Blaise, Sa Majesté, dont tu es l'ordinaire Oublieux, te laissera-t-elle partir?

— Je le crois, répondit Blaise. Car, à vrai dire, je suis moins en faveur auprès de Sa Jeune Majesté! Les grands sont d'humeur changeante, et voici que j'ai été supplanté dans les bonnes grâces du roi par un fabricant de berlingots à la bergamotte qu'il a découvert la semaine dernière. Aussi, maintenant ne veut-il plus de mes oublies!

— Néanmoins il faudra aller prendre congé de lui! déclara la sage Babette.

— Certes! De même que j'irai faire une visite à certaines personnes à qui je voudrais payer mes dettes, tels que maître Rabajeau, l'hôtelier de la rue du Temps-Perdu! Seulement...

Et Blaise se gratta l'oreille, et un pli de tristesse vint barrer son front auréolé jusque-là par la joie la plus pure.

— Qu'y a-t-il? demanda Babette inquiète.

— Il y a!... Il y a!...

— Voyons, parle! Vas-tu faire des mystères avec moi?

— Certes non! Mais... le métier d'oublieux, même quand on a des lettres patentes du roi, n'enrichit pas son homme, et ma foi, je suis obligé d'avouer que jusqu'à cette heure j'ai vécu au jour le jour, et loge fort malencontreusement le diable en ma bourse!

Ce fut au tour de Babette à baisser la tête.

— Pour ma part, fit-elle, je possède bien quelques économies, car nous avons vécu frugalement, Framboisy et moi. Mais c'est à peine si j'ai de quoi payer notre voyage à tous les trois. Pourtant tu ne peux partir, mon pauvre Blaise, devant de l'argent à M. Rabajeau!

— Comment faire?

Ce fut le petit Framboisy qui répondit :

— S'il m'était permis de donner mon avis?

— Parle, Framboisy. Tu es un garçon de sens!

— Eh bien! que n'écrivez-vous à Vieumesnil? Je ne dis pas à maître Poton, hélas! Mais je suis persuadé que le bon père Lacoudre, si sa fille l'en prie, ne lui refusera pas de lui ouvrir son vieux sac de cuir...

— Ma foi, fit Babette, c'est le plus sage, et dès ce soir je vais lui envoyer un mot. Mais cela va forcément retarder notre départ.

— Bah! quelques jours de plus ou de moins! On ne pouvait non plus partir ainsi sans serrer la main à ses amis! C'est ce bon Francois de Sassenage qui va être content! Au fait, il faut que je l'aille avertir. Il a dû être tout étonné de ne pas me voir arriver chez son ami le rôtisseur de la rue de la Lune. Je m'en vais faire un saut jusque chez lui.



DE LONGUES HEURES ILS RESTÈRENT A SE RACONTER LEURS AVENTURES MUTUELLES (P. 97).

Mais Babette l'arrêta.

— Envoyons Framboisy, et qu'il vienne ce soir souper avec nous, cela ne vaut-il pas mieux? Car tu ne vas pas retourner chez ton ami, maintenant. J'espère que tu vas demeurer ici. Bien que sa mansarde ne soit pas grande, Framboisy ne refusera pas de la partager avec toi.

Framboisy ne fit aucune objection. Il se leva et courut rue des Jeux-Neufs, au logis du poète qu'il eut la bonne fortune d'y trouver.

Et fort joyeusement, ils festoyèrent jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Dés ce soir là, une belle lettre, fort attendrissante, avait été expédiée à Vieumesnil pour le père Lacoudre, et il était décidé que l'on ne partirait point avant d'en avoir reçu la réponse.

Blaise partagea la couche de Framboisy, et s'y trouva mieux que chez son ami François de Sassenage, bien que la mansarde fût plus misérable, et le lit plus mauvais que celui du poète. Mais une simple cloison le séparait de la chambre de Babette et avant de s'endormir ils purent encore causer tout à leur faim.

Le lendemain, Blaise vendit son tourniquet et son claquoir de marchand d'oublies, car à quoi bon rouler Paris, maintenant qu'il avait retrouvé Babette et puis que dans huit jours tout au plus, il devait retourner à Vieumesnil!

Pourtant que d'événements devaient encore se dérouler!

Ah! S'il avait pu les prévoir, bien certainement il serait parti le matin même, par le premier coche et sans attendre plus tard.

Il y avait deux jours à peine que Blaise avait retrouvé sa chère Babette et qu'il était l'hôte de la taverne de l'Épée de Bois. S'il consacrait quelques-uns de ses instants à aller visiter ses amis et à leur faire ses adieux, tel que le guichetier Guyot et sa fillette Colette, le bon Sidoine Mirandor si heureusement marié, et quelques autres, le plus souvent il demeurait auprès de Babette, debout près de son tonneau, à l'admirer et à regarder courir ses doigts de fée sur les fines dentelles qu'elle ravaudait, sans s'apercevoir que des yeux furieux la dévisageaient avec un air fort terrible.

Pourquoi le taire plus longtemps, la gentillesse de la jolie Babette lui avait non seulement attiré les sympathies de tous les habitants du quartier Saint-Denis, mais encore, sa grâce, sa beauté, avaient conquis un cœur et quel cœur!

Un œil plus exercé, un esprit plus malin que celui de la fillette n'eût pas manqué de remarquer que le beau sergent Bellefleur, des gardes françaises, déchirait plus de bas blancs et fripait plus de dentelles qu'il n'était séant de le faire pour un simple bas-officier qu'il était.

Mais Babette était si naïve qu'elle n'avait jamais pris garde au manège du sergent. La vérité était que Bellefleur était épris de la petite ravaudeuse, il voulait l'épouser. Mais il n'osait le déclarer.

Aussi, l'on conçoit quelle put être sa fureur quand, un beau matin, il vit ce jouvenceau qui ne quittait guère celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée, quand il sut qu'il habitait dans le même hôtel, et qu'ensemble ils prenaient leurs repas.

— Me préférerait-elle ce croquant? se dit-il, en frisant sa belle et fine moustache.

Certes la chose au premier abord lui paraissait impossible. Mais sait-on jamais ?

— Saperdieu ! jura-t-il. Si ce coquin vient se mettre en travers de mon chemin, je le tue comme une mauviette !

Il se renseigna, et pâlit de fureur, de colère, de jalousie, en apprenant que ce croquant, ce coquebin, était le fiancé choisi par Babette. Dès cette minute, la mort de Blaise fut décidée.

Oh ! Il ne l'assassinerait pas, certes, mais il se battrait avec lui, en combat loyal, lui laissant même le choix des armes, et il le tuerait, saperdieu !

Le sergent Bellefleur n'était pas homme à se payer de paroles inutiles. Ayant dit qu'il tuerait Blaise en duel, il fallait qu'il le tuât et il ne manqua point de le provoquer.

Ce fut dans ce cabaret du Petit-Bacchus, proche le théâtre du sieur Audinot et où fréquentait Blaise du temps qu'il était moucheur de chandelles, que se passa la scène.

Blaise, en compagnie de François de Sassenage, s'y était rendu pour faire ses adieux à ses anciens amis les comédiens, qui, somme toute, avaient été fort bons pour lui, et la malechance voulut que, de son côté, le sergent Bellefleur s'y trouvât avec d'autres gardes françaises de sa compagnie.

Quant le sergent vit le pauvre Blaise, toute sa colère le reprit, et bondissant vers lui :

— A nous deux, mon petit bonhomme !

Blaise tout d'abord fut assez stupéfait de cette entrée en matière.

Et fort calme, il dit :

— Vous devez vous tromper, monsieur l'officier !

Que pouvait lui vouloir ce soudard qu'il ne connaissait ni d'Adam ni d'Eve ? Il devait y avoir erreur.

— Ah ! Je me trompe ! Je ne le pense point, monsieur le blanc-bec, car c'est bien vous qui êtes le fiancé de la ravaudeuse de la rue Quincampoix, je suppose?

— En effet, c'est bien moi ! fit Blaise, qui ne comprenait pas où l'autre voulait en venir.

— Eh bien, cela ne me plaît point, entendez-vous ?

— Hein !

— Car je l'aime, moi, cette jeunesse et je veux l'épouser, entendez-vous ! Et si ici, devant cette honorable



A NOUS DEUX, MON PETIT BONHOMME (P. 103).

assemblée qui nous entoure, vous ne jurez point et ne donnez votre parole d'honneur d'abandonner tout dessein sur Mlle Babette, vous aurez affaire à moi!

Blaise pâlit. Quelle était cette aventure? Mais le sergent :

— Eh bien, j'attends!

— Mais... balbutia Blaise, je l'aime, elle m'aime, et je ne vois point...

— Une fois, deux fois, vous ne voulez vous désister? répéta Bellefleur.

— Mais...

— Trois fois!... Eh bien attrape!

Et le sergent Bellefleur lança son gant à la face du pauvre Blaise, et se retira en disant à deux de ses amis :

— Je vous abandonne le soin d'arranger cette affaire! Je laisse au jeune homme le choix des armes. Mais que tout soit réglé demain au lever du soleil!

Ce fut un gros scandale au cabaret du Petit-Bacchus. Blaise était vert de peur.

Est-ce qu'il allait se battre! Mille fois non! Il l'ennuyait ce grand escogriffe de sergent! De quoi se mêlait-il? Est-ce que cela le regardait qu'il épousât sa Babette qu'il connaissait depuis l'enfance et qu'il aimait depuis ses premières culottes!

Mais les deux sergents que Bellefleur avait pris comme témoins s'étaient approchés de Blaise, et avec des saluts d'exquise politesse, ainsi qu'il sied dans ces délicates circonstances, ils lui demandèrent de leur désigner deux amis avec qui ils pourraient s'aboucher, afin de mener à bonne fin cette affaire d'honneur.

— Deux amis! s'exclama Blaise. Ah ça! Est-ce que vous supposez que je vais me faire égorger par ce sergent, dont c'est le métier de tuer, moi qui n'ai jamais tenu un bâton de ma vie!

Ces paroles étaient frappées au coin du bon sens le plus strict. Mais elles firent naître dans tout le Petit-Bacchus comme un murmure de désapprobation.

Blaise se tourna vers François, implorant son avis.

Le poète, qui avait bon cœur, souffrait de voir les affres du pauvre Blaise. Peut-être s'il eût été seul, eût-il conseillé à son ami de filer, et de ne pas s'occuper du défi de ce malencontreux sergent. Mais il y avait la galerie!... Aussi :

— Cela est fort ennuyeux, opina-t-il. Mais il faut te battre! D'ailleurs qu'as-tu à craindre? Je te mènerai chez un maître d'armes de mes amis qui, en une leçon, t'auras mis à même de narguer ce tranche-montagne!

Blaise était vaincu.

— Eh bien, c'est bon! Je me battrai! fit-il de l'air d'un mouton que l'on mène à l'abattoir. Et il désigna comme témoins François et le comédien Laverdure.

Puis il sortit, car on lui dit qu'il n'était pas décent qu'il demeurât là pendant les pourparlers. Une grosse demi-heure, il erra comme une âme en peine, dans les terrains vagues qui avoisinent le Petit-Bacchus, la mort dans le cœur et roulant en son esprit les plus lugubres pensées.

Enfin François et Laverdure vinrent le rejoindre, et lui annoncèrent qu'il se battrait le lendemain, à l'épée, sous les allées désertes des cultures Saint-Lazare.

— Surtout, lui conseilla François, ne dis rien à cette pauvre Babette, car elle

serait capable d'en mourir de peur : les femmes n'ont pas le caractère à supporter de pareilles épreuves; elle amollirait tout ton courage, et tu en as besoin, pour demain.

Blaise passa une fort mauvaise nuit. Enfin le jour parut et, plus mort que vif, Blaise se leva pour se diriger vers le lieu du rendez-vous. Ses amis l'y attendaient déjà, et il y avait une foule de clients du Petit-Bacchus, attirés là par ce curieux spectacle.

Enfin, escorté de ses deux acolytes, Bellefleur arriva, la moustache en croc et l'air des plus bravaches : l'heure était venue de remplir la promesse qu'il s'était faite d'embrocher comme une mauviette ce blanc-bec. Il était tellement certain de l'issue du combat, que, par avance, il avait passé la nuit avec ses amis, dans les tavernes environnantes, à célébrer sa victoire prochaine. Aussi, le sergent Bellefleur était-il assez éméché.

A peine les épées étaient-elles engagées, que l'on voyait soudain le pauvre garde française trébucher, glisser, puis s'étendre sur le sol, dans une large mare de sang.

— Il est mort! crièrent les amis de Bellefleur en se précipitant, tandis que les témoins de Blaise l'entraînaient loin du lieu du combat, où il ne faisait plus bon pour lui, ayant à se reprocher la mort d'un sergent aux gardes françaises.

— Eh bien! Que se passe-t-il? firent à la fois Babette et Framboisy en voyant revenir au pas de course les deux amis.

— Vite! Vite! fit François, cachez Blaise!

— Le cacher? Pourquoi cela!

— Il vient de tuer un homme!

— Il a tué un homme? s'écria Babette en levant les yeux.

— Et quel homme! Un soldat!

— Hein! Quelle est cette histoire!

— Que dis-je un soldat! Un sergent! Un sergent aux gardes françaises! Le sergent Bellefleur!

Babette n'en revenait pas.

— Tu as tué le sergent Bellefleur?

— Hélas! répartit Blaise.

— Mais voyons, je deviens folle! Expliquez-moi.

Alors on expliqua à Babette ce qui s'était passé. Et ce fut à son tour d'être atterrée.

— Et tu l'as tué! demanda-t-elle.

— Embroché comme une mauviette! répondit François de Sassenage, qui, somme toute, ne pouvait s'empêcher d'admirer le courage et la belle conduite de son ami.

— Hélas! soupira pour la seconde fois le héros.

Sans oser se l'avouer, Babette était fière que son Blaise se fût conduit d'une façon aussi magnifique sur le champ clos : c'était un lion. Mais le lion était fort craintif, pour l'heure. Il ne savait trop comment se terminerait cette affaire, et Babette était bien forcée de partager les inquiétudes de son fiancé.

Quant à Framboisy, lui non plus ne savait trop s'il devait admirer l'allure de Blaise ou se lamenter sur son imprudence.

— Bah! fit enfin François de Sassenage, tout peut s'arranger, après tout. Le combat a été des plus loyaux, et sans doute les gardes françaises n'ébruiteront pas l'affaire! Je cours



LES TÉMOINS DE BLAISE L'ENTRAINÈRENT LOIN DU LIEU DU COMBAT (P. 105).

aux renseignements. Mais en attendant mon retour, il serait bon que Blaise ne se montrât pas trop. Le mieux serait qu'il se tînt caché dans quelque coin de l'Épée-de-Bois, jusqu'à ce que l'on soit renseigné.

Et docilement le lion consentit à se tenir terré en un débarras ou le maître de l'Épée-de-Bois fourrait son linge sale et où Framboisy entreposait également le tonneau et le parapluie de Babette.

Certainement on ne viendrait pas le dénicher dans ce trou obscur, si par aventure la justice informée venait faire quelque perquisition.

On n'avait pas revu François, parti aux nouvelles. Est-ce que ce malheureux aurait été arrêté, comme complice, puisqu'il avait servi de témoin dans cet affreux combat qui avait coûté la vie au pauvre sergent Bellefleur?

Et le pauvre Blaise, plus pauvre Blaise que jamais, passa cette journée dans les transes les plus abominables, tremblant à chaque instant d'être découvert, arrêté, et conduit dans quelque horrible prison en attendant pis!

Brr!... Que n'était-il parti tout de suite, et dès le lendemain du jour ou il avait retrouvé sa Babette chérie!

Enfin la nuit vint. On lui porta son souper auquel il ne toucha guère: il avait bien le cœur à manger! Puis, Framboisy, afin de ne pas le laisser seul, vint partager sa captivité.

Le temps passa. Blaise n'avait plus de sommeil qu'il n'avait eu faim. Framboisy, lui, s'était endormi du sommeil du juste qui n'a pas tué en duel un sergent des gardes françaises.

Le silence s'était fait dans la rue Quincampoix, dans le jour si bruyante, si animée. Seuls les bruits du cabaret de l'Épée-de-Bois venaient troubler le calme de cette nuit. Le cabinet de débarras situé au premier étage, était mitoyen d'une salle où des soupeurs étaient réunis, et le bruit de leur voix, quoique assourdi, parvenait jusqu'à Blaise, mais sans qu'il pût distinguer les mots qui étaient prononcés. Minuit sonna.

Et voici que tout à coup, Blaise se dressa hagard, pâle de peur et les cheveux hérissés sur sa tête: il lui avait semblé entendre la voix du pauvre sergent Bellefleur.

Il prêta l'oreille. Horreur! C'était bien le sergent Bellefleur qui chantait!

Fou de terreur, Blaise poussa un cri qui réveilla Framboisy.

— Qu'avez-vous?

— Ecoute!

— On chante à côté!

— Mais cette voix!

A son tour Framboisy frémit.

— Oui! L'on dirait...

Il n'acheva pas.

— N'est-ce pas?... Tu l'as reconnue comme moi!... Dieu puissant... C'est l'âme de ce pauvre Bellefleur qui revient!...

Et Blaise tremblait de tous ses membres. Mais Framboisy qui était un garçon de sens rassis, et qui d'ailleurs n'avait pas les mêmes raisons que Blaise de craindre le fantôme du sergent des gardes françaises, songeait.

Il songea que pour un spectre qui vient reprocher sa mort à son assassin, la voix

du sergent avait l'air bien joyeuse. Collant son oreille contre le mur, il distingua les paroles d'une chanson à boire fort en vogue à cette époque, et, fort judicieusement, observa que ce n'était point là l'usage des revenants qui se respectent de venir signaler leur présence vengeresse par des chansons à boire à la dernière mode du jour.

Alors il se rappela qu'il y avait dans ce débarras une porte qui le faisait communiquer avec le salon, et ayant trouvé cette porte, il y remarqua une fissure ou il appliqua son œil.

Ce qu'il vit l'ayant pleinement rassuré, bien qu'il trouvât la chose en soi assez extraordinaire, il appela Blaise.

— Venez voir!

— Jamais de la vie! cria Blaise. Il me suffit de l'entendre, sans vouloir contempler encore sa figure défaite d'évadé du tombeau!



BLAISE CONSENTIT A METTRE L'ŒIL A LA FISSURE DE LA PORTE. (P. 110).

— Je vous assure qu'il n'a pas la mine si défaite que cela !

Il fit tant que Blaise consentit à mettre l'œil à la fissure de la porte.

Que vit-il ?...

Autour d'une table encombrée de bouteilles vides et de pâtés éventrés, une demi-douzaine de sergents aux gardes, ceux qui avaient été témoins du duel, et Bellefleur lui-même, Bellefleur bien vivant, fort réjoui, un verre à la main, un pied sur sa chaise et chantant d'une voix qui n'avait rien d'outre-tombe !

Cette vue lui causa un tel émoi qu'il perdit l'équilibre, s'appuya contre la porte pour ne pas tomber, et cela si brusquement que la porte cédant sous son poids s'ouvrit d'elle-même, et voilà maître Blaise et Framboisy précipités, tête première, dans la salle de festin, pour le plus grand étonnement des convives.

Mais les gardes françaises n'étaient pas gens à se montrer longtemps surpris des événements les plus imprévus.

— Tiens fit Bellefleur, voilà mon adversaire !

Déjà Blaise se releva tout penaud, s'attendant, puisqu'il n'avait pas tué Bellefleur, et il se demandait comment cela se faisait de le trouver là si bien vivant, s'attendant disons-nous, à être massacré par lui.

Mais Bellefleur n'avait pas l'âme si noire. Il s'était battu, il avait été tué, donc l'affaire avait été réglée et il n'en voulait plus à Blaise. C'est ce qu'il lui expliqua d'une voix fort aimable, quoique parfumée d'alcool.

— Tout est fini entre nous, mon adversaire. Tu peux épouser ta ravaudeuse ! Tu l'as mérité, t'étant battu comme un lion et m'ayant laissé pour mort sur le champ d'honneur ! D'ailleurs, j'ai réfléchi, et un soldat français ne doit point se marier. Trinquons et que la paix soit faite !

Blaise trinqua, et Framboisy, heureux de voir tout cela se terminer si bien, trinqua également.

— Mais comment se fait-il, demanda Blaise, que vous ne soyez point mort ?

— Le regretterais-tu, blanc-bec ? fit Bellefleur.

— Certes non ! Je ne voudrais pas avoir un pareil malheur à me reprocher !

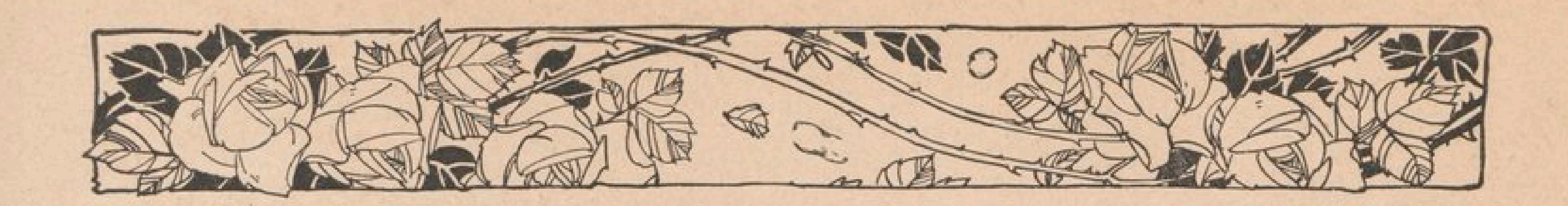
— Allons, tu es un bon garçon et l'on va tout t'expliquer.

C'était simple.

Fort ému par les libations qu'il avait faites, le brave sergent Bellefleur était bien incapable de tenir son équilibre. Point solide sur ses pattes, le malheur avait voulu qu'en se fendant son pied glissât sur une pelure d'orange, ce qui l'avait fait s'étaler sur le gazon, et, son nez ayant piqué droit sur une pierre avait abondamment saigné et c'est ce qui avait fait croire à une blessure mortelle. Si Blaise et ses témoins effrayés n'avaient pas fui sur-le-champ, tout leur eût été expliqué.

Ainsi, dans ce fameux duel, il n'y avait eu personne de mort, et seul, le pauvre pif du sergent avait eu à souffrir de la rencontre.

Tout était bien qui finissait si bien, et revenu de ses transes, heureux de vivre, Blaise demeura à festoyer ! avec ses nouveaux amis tout le restant de la nuit.



CHAPITRE XII

Ainsi la joie refleurit au cœur des fiancés de la rue Quincampoix. Mais toutes ces transes n'étaient point pour leur faire aimer le séjour de Paris, et tous deux n'avaient que la hâte d'en partir au plus tôt.

Ah! Dès que le père Lacoudre aurait envoyé l'argent nécessaire au retour, comme ils prendraient le premier coche, afin d'en avoir fini avec toutes ces aventures!

Cela ne pouvait d'ailleurs bien tarder! En attendant, deux jours s'étaient passés depuis le fameux duel et l'on n'avait plus eu de nouvelles du bon poète François de Sassenage, lequel, on se le rappelle, était parti aux renseignements.

D'abord on avait craint qu'il n'eût été arrêté. Mais la chose devenait impossible, du moment que le duel n'avait eu aucun résultat mortel et que le sergent Bellefleur était vivant et bien vivant. Alors qu'était-il devenu?

Blaise s'était inquiété et il s'était rendu à son domicile, comme à la rôtisserie de la rue de la Lune. Mais pas plus son propriétaire que l'excellent Bartavelle ne pouvaient dire ce qu'il était advenu du poète. Depuis la veille du duel il n'avait pas plus reparu à son logement que rue de la Lune. François de Sassenage avait mystérieusement disparu, et ses amis commençaient à s'inquiéter sur son sort, quand un beau matin on le vit reparaître, gai, joyeux triomphant, hilare, et l'air conquérant d'un homme qui tout à coup vient de voir tous ses rêves réalisés.

— Et d'où sortez-vous comme cela?

— On vous croyait mort!

— Que vous est-il advenu?

Telles furent les questions dont Babette, Blaise et Framboisy saluèrent le retour du poète. Mais celui-ci:

— Ce qu'il m'est advenu? La chose la plus invraisemblable qui puisse advenir à un poète.



MAITRE LADOUCE.
VINT VOIR BABETTE (P. 114).

15

— Quoi donc?

— La fortune!

Et d'un geste fort noble, il jeta sur la table une poignée de monnaie ou deux ou trois louis d'or brillaient parmi les écus et les pièces d'une livre.

— Et vous pouvez puiser, fit-il, la source n'en est point tarie, quand il n'y en aura plus, il y en aura encore, car ceci, ne vous représente qu'un bien modeste quartier de la rente qu'une grande dame, une fort grande dame a désormais juré de faire à votre serviteur qu'elle élève au rang de son poète ordinaire.

Blaise, Babette et Framboisy ouvraient des yeux tout grands et ils se dressaient en point d'interrogation devant la fortune nouvelle de François.

— Quel est donc ce mystère? firent-ils en chœur.

— Écoutez! prononça gravement François de Sassenage.

Et, s'étant assis, il commença:

— Ai-je besoin de vous rappeler cette chanson contre le régent qui conduisit ce pauvre Blaise en prison?...

— Hé quoi, le régent...

— Il ne s'agit pas du régent, mais de son ennemie mortelle, Mme la duchesse du Maine, laquelle habite en son château de Sceaux, ainsi que vous le savez tous! Brave princesse! Elle a eu connaissance de la chanson, l'a fort goûtée, et lui trouvant un tour fort piquant et spirituel, elle a désiré faire la connaissance du poète. Et voilà comment, tandis que j'étais ici, un grand coquin de valet m'attendait à mon logis pour me conduire à Sceaux auprès de la bonne et spirituelle princesse. Que vous dirais-je! Il me fallut lui dire ma chanson, puis j'en composai une à sa louange, mais cette fois si habile, qu'elle s'en montra ravie, me voulut garder deux longs jours auprès d'elle, et ne me renvoya qu'après m'avoir doté d'une pension sur sa cassette. Et voilà comment je suis le poète ordinaire de Son Altesse Royale Mme la duchesse du Maine, aux émoluments de deux mille livres par an!

Deux mille livres par an! Cet énorme chiffre prit des allures nababesques aux yeux naïfs de Babette, de Blaise et de Framboisy.

— Aussi, conclut le brave poète, pour fêter ce grand jour, je vous invite tous à souper.

On accepta de grand cœur, et le poète fit des folies. Mais Babette songeait, et son humeur économe se désola de voir François de Sassenage dilapider ainsi sa rente en fastueuses dépenses. Du train dont il allait, en trois jours il dévorerait ses mensualités et crèverait de faim le reste du temps. Et, le lendemain, comme François venait voir ses amis, Blaise étant absent, elle se permit de faire un cours de morale, en même temps que d'économie pratique, au poète. C'était bien l'heure.

La veille au soir, le bon François s'était rendu dans un tripot, et peu s'en fallut qu'il ne fût dépouillé de tout son avoir. C'est tout juste s'il lui restait quatre louis.

Aussi était-il fort piteux et écouta-t-il, la tête basse, les remontrances de Babette.

Vous avez raison! fit-il enfin. A partir d'aujourd'hui je veux économiser. D'ailleurs, adieu la vie parisienne! Maintenant que je puis vivre sans être à charge à personne, je vais vous suivre, partir avec vous pour la Normandie où je serai le plus heureux des hommes.

Babette l'approuva. Puis, tout à coup :

— Tenez, vous ne savez pas ce que vous devriez faire des quatre louis qui vous restent ?

— Ma foi !...

— Achetez des actions du Mississipi. Je ne m'y connais guère, mais j'ai ouï dire par un de mes clients, un des plus gros agioteurs de la rue Quincampoix, qu'elles vont monter, à l'annonce de la découverte d'une mine d'or là-bas dans cette Amérique.

— Hé ! hé ! fit François. Ce ne serait pas une mauvaise idée.

— Voulez-vous que je lui en parle !

— Faites comme vous voudrez ! Vous êtes un ange, mamz'elle Babette, et je m'en remets complètement à vous. Voilà mes quatre louis. Je n'ai plus besoin d'argent. Mon logis est payé, et ma nourriture est assurée chez mon ami Bartavelle.

— Demain je remettrai ces quatre louis à M. Ladouce afin qu'il les fasse fructifier.

Et François partit en rêvant qu'il devenait un gros financier roulant carrosse sur le pavé du roi. Il ne croyait pas si bien dire.

Dès le soir même, Babette avait prié M. Ladouce, qui, ainsi qu'elle l'avait dit, était un de ses clients, de la venir voir. Souvent, cet excellent M. Ladouce l'avait engagée à lui confier quelque argent, s'engageant à le faire fructifier. Mais, hélas ! Babette était fort pauvre. Elle avait pleine confiance en ce M. Ladouce et elle n'hésita pas à lui confier les fonds du poète.

Or voici que ce matin-là, comme elle attendait la visite de l'agioteur, elle fut forcée de s'absenter pour reporter un travail pressé. Mais qu'importait, Blaise n'était-il pas là ? Elle lui dit donc :

— Il est probable qu'un M. Ladouce va venir. Si d'aventure il ne venait point, tu l'irais trouver à son bureau, rue Vivienne, et lui dirais d'acheter pour quatre-vingts francs d'actions du Mississipi pour mamz'elle Babette ! Tu te rappeleras.

— Dame ! repartit Blaise.

Mais à la réflexion et pour plus de sûreté, il se dit :

— Afin de mieux me souvenir, je vais l'écrire.

Blaise n'avait jamais été un des brillants élèves du père Lacoudre, magister à Vieumesnil, ayant toujours préféré vagabonder et dénicher des nids que fréquenter l'école. Il en résultait qu'il était assez ignorant. C'est à peine s'il savait lire, il griffonnait assez passablement son nom, et il était tout au plus capable d'écrire un nombre jusqu'à cent.

Mais ce n'était point cela qui l'inquiétait. Son brave aubergiste de père, pensait-il, en savait bien moins long que lui et cela ne l'avait pas empêché de faire fortune !

Il prit donc un papier et après s'être demandé :

— Comment écrit-on quatre-vingts !

Il réfléchit quelques secondes, puis tout fier de lui, il inscrivit.

4 20.

C'était d'une logique impeccable, et le savant le plus versé dans les mathématiques, à son sens, n'y eût rien trouvé à redire.

— Aussi, quand maître Ladouce arriva, et demanda ce que lui demandait mamz'elle



LA PORTE S'OUVRIT, ENCADRANT
DEUX SILHOUETTES INATTENDUES (P. 116)

Babette, Blaise prit-il son papier et répondit :

— Voici ! elle m'a chargé de vous dire de lui acheter des actions du Mississipi pour le chiffre inscrit sur ce chiffon de papier. Elle a été obligée de s'absenter, mais elle vous donnerait la somme à la première occasion.

Ladouce prit le papier, lut 420, comme c'était écrit, dit : « Parfait ! » et acheta pour le compte de mamz'elle Babette pour quatre cent vingt francs d'actions.

Comme il l'avait prédit, le jour même, sur la nouvelle de la découverte de la mine d'or, les actions montèrent d'une façon fabuleuse, et le lendemain Ladouce vint voir Babette avec un énorme sac et lui dit :

— Vous avez du nez, mamz'elle Babette ! Voilà ce que vous ont rapporté vos quatre cent vingt francs.

Mais Babette se récria :

— Comment, quatre cent vingt francs ? Mais il y a erreur ! Je ne vous avais fait dire de m'acheter que pour quatre-vingts francs, seulement !

— Mais c'est monsieur qui m'a dit... !

— Moi ! protesta Blaise.

— Parfaitement ! Tenez, j'ai encore le papier sur lequel le chiffre était inscrit !

Et il mit son chiffon sous le nez de Blaise.

— Eh bien ! il y a quatre-vingts !

— Mais non quatre cent vingt !

— Ah bah ! Vous croyez m'apprendre les chiffres ? Si c'était quatre cent vingt, j'aurais écrit : 4 100 20 !

M. Ladouce leva les bras au ciel.

— Misère de moi ! Heureusement que les actions n'ont pas été en baisse, sans cela nous serions dans de jolis draps ! Je vous félicite, mon garçon ! J'ignore ce que l'on a payé pour vous faire instruire, mais vous avez joliment volé l'argent de vos parents. Quoi qu'il en soit, l'erreur vous a profité, mam'zelle Babette, car voilà bien neuf mille livres qui ne doivent rien à personne !

Qui fut ébahi en recevant une aussi forte somme, ce fut le bon poète François de Sassenage, qui pensa devenir fou de joie. A toute force il voulut faire partager la somme à Babette, mais celle-ci refusa nettement.

— Du moins, fit le poète, vous ne me refuserez point de vous prêter l'argent nécessaire à votre retour ?

— Pour cela non! répliqua Babette, mais à condition que nous vous le rendrons dès notre arrivée à Vieumesnil!

Ainsi fut décidé. Blaise s'en fut sur-le-champ payer ce qu'il devait à maître Rabajeau, logeur, rue du Temps-Perdu, 210, qui avait fait son deuil de sa créance et ne pensait pas revoir son ancien locataire. Il avait aussi visité Sa Majesté, qui lui avait accordé la permission de quitter Paris, à condition qu'à Vieumesnil il mettrait sur son enseigne: « Oublieux du Roi. » Egalement il avait fait ses adieux à Guyot, porte-clefs du For-l'Evêque et à la petite Colette, et, en règle avec tout son monde, le départ avait été décidé pour le lendemain, au premier coche.

François de Sassenage devait partir avec eux, ayant assez de Paris et pleurant de délices à la pensée de la vie agreste et bucolique qu'il allait mener en Normandie.

Mais il voulut dire adieu à Paris d'une façon magnifique, et un grand dîner fut préparé à l'auberge de l'Epée-de-Bois où tous les amis de François et de Blaise furent conviés.

On était au dessert de ce pantagruélique festin, quand, la porte s'ouvrant tout à coup, Jérôme Loupillart apparut aux yeux stupéfaits des convives. Tout réjoui d'avoir si bien mené sa barque, marié depuis la veille seulement avec la dame Magloire, possesseur enfin des fameuses dix mille livres de rente, il n'avait pas voulu attendre plus longtemps de triompher de ses anciens amis et de les venir narguer d'avoir réussi malgré eux.

Mais il ne s'attendait pas à les trouver en fête, et dès l'abord il demeura un peu stupéfait sur le seuil de la porte.

La joie rend indulgent. Blaise, qui à cette heure n'avait plus rien à craindre de ce damné Jérôme qui lui avait joué de si vilains tours, sourit en le voyant:

— Tu arrives à propos, quoiqu'un peu tard! On avait oublié de t'inviter, c'est vrai, mais puisque te voici, sois le bienvenu, Jérôme, et crois bien que je ne t'en veux nullement de tout ce que tu as tenté contre moi!

— Ma foi, ajouta François, je te pardonne également. A tout prendre tu nous as plus servi que tu ne le penses, et je suis au regret de n'être pas allé te voir hier, pour t'inviter!

Jérôme sourit:

— Certes, fit-il, tu m'aurais fait le plus grand plaisir, car tu aurais pu être le témoin de mon bonheur!

— Comment cela?

Il prit un temps, se rengorgea, et, sur un ton solennel:

— Hier, à cette heure je conduisais aux autels Mme veuve Magloire, votre tante, mam'zelle Babette.



LES ÉPOUX SE REGARDÈRENT FURIEUX (P. 117).

— Hein !·Quoi?... Vous avez épousé ma tante Magloire, cette brave femme que j'ai cherchée si longtemps en arrivant à Paris?

— Et dont je savais l'adresse!

François se frappa le front. Il se souvenait des confidences que Jérôme lui avait faites!

— Ah! misérable, fit-il, ne pouvant épouser Mlle Babette que tu ne recherchais que parce que tu savais que sa tante l'avait faite son héritière, tu t'es rabattue sur la tante elle-même!

— Tu l'as dit! répliqua Jérôme avec une belle révérence. Qui peut m'en faire reproche?

François allait répliquer, mais il n'en n'eut pas le temps. Voici que la porte s'ouvrit de nouveau, encadrant les silhouettes inattendues de maître Poton et de maître Lacoudre.

— Papa! firent à la fois Blaise et Babette.

— Mes enfants! s'écrièrent les pères en pressant leurs enfants sur leur cœur.

Ce fut une minute d'attendrissement. Seul, à la vue de son terrible ancien maître, Framboisy terrifié s'était caché sous la table.

— Or ça, que venez-vous faire à Paris?

— N'aviez-vous pas écrit que vous aviez besoin d'argent? Nous venons vous en apporter!

— Et plus que tu en attendais! continua le père Lacoudre. Voici qu'en même temps que ta lettre nous avons reçu une missive d'un notaire de Paris nous informant que tu étais la légataire universelle de ta tante Lacoudre, morte d'un mauvais coup d'air...

Mais à ces mots Jérôme poussa un cri :

— Morte! la dame Magloire! Qu'est-ce que vous chantez là. Je viens de la quitter, il n'y a pas une demi-heure!

Lacoudre regarda Jérôme et le reconnaissant :

— Ah! vous voilà, mauvais gars! Vous auriez le front de nous soutenir que la pauvre dame Magloire, ma sœur, n'est point morte?

— Mais je l'ai épousée hier, gronda Jérôme éperdu, et se pressant la tête de ses deux mains. Hier, entendez-vous, dans l'église Saint-Philippe du Roule! Vous ne me soutiendrez point que j'aie épousé un cadavre!

— Pourtant! fit Lacoudre ébranlé par cette assurance. Si elle n'était point morte, Babette en aurait-elle hérité, et en son nom ce notaire de la rue Saint-Honoré m'aurait-il versé ces titres de dix mille livres de rente?

Jerôme était vert. Il n'osait comprendre. Se serait-il trompé?

— Il y en avait peut-être deux dames Magloire! hasarda François de Sassenage.

— Dame! fit Lacoudre, il y avait ma sœur d'abord, avec qui j'étais brouillé depuis plus de vingt ans et à qui je pardonne ses torts, en faveur de son testament. Elle avait fait fortune aux Halles où elle avait un étal de coquetière!

— Mais c'est ma femme! hurla Jérôme rassuré.

— Puis, continua imperturbablement le vieux Lacoudre, il y avait sa belle-sœur, la femme du défunt Magloire, de son vivant jardinier au Roule, auprès de laquelle

ma sœur à moi, la défunte, était demeurée pendant quelque temps et à qui elle avait vendu son étal aux Halles. Mais elle n'y demeura guère, cette dite belle-sœur, ayant, paraît-il, le caractère le plus acariâtre du monde...

— Cornes du diable! hurla Jérôme, je me suis trompé de dame Magloire! J'ai épousé celle qu'il ne fallait pas!

— Tu dis? cria une voix.

Et, faisant irruption dans la salle, la dame Magloire se dressa furieuse auprès de son nouvel époux, qu'elle avait suivi, pour voir où il se rendait.

— Je dis, grogna Jérôme, que vous avez abusé de ma bonne foi!

— Moi?

— Oui, vous! Avez-vous dix mille livres de rente?

— Hélas non! Et si je les avais, croyez que je ne vous aurais pas épousé. Car je comptais sur votre argent...

Il y eut un éclat de rire général. L'argent de Jérôme!

— N'auriez-vous pas un sou, vous non plus, gronda la dame, croyant comprendre ce que voulait dire cet éclat de rire!

— Pas plus que vous!

Les deux époux se regardèrent une minute, furieux, prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Mais ce fut la dame Magloire qui eut le dernier mot. Saisissant un bâton, à bras raccourcis, elle tomba sur le pauvre Jérôme, et :

— Peu importe, vous êtes mon mari! Je me charge de vous régler! Et tachez de filer doux, ou sans cela je vous apprendrai à vivre! En attendant, oust, à la maison!



LE MALHEUREUX JÉROME.

Vaincu, bafoué, trompé, Jérôme baissa la tête, courba l'échine et fila sous les coups de la mégère et les huées de toute l'assistance.

— Il n'a que ce qu'il mérite! conclut le bon poète François de Sassenage.

— C'est égal, ajouta le père Lacoudre, je connais la dame Magloire et je plains le malheureux!

— Mais où est donc passé Framboisy? demanda Babette.

Sous les profondeurs de la table, une voix geignarde répondit :

— Je suis ici, mam'zelle.

Et tout penaud, regardant avec effroi son ancien maître, Framboisy sortit de sa cachette.

— Tu étais donc à Paris, toi aussi, galopin! fit maître Poton en fronçant le sourcil.

Mais on expliqua à l'aubergiste la belle conduite du petit plumeur de volailles, et le terrible aubergiste consentit à lui pardonner.

— Allons, je t'emmène à Vieumesnil, car nous partons demain, les enfants! La maison est seule, et mes pendards de valets, là-bas, doivent tout mettre au pillage!

— Et moi, mes élèves! ajouta le vieux magister. Ne m'auront-ils pas mis mon école à sac? Mais gare demain!

Et il tira de sa poche sa férule, qu'il avait apportée avec lui, et, en un geste terrible,

qui fit frémir le brave Blaise, il en menaça les lointains écoliers de Vieumesnil.

Le lendemain, à la première heure, tout le monde s'embarquait pour le village natal.

Quelques jours après, on célébra magnifiquement le mariage de Blaise et de Babette, il y eut une noce à tout casser, à laquelle tout le village fut invité. François de Sassenage y chanta une chanson de sa composition, qui fut applaudie à tout rompre.

Blaise prit la direction de l'auberge. Mais, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Sa Jeune Majesté Louis XV, il en changea l'enseigne, et au lieu de l'Ecu-d'or, on y put lire :

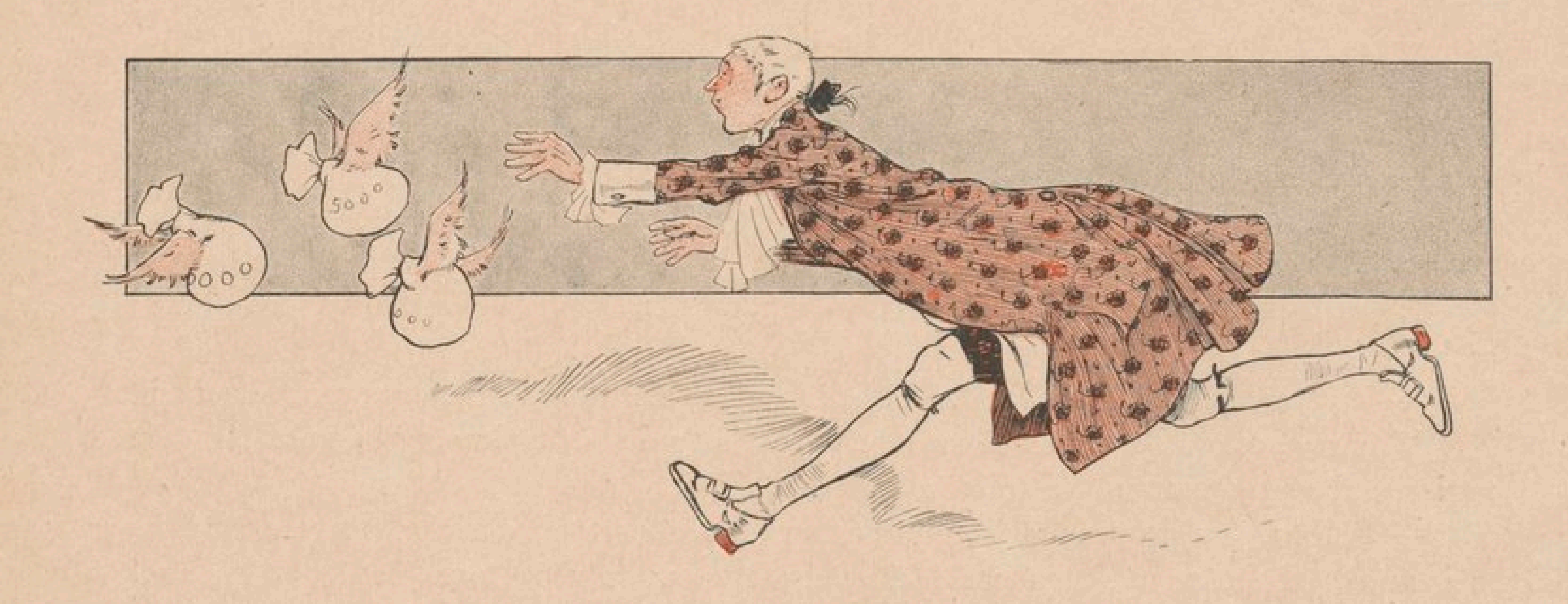
A L'OUBLIEUX DU ROY

François avait acheté une petite maison à côté de l'hôtellerie de son ami, et il vécut le plus heureux des hommes, touchant fort régulièrement sa pension de la duchesse du Maine et ne regrettant pas Paris.

Un jour, Sidoine Mirandor étant venu voir ses amis, donna des nouvelles de Jérôme.

Son oncle, l'ancien valet de chambre de Mgr le duc de Montbazon, était mort d'indigestion, laissant un testament qui le déshéritait. Furieuse, sa femme, la douce Mme Magloire, l'avait battu comme quatre, et, pour économiser une bourrique, elle le forçait à tourner la noria du jardin et à porter sur son dos ses produits aux Halles. Jérôme était malheureux comme les pierres du chemin.

Mais personne ne le plaignit !



IMP. KAPP, PARIS.

